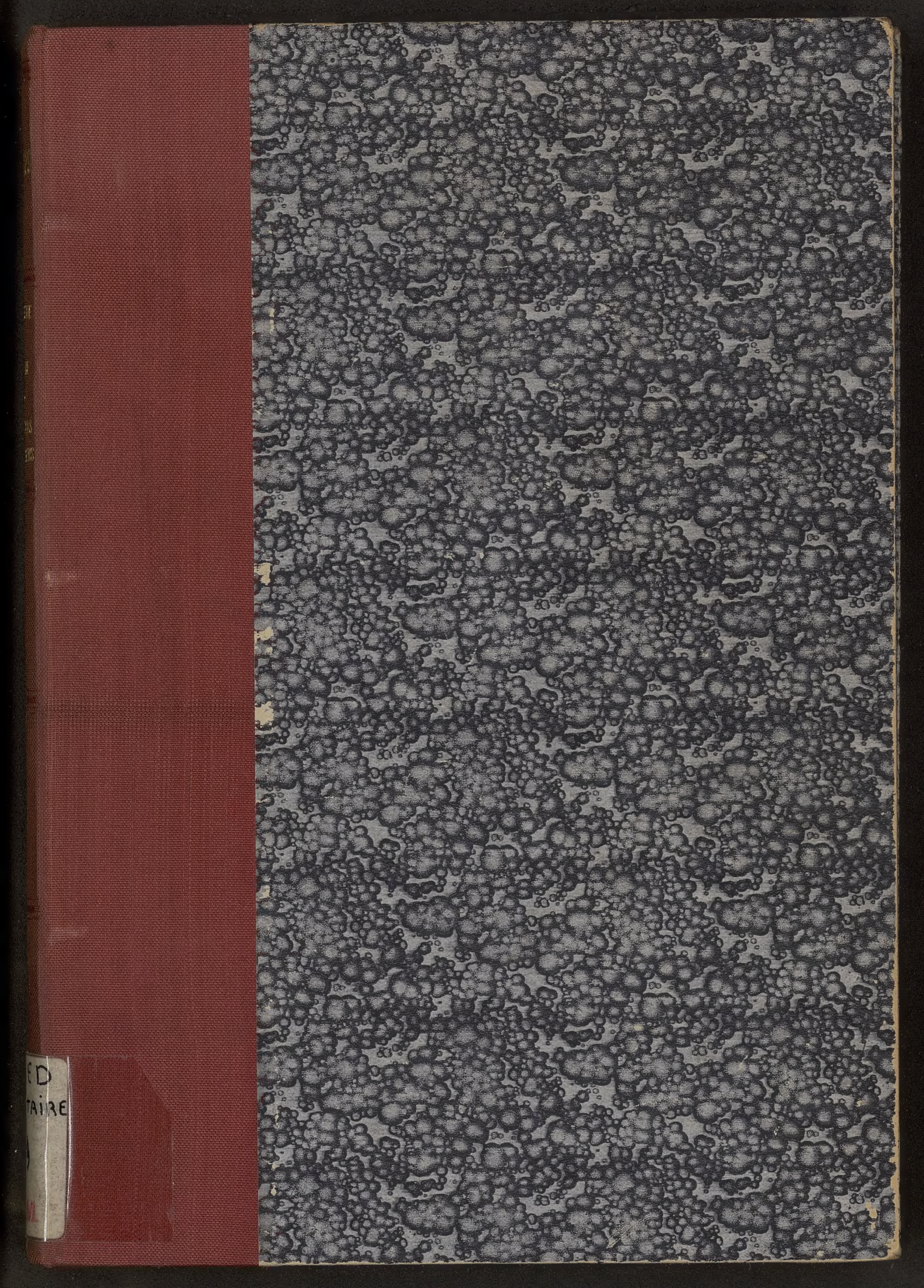
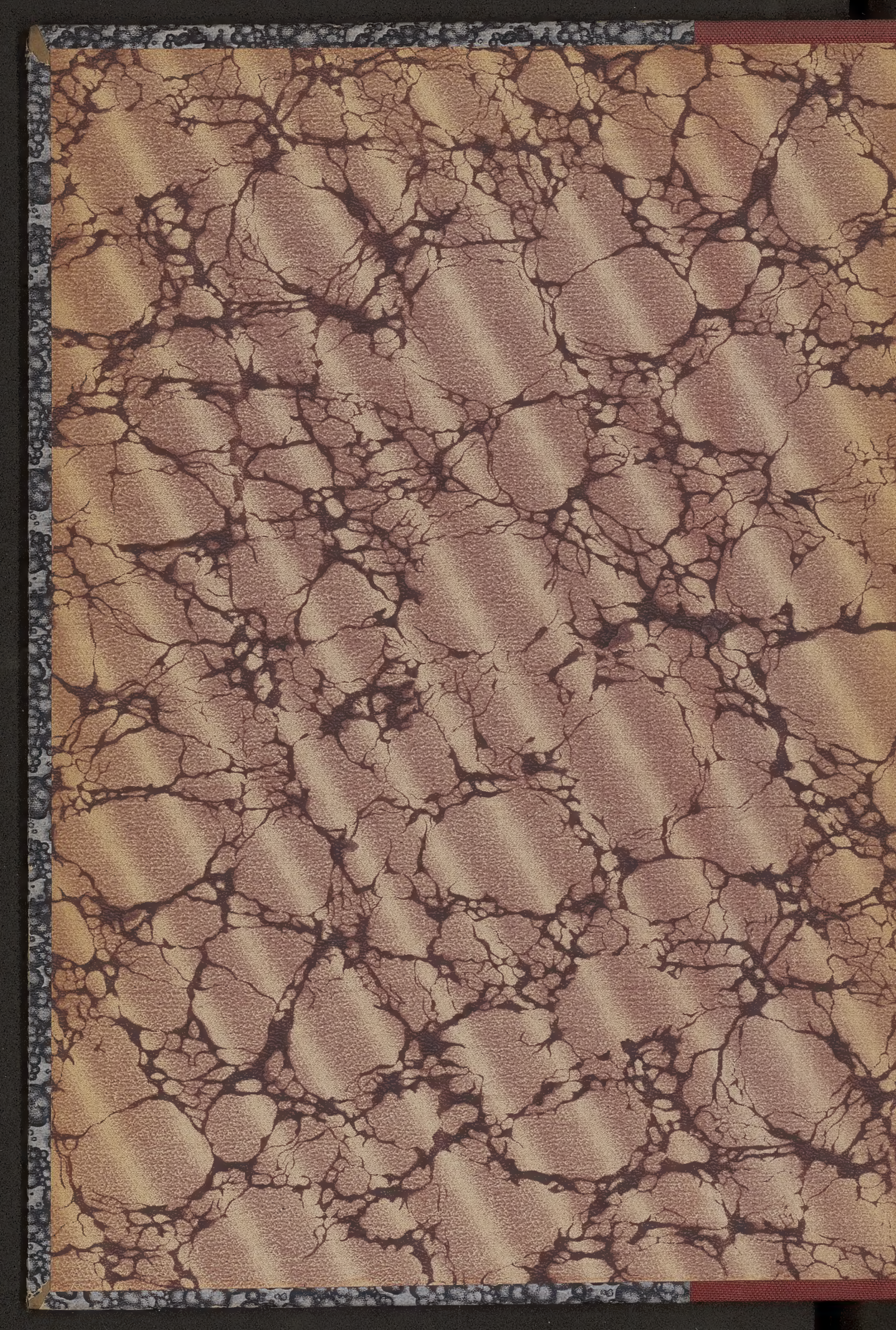
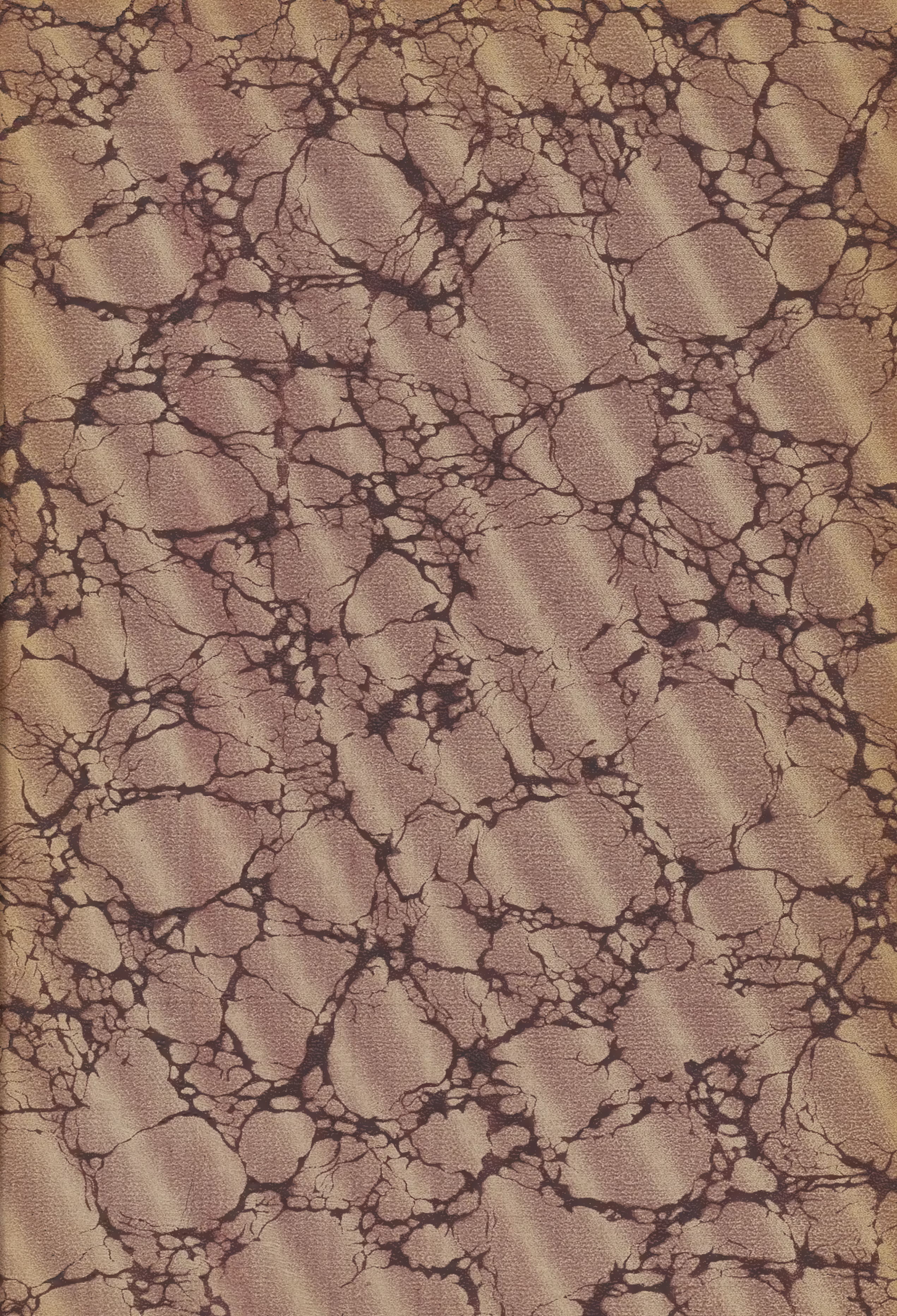
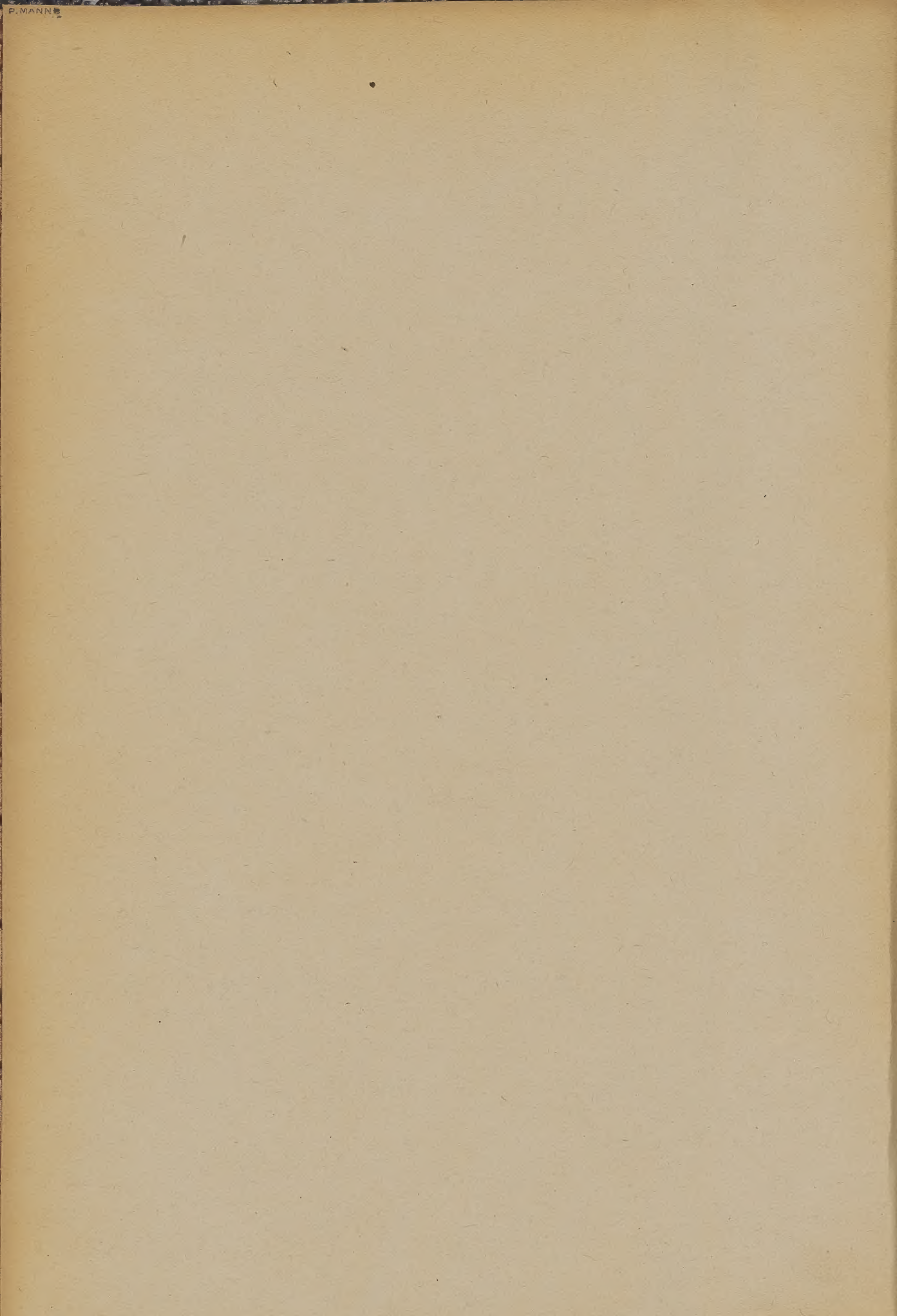

ED
TAIRE
9






P.MANN

L'ÉPOPÉE SAHARIENNE

MISSIONS
Flatters, Foureau-Lamy, Laperrine-de Foucauld

L'ŒUVRE DES MÉDECINS SAHARIENS

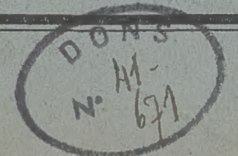
Collaborateurs du Père de Foucauld, au Hoggar

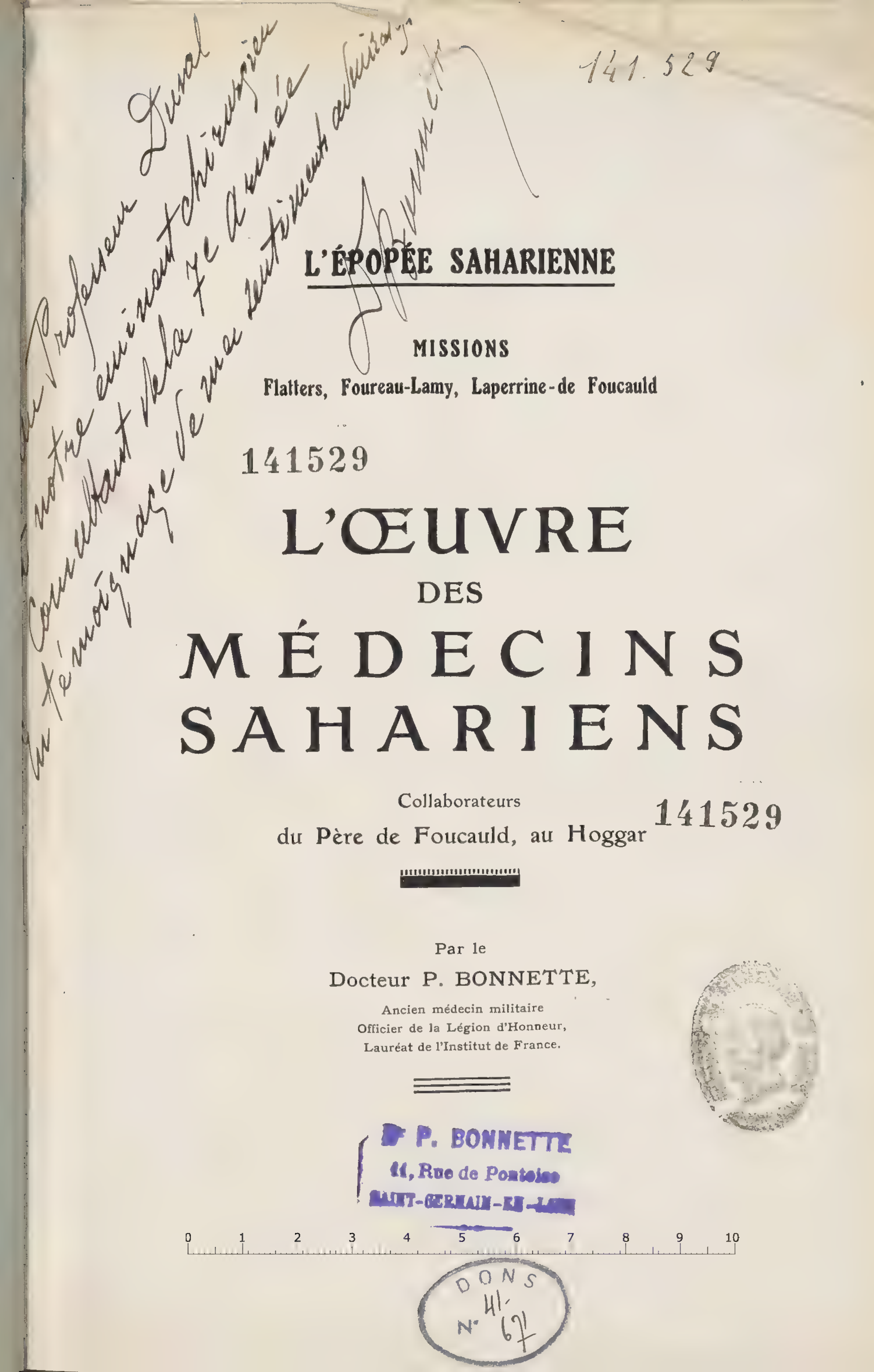


Par le
Docteur P. BONNETTE,
Ancien médecin militaire
Officier de la Légion d'Honneur,
Lauréat de l'Institut de France.

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

EXTRAIT DE
" LA MÉDECINE INTERNATIONALE "
1936-1937-1938





L'ÉPOPÉE SAHARIENNE

MISSIONS
Flatters, Foureau-Lamy, Laperrine-de Foucauld

L'ŒUVRE DES MÉDECINS SAHARIENS

Collaborateurs
du Père de Foucauld, au Hoggar

Par le
Docteur P. BONNETTE,
Ancien médecin militaire
Officier de la Légion d'Honneur,
Lauréat de l'Institut de France.



L'ÉPOPÉE SAHARIENNE

Missions Flatters, Foureau-Lamy, Laperrine-de Foucauld

L'ŒUVRE DES MÉDECINS SAHARIENS

COLLABORATEURS DU PÈRE DE FOUCAULD, AU HOGGAR

Par le

Docteur BONNETTE,

Ancien médecin militaire,
Officier de la Légion d'honneur,
Lauréat de l'Institut de France.

« Le jour prochain où elle aura réalisé le Transsaharien, la France de la Marne et de Verdun aura gagné pour l'Humanité une nouvelle victoire, moins sanglante mais aussi belle que celles qui l'immortalisent à jamais. »

Albert Sarraut.

Chapitre premier.

Le Désert.

Le Sahara était jadis regardé comme une mer de sable et les chameaux comme les vaisseaux de cette mer. Il semblait constituer une barrière infranchissable entre l'Algérie et le Soudan.

L'aridité de cette zone prééquatoriale est due au soleil implacable, qui dessèche et calcine tout ; à l'absence complète d'eau de surface, qui détruit tous les points de culture ; à la menace perpétuelle du souffle embrasé du siroco, des tempêtes de sable, qui recouvrent tout d'un linceul de mort.

Enfin, la présence des Touareg, ces éternels détrousseurs de caravanes, en rendait la traversée très périlleuse. Pour ces infatigables corsaires, le travail manuel est une honte et la *razzia* avec ses luttes, ses dangers, ses surprises, est la seule chose digne d'eux. Aussi le Sahara est-il toujours regardé, par les explorateurs, comme une région mystérieuse, fascinante et redoutable. Malheur aux présomptueux qui osent

s'y aventurer! Une mort certaine est la fatale rançon de cette folie. « *Le Moloch saharien est assoiffé de chair humaine.* » (Pierre BENOIT.)

De nos jours, les drames du désert se multiplient et les audacieux qui ne tombent pas sous la lance du Targui, meurent souvent de soif, ou s'enlisent dans la dune mouvante, qui les recouvre de sable et d'oubli.

Cependant, depuis les temps les plus reculés, de grandes caravanes s'organisaient au Soudan et transportaient, du Niger à la Méditerranée, des ballots de marchandises, des plumes d'autruches, de la poudre d'or et surtout des esclaves noirs qu'elles vendaient ou échangeaient dans les grands centres, à Ghadamès, Tripoli, Tunis, Kairouan, Alger, Oran, Tlemcen, Fez ou dans les oasis sahariennes du Gourara, du Touat et du Tidikelt.



FIG. 1. — Dr Félix JACQUOT (1819-1857).
Agrégé du Val-de-Grâce.
Historiographe de la conquête de l'Algérie.

Après l'occupation française du Tell algérien, l'importance de ces caravanes diminua beaucoup, à cause de l'*abolition de l'esclavage dans les régions soumises à nos lois.*

En 1847, dans son beau livre sur l'*Expédition du général Cavaignac dans le Sud*

Oranais, le professeur agrégé du Val-de-Grâce, Félix Jacquot, nous décrit ainsi le *Grand Désert* ou *Falat* (1) :

« Le Sahara n'est pas nivelé comme la surface d'un lac tranquille et ne constitue point *une plaine uniquement formée de sable*. Il est accidenté par des plateaux pierreux, en général peu élevés, par des lignes de dunes, des monticules, enfin par des dépressions constituant des bassins. Le plus remarquable accident de terrain est le fameux *Djebel-Hoggar*, repaire des Touareg, *qui s'élève comme une grande île au*

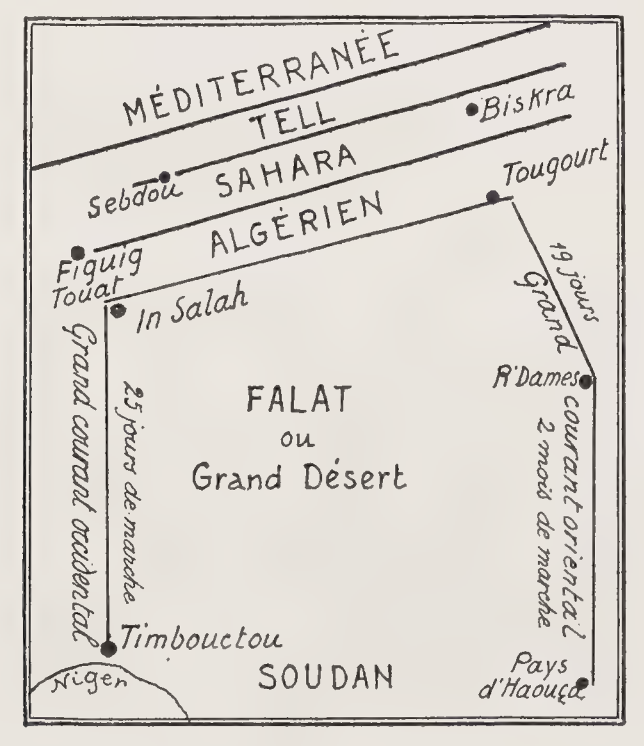


Fig. 2. — Pistes transsahariennes décrites par le Dr Jacquot.

sein de la mer de sable. Les sommets de ce massif montagneux sont très élevés, car les habitants sont forcés de se couvrir la nuit, même pendant l'été.

« De temps en temps, le désert est sillonné par des caravanes ou par des bandes pillardes de Touareg; d'autre part, les espaces, qui offrent quelques faibles ressources, sont parsemés de tentes abritant une misérable population.

« Parmi les vingt-cinq journées qui mènent du Touat à Tombouctou, on en compte huit à dix sans eau. C'est la portion du trajet qu'on redoute le plus. *Si le siroco y surprend la caravane et souffle quelque temps, elle a vite épuisé son eau et il y a souvent beaucoup de morts*. Or, cet espace n'est pas sablonneux ; le sol est formé par une terre rouge, assez ferme, appelée *Tanezroufle* (*sic*). »

(1) « Sahara ne veut point dire Désert. C'est le nom général d'un grand pays composé de plaines et de dunes de sable, inhabité sur certains points, mais assez peuplé sur d'autres et qui prend les noms de *Fiafi*, *Kifor* ou *Falat*, suivant qu'il est habité, inhabité ou temporairement habitable comme après les pluies d'hiver. » (Fromentin : *Un été dans le Sahara*.)

Et Félix Jacquot ajoute :

« Au nombre des circonstances qui peuvent militer en faveur de l'hypothèse d'une mer intérieure, qui aurait occupé jadis la place actuelle du Grand Désert, nous devons faire figurer les masses considérables de sel marin qu'on y rencontre, tandis qu'il n'en existe point dans le Soudan. Du Gourara à Tombouctou, disent les guides, on marche pendant longtemps dans une plaine remplie de sel (Taoudeni), dont les caravanes font provision pour le vendre en Nigritie.

« On lit aussi dans Pline l'Ancien et Léon l'Africain que les habitants de certaines localités du désert taillaient le sel comme le marbre et s'en construisaient des maisons.

« Diodore de Sicile parle d'un *lac des Hespérides* situé dans l'intérieur de l'Afrique et ajoute que ce lac s'est desséché à la suite d'un affreux tremblement de terre. Malte-Brun pense que ce lac des Hespérides n'est que cette mer saharienne, qui recouvrait jadis le désert et que la fameuse *île Atlantide* n'était que le littoral africain ou le Tell, compris alors, comme une véritable île, entre deux Méditerranées ».

Avec Bory de Saint-Vincent, Jacquot place la submersion de ce continent dans l'Océan Atlantique, au delà des colonnes d'Hercule, dont quelques points auraient persisté, tels que les Açores, les Canaries et Madère, derniers vestiges d'un monde englouti : il se refuse à voir l'Atlantide dans le Tell africain, jadis battu par deux mers.

Quant aux pistes suivies par les caravanes dans la traversée du Sahara, voici comment Jacquot les décrit d'après ses recherches :

« Les oasis sont les intermédiaires obligés entre le Tell et le Soudan et inversement. C'est vers les oasis que les caravanes se dirigent tout d'abord. De ces ksours (villages) partent, suivant sa comparaison, des ruisseaux, qui forment des rivières dans les villes et qui convergent *en deux grands fleuves, partant l'un d'In-Salah pour l'ouest, l'autre de Radamès pour l'est.* In-Salah ne recueille pas seulement les courants commerciaux du Tell algérien, mais aussi ceux du Maroc. Radamès est l'aboutissant des courants du Tell, de Tunis et de Tripoli. C'est donc d'In-Salah et de Radamès que partent, à peu près exclusivement, les caravanes qui entreprennent ces voyages au long cours, pour gagner le *Pays des Noirs.* »

Le docteur Jacquot donne la préférence à la ligne de l'ouest, parce qu'elle est plus facile et plus courte et parce que Tombouctou est le principal centre du commerce du Soudan et beaucoup plus important que le pays Haoussa.

CHAPITRE II.

Réveil de l'esprit colonial en France.

« *La France a jeté les fondements d'un superbe empire colonial à force de vaillance, de foi et de sang.* » G. HANOTAUX.

Au XVIII[e] siècle, la perte de nos colonies, acquises par le courage, la ténacité et le désintéressement de nos premiers colonisateurs, le Malouin Jacques CARTIER, POUTRINCOURT, CHAMPLAIN, Père MARQUETTE, CLAVELIER DE LA SALLE, PONT-GRAVE, LES-



FIG. 3. — Université Laval à Montréal (Canada).

CARBOT, etc., qui fondèrent Québec sur le Saint-Laurent et glissèrent le long du Mississipi jusqu'à la Louisiane, cette perte, dis-je, fut la honte de la politique française.

L'abandon de l'*Inde* et du *Canada*, dont Voltaire raillait, avec plus d'ironie que de raison, « les arpents de neige », et, plus tard, l'abandon de l'*ile Maurice* et de l'*Egypte* furent autant de lourdes fautes irréparables. Et pourtant, quelle empreinte ces premiers pionniers n'ont-ils pas laissée dans ces colonies lointaines?

« A l'heure présente encore, écrit G. Hanotaux, ne voyons-nous pas au Canada, avec une indicible émotion, les rejetons de l'antique souche, étroitement attachés à

leurs origines, lutter âprement pour la défense de la langue et de la culture françaises (1). »

Pendant la Grande Guerre, l'*Université Laval*, de Montréal (ainsi nommée en souvenir du premier évêque du Canada, Mgr de Montmorency-*Laval*), fut la fidèle conservatrice de l'esprit français dans le grand *Dominion* de l'Amérique du nord. *L'enseignement s'y donne exclusivement en français.* « Avec un tel culte du passé est-il surprenant que cette grande école nous ait tendu ses mains fraternelles et nous ait envoyé, en 1915, une formation sanitaire qui a fait merveille au lycée de jeunes filles de Troyes (1.400 hospitalisés). » (Dr H. BOUQUET.)

L'Université Laval occupe, à Montréal, (ville de 120.000 habitants), un superbe palais. Elle comprend, outre la Faculté de médecine, une école vétérinaire, une école polytechnique, des chaires de droit et de littérature françaises : *L'Université Laval est la rivale de l'Université anglaise Mac Gill.*

« Les Franco-Canadiens, actuellement au nombre de trois millions (2), ont toujours lutté pour vivre et se maintenir intacts ! Ils étaient à peine 60.000, quand ils furent vaincus et conquis par l'Anglais. Vaincus, soit, mais pas annihilés, pas absorbés, et ces paysans catholiques de Normandie, de Picardie, de l'Anjou, etc., n'eurent pas de cesse qu'ils n'aient obtenu deux choses essentielles : *l'égalité de leur langue en face de celle du conquérant et la liberté religieuse* (3). » (Etienne LAMY : Congrès du parler français, Québec, 1912.)

A l'*île Maurice*, la fête du 14 juillet est toujours fidèlement célébrée et la *Marseillaise* est écoutée debout et tête nue, par tous les Mauriciens présents, qui n'oublient pas leur origine française. Malheur à ceux qui ne se découvrent pas ! De nos jours même, l'avion postal français, qui vient de la Réunion, est toujours salué avec sympathie.

En Egypte, on parle et on apprend le français. « Quoique nous soyons les maîtres ici, vos écoles sont pleines et les nôtres à peu près vides », disait un jour un ministre anglais à G. Hanotaux, qui répondit : « *L'Egypte est pour la France une colonie de l'esprit et du cœur, une terre de fraternité intellectuelle et d'adhésion volontaire par le fait d'une indestructible survivance.* »

« C'est qu'elle est symbolique entre toutes du génie de notre race, l'expédition d'Egypte, commandée par *Bonaparte* et *Kléber*, qui, en si peu d'années, jeta dans ce sol des racines si profondes qu'après un siècle et quart on y retrouve, ineffaçable, l'empreinte de notre langue, de nos institutions, des sympathies que son peuple nous voue. » (in *Paroles d'action*, LYAUTEY.)

---

(1) Dans ses *Impressions d'Amérique*, le docteur MÉNARD écrivait en 1910 : « Ce n'est pas sans émotion que l'on se retrouve au milieu de gens parlant notre langue et qui semblent habiter une très vieille province reculée. Quoique loyaux sujets de la libérale Angleterre, ils sont restés attachés à la tradition française.

« Les confrères de Québec et de Montréal nous ont dit leur attachement à la France et le rôle qu'ils voudraient voir jouer à leur pays en Amérique, qui serait comme le reflet de notre rôle en Europe, celui d'un centre artistique et intellectuel. »

(2) A son départ de Paris, le 7 novembre 1935, le cardinal Villeneuve, archevêque de Québec, a adressé son salut à la France : « Je suis, dit-il, la voix des trois millions de Français du Canada. — Français de France et Français du Canada, nous sommes de même famille, de même sang, demeurons unis. Il nous faut s'entr'aimer. *Au revoir mes chers cousins.* »

(3) « Nous sommes venus il y a trois cents ans et nous sommes restés... Nous avions apporté d'outre-mer nos prières et nos chansons : elles sont toujours les mêmes. Nous avions apporté dans nos poitrines le cœur des hommes de notre pays vaillant et vif, aussi prompt à la pitié qu'au rire, le cœur le plus humain de tous les cœurs humains. Ici toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culte, notre langue, nos vertus et jusqu'à nos faiblesses deviennent des choses sacrées, intangibles et qui devront demeurer jusqu'à la fin. » (Louis HEMON, in *Maria Chapdelaine.*)

*
* *

Conquêtes coloniales. — Impulsion de Jules Ferry.

« Après la chute de l'Aigle, l'armée fut chargée par le roi Charles X de détruire la piraterie des Etats Barbaresques et une longue lutte s'engagea, dans le Tell algérien, contre les Arabes que le fougueux Ab-del-Kader soulevait et lançait contre les Roumis.



Fig. 4. — Jules Ferry, animateur des expéditions coloniales.

« Conquise et pacifiée, l'Algérie est la fille aînée de la France et la mère de la grande famille coloniale, qui allait naître. » (G. Hanotaux.)

Après nos désastres de 1870-71, un homme d'Etat au cœur ferme, au cerveau puissant, au patriotisme ardent, *Jules Ferry* (1) chercha à relever l'énergie nationale, abattue par nos sanglants revers et montra à la France que « *tout en ayant toujours les yeux fixés sur la ligne bleue des Vosges* », il fallait songer aux avan-

(1) Jules Ferry eut surtout pour adversaire Clemenceau, qui redoutait la politique d'expansion coloniale. Le farouche vendéen voulait que, « tout en nous évertuant aux œuvres de paix, pour renaître et grandir, nous restassions l'arme au pied devant la frontière ». Ces désaccords firent voter des crédits toujours insuffisants. (Georges Lecomte : *Clemenceau.*)

tages militaires et économiques, conférés par un agrandissement colonial et un essaimage de nouvelles Frances à travers le monde. »

« Je n'aurais pas besoin, écrit Louis Barthou, d'être beaucoup pressé pour *saluer, dans Jules Ferry, le plus grand homme d'Etat de la troisième République*. Ce Lorrain tenace ne bornait pas sa vue à la trouée des Vosges. Il regardait plus loin, en Afrique et en Asie, avec une clairvoyance où il entrait du génie. La postérité l'a mis à sa vraie place. »



Fig. 5. — Cimetière de Saint-Dié. Tombe de Jules Ferry avec son buste. Au fond, tombe du Pr Jacquot, kouba carrée avec dôme et croix.

A son vigoureux appel, une foule d'explorateurs, de missionnaires, de soldats — hommes jeunes, vigoureux, désintéressés — se levèrent et conquirent pour la Mère-Patrie ce grand patrimoine colonial, qui fait aujourd'hui sa beauté, son orgueil et son soutien le plus précieux.

Ces soldats furent les Faidherbe et les Galliéni, les Francis Garnier, les Rivière et les Courbet, les Brazza, les Foureau, Lamy, Duchesne, Joffre, Doods, Bonnier, Archinard, Trentinian, Marchand ; les Mangin, Gouraud, Lyautey, Laperrine, le Père de Foucauld, etc. Ils ont tous ardemment travaillé pour créer une France plus grande et plus forte et « *une humanité meilleure* ». « Par eux, les massacres des

clans ont disparu, la traite des noirs et l'esclavage ont été supprimés, les horreurs de la famine et de l'anthropophagie ont été abolis. » (G. Hanotaux.)

Et l'illustre historien ajoute : « Que de grandes tâches ils ont accomplies ! Que d'empires ils ont créés ! Mais aussi que de nobles vies brisées dans une brousse ignorée, que d'abnégation, de modestie, de silence, *lèvres closes et poings fermés !... C'est une épopée muette que seule la grandeur des résultats révèle à l'histoire ;* ces hommes allaient contre tous et contre tout : contre la nature et contre l'opinion, contre la paperasserie et contre la barbarie, contre l'ignorance et contre la nuit, contre le courant et contre la tempête ; ils marchaient résolument pour la France. » (G. Hanotaux.)

Ces radio-actifs allaient de l'avant et n'avaient pas peur des responsabilités. Et pourtant, ne sait-on pas l'indifférence et même l'hostilité que trouva, en France, la nouvelle de la prodigieuse épopée de Francis Garnier, qui, avec 18 hommes s'était emparé de la citadelle d'Hanoï, derrière laquelle s'abritaient 7.000 défenseurs.

Le duc de Broglie, alors Ministre des Affaires étrangères, qui était opposé à toute entreprise coloniale, désavoua l'expédition de Francis Garnier et reprocha à ce beau soldat d'avoir outrepassé ses instructions. Le Ministre de la Marine lui-même n'autorisa pas une souscription, faite en vue d'élever un monument à ce héros, à ce bon serviteur de la France. Sa veuve même rencontra beaucoup de difficultés pour obtenir la pension à laquelle elle avait droit.

En 1875, son inhumation se fit à Saïgon, sans aucune participation militaire : La marine semblait rougir de cet homme courageux et résolu, qui avait payé son triomphe du sacrifice de sa vie.

A ses côtés, le même jour (1er décembre 1873), fut tué l'enseigne de vaisseau Balny.

Voici comment le médecin-major Hocquard raconte la mort de ce héros (1) :

« Sur la route d'Hanoï à Phu-Hoai a été tué, à coups de lance, F. Garnier. La tête manquait et la poitrine portait une plaie hideuse, béante, par laquelle on avait arraché le cœur. Les Pavillons-Noirs, quand ils tuent un chef d'une bravoure reconnue, emportent son cœur, le font brûler sur des charbons ardents et s'en partagent les cendres, qu'ils avalent pour se donner du courage. »

Ecoutons aussi le commandant Rivière, ce bon marin doublé d'un excellent romancier, qui écrit, en 1882, du Tonkin : « Il m'a fallu prendre la citadelle d'Hanoï que son désagréable gouvernement s'obstinait à fortifier à nos côtés. *Je ne sais encore si j'en serai approuvé ou non. Mais cela m'est égal : j'ai fait ce que je devais et je compte ce calme de la conscience comme un des éléments du bonheur. J'ai, en outre, une philosophie tranquille, qui s'attend à tout et qui s'y résigne.*

A son ami, Alexandre Dumas fils, il annonce : « *J'ai pris Hanoï et la dysenterie ; je ne sais duquel le ministre me tiendra le plus de compte.* »

Le 19 mai 1882, le commandant Rivière fut tué non loin du théâtre du premier drame sanglant. Francis Garnier et Rivière furent tous les deux désavoués par leurs chefs, *mais leur désobéissance héroïque a fondé notre Empire colonial d'Asie.*

Et notre célèbre explorateur, Savorgnan de Brazza, ce digne émule de Livingstone et de Duveyrier qui, à peine sorti de l'Ecole navale du *Borda*, s'élança vers le

(1) *Une campagne au Tonkin*, par Hocquard, 1884, chez Hachette.

Congo inconnu, le parcourut, annexa l'Afrique équatoriale et sa population noire, « *qu'il mania avec douceur, mais sans faiblesse, avec amitié, mais sans bassesse* ». *Patience et persuasion* furent son système de colonisation.

Comme récompense nationale, ce fondateur d'empire, ce génial organisateur fut, à la fin de sa carrière, accusé d'avoir gaspillé les faibles subsides que l'Etat lui avait alloués.

Ne sait-on pas pourtant, qu'un jour, le bouillant Stanley s'oublia au point d'injurier de Brazza, qu'il appelait : « *ce Français déguenillé, ce mendiant amaigri, qui allait pieds nus et sans ressources* ». (*Savorgnan de Brazza et Stanley*, par VALBERT, in *Revue des Deux-Mondes*, 1882.)

Ce grand explorateur, « *ce grand maréchal colonial* », mourut pauvre à Alger, usé par le chagrin, miné par la fièvre et la dysenterie. Sa tombe porte cette simple inscription : « *Sa mémoire est pure de sang humain.* »

Ce merveilleux colonisateur avait désigné le lac Tchad comme *la plaque tournante* du continent noir et le carrefour de jonction de nos trois grands domaines : l'Algérie, le Sénégal et le Congo.

Honneur à tous ces audacieux, à tous ces fondateurs d'empires, à tous ces grands serviteurs de la France, qui, pour la plupart, loin de la Patrie, sont morts pour Elle !

Honneur aussi à tous les médecins militaires, qui les ont accompagnés et qui ont partagé leurs fatigues, leurs peines, leurs dangers, mais non leur gloire et leurs récompenses !

Chapitre III.

La traversée du Désert. Missions transsahariennes.

« *Le devoir s'impose de rendre hommage aux pionniers de la première heure.* »

Lyautey.

Après la pacification de l'Algérie, l'idée de relier Alger au Niger hanta l'esprit de quelques hommes d'élite : ils furent au début traités de « *rêveurs* », de « *risqueurs* », d' « *aventureux* ».

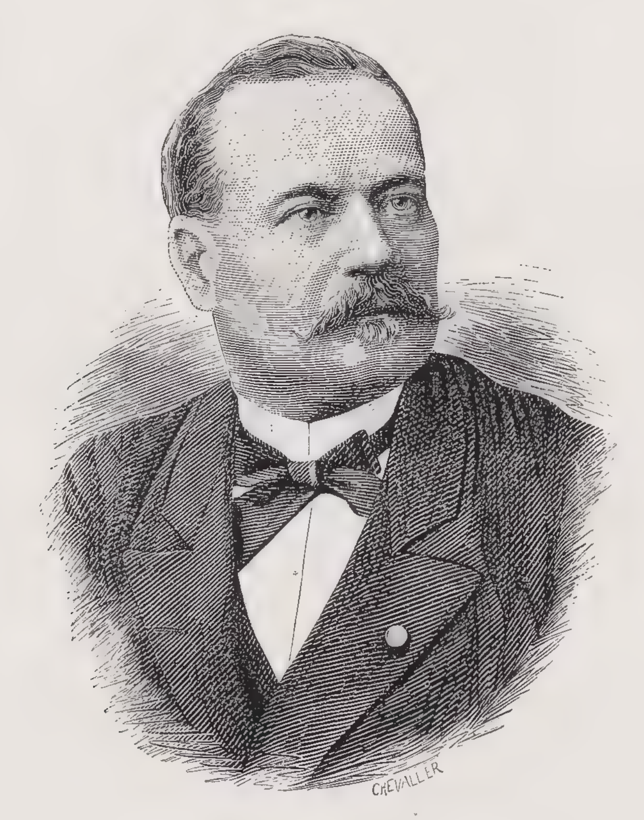


Fig. 6. — Lieutenant-colonel Flatters (1832-1881).
(Extrait de ses missions, par le capitaine Brosselard. Furne, Paris.)

En 1860, à l'occasion de l'inauguration de la voie ferrée de Blida, G. Hanotaux exprima le vœu suivant : « *Qui sait si un jour, reliant Alger à Tombouctou, la vapeur ne mettra pas les tropiques à six jours de Paris.* »

En 1875, le célèbre ingénieur Duponchel se fit le champion du Transsaharien, en préconisant la construction d'un chemin de fer allant d'Alger à Tombouctou par le Touat. Ses plaidoyers enflammés émurent l'opinion.

En 1878, notre grand ingénieur, de Freycinet, Ministre des Travaux publics, confia l'étude du Transsaharien à trois missions : Celle de *Pouyane* (la ligne du Sud-Oranais), celle de *Choisy* (les lignes Laghouat-El-Goléah ou Biskra-Ouargla) ; enfin le colonel Flatters devait étudier le tracé du Transsaharien au sud d'Ouargla.

Première mission Flatters (5 mars-17 mai 1879).

Le 7 novembre 1878, le colonel Flatters (1) reçut l'ordre ministériel suivant : « *Je vous charge de diriger une exploration, avec escorte indigène, pour rechercher un tracé devant aboutir, dans le Soudan, entre le Niger et le lac Tchad. Vous aurez à vous mettre en relations avec les chefs des Touareg, à chercher et à obtenir leur appui. Je vous invite à conserver à cette expédition un caractère essentiellement pacifique, ce qui est la condition « sine quà non » de la mission.* »

Ce choix flatta beaucoup le colonel qui, parlant et connaissant bien l'arabe, escomptait un succès facile. Sans retard, il recruta son personnel, qui comprit les capitaines *Masson* et *Bernard*, les lieutenants *Brosselard* et *Le Chatelier*, deux ingénieurs civils et le médecin aide-major *Guiard*, qui fut chargé du service médical, de l'analyse des eaux et de l'histoire naturelle des régions traversées.

La mission, qui comptait 105 hommes, dont 25 Français, quitta Ouargla le 5 mars 1879 et s'avança jusqu'au lac Menghoug.

Comme les négociations avec les chefs touareg traînaient en longueur (2), que les approvisionnements diminuaient beaucoup et que la chaleur devenait torride, le colonel fit faire demi-tour et revint à Ouargla pour y passer l'été et repartir l'hiver suivant.

Pendant ces marches, Guiard captura de nombreux scorpions rouges et noirs. « Leur piqûre, écrit-il, est douloureuse, mais ne présente aucun danger sérieux. Les chameliers, qui étaient piqués, venaient se faire panser et, au bout de quelques heures, il n'y paraissait plus rien. »

Il captura aussi de nombreuses *vipères à corne* (3), divers lézards : des « ouranes » à longue queue effilée, des « dhobs » à large tête et à forte queue en crémaillère, des sauriens, des varans et des caméléons (4).

---

(1) Colonel Flatters, né à Paris en 1832 ; Saint-Cyr en 1851 ; guerre de Crimée avec le 3ᵉ Zouaves ; affaires indigènes en 1856 ; guerre de 1870-71. — En 1876, commandant du cercle de Laghouat. Avait un fils, Antoine, officier de cavalerie, que nous avons connu au camp de Châlons. (*Note de l'auteur.*)

(2) « Là où une colonne armée eût passé sans coup férir, protégée par la seule apparence de sa force et l'audace même de sa marche, nous nous trouvions arrêtés par des considérations politiques de toute nature, que nous ne pouvions négliger, sous peine de faire perdre à l'expédition le caractère que les instructions ministérielles lui avaient imposé et de compromettre son œuvre. » (Lieutenant Brosselard.)

(3) Les piqûres des scorpions sont quelquefois mortelles pour les enfants ; aussi le sérum de Calmette est-il employé pour eux.

Les piqûres des vipères à corne sont graves, souvent mortelles, pour les adultes et les enfants : aussi le sérum de Calmette est-il indispensable.

Le venin des vipères cérastes a surtout une action bulbo-médullaire. Inoculé aux animaux, le docteur Romary a noté que « ce venin produit du tremblement, de l'horripilation, puis des mouvements convulsifs et enfin une dyspnée intense, qui va en augmentant jusqu'à la mort ».

(4) « Ce qui caractérise avant tout ce saurien, à l'aspect d'un vieillard amaigri et immobile, c'est qu'il *est un œil et une langue*, ses yeux sont très saillants, très mobiles et indépendants l'un de l'autre pour l'exploration et la recherche : ils sont convergents pour l'attaque d'une proie repérée. Sa langue est longue et rapide, faite d'un tube allongé, terminé en massue, qui fixe et ramène les insectes dont il se nourrit. (In *Notes d'un voyage en Egypte*, Professeur Léon Binet.)

Il cueillit surtout beaucoup de fleurs, les classa dans un herbier qu'il offrit au *Muséum national*, à son retour à Paris, avec des notes explicatives sur la date de leur éclosion, de leur cueillette et sur la nature du terrain qui les portait.

Enfin, Guiard était chargé de faire l'analyse de l'eau des puits à l'arrivée aux étapes et de surveiller le fonctionnement des *appareils Mouchot, destinés à faire bouillir, sans combustible, l'eau de boisson.*



Fig. 7. — Médecin lieutenant Guiard, massacré par les Touareg. (Extrait du livre du capitaine Brosselard. Furne, Paris.)

« Ces appareils se composent d'un réflecteur, ayant la forme d'une paraboloïde de révolution, au foyer duquel se place une marmite cylindrique, dans l'axe de l'appareil. On oriente le réflecteur normalement aux rayons du soleil, de manière à ce que tous les rayons, tombant parallèlement sur la surface du réflecteur, se réfléchissent sur la marmite, laquelle est égale à peu près au dixième de celle du réflecteur et reçoit par conséquent, sur chacune des parties atteintes par les rayons réfléchis, dix fois plus de chaleur que chacune des parties égales du réflecteur.

« Chaque marmite contient dix litres d'eau : Dans l'après-midi, en cinq minutes, l'eau est en ébullition. Ces appareils se montent et se démontent facilement.

« Pour en augmenter la puissance, il n'y aurait qu'à augmenter les proportions du réflecteur.

« Dans les pays de soleil, privés de combustible comme le Sahara, ces appareils Mouchot peuvent rendre de grands services, en fournissant de l'eau stérilisée et en protégeant ainsi l'état sanitaire des hommes de la mission. » (Lieutenant Brosselard.)

Deuxième mission Flatters (4 décembre 1880 au 28 avril 1881).

Malgré les conseils donnés par Daumas, Margueritte et Duponchel, qui avait écrit : « Dans tout nouvel explorateur qu'on leur enverra, sans un appareil militaire suffisant pour garantir sa sécurité et lui ouvrir un passage à main armée, les indi-



Fig. 8. — Appareil Mouchot, pour faire bouillir l'eau au soleil.
(Livre du capitaine Brosselard. Furne, Paris.)

gènes du Sahara ne verront qu'une proie facile », le colonel Flatters, esclave de l'ordre reçu, n'osa pas l'enfreindre et resta sourd à ces recommandations.

Cette seconde mission comprenait quatre membres de la première : le capitaine *Masson*, les deux ingénieurs *Béringer*, *Roche* et le docteur *Guiard*, auxquels furent adjoints le lieutenant *Dianous de la Perrotine* et deux sous-officiers de cavalerie, *Dennery* et *Pobéguin*.

Elle partit d'Ouargla, le 4 décembre 1880, avec un effectif de 98 hommes, dont 17 français. Elle suivit l'oued Mya jusqu'au puits d'Amguid, puis se dirigea vers les puits d'Assiou et de Temassinin, en se rapprochant du massif du Hoggar.

Se gardant mal, faisant lui-même les reconnaissances, qui duraient plusieurs jours, laissant les Touareg pénétrer trop librement dans le camp, le colonel Flatters

crut désarmer ainsi, par sa bonté, l'hostilité des indigènes accrochés à ses flancs (1).

Le 16 février 1881, après une rude étape, la colonne exténuée s'arrêta, sans avoir trouvé une source. Les guides déclarèrent alors qu'un puits existait à quinze kilomètres de là et conseillèrent au colonel d'installer le camp, puis d'emmener les chameaux pour les abreuver et remplir les tonnelets et les outres. Le colonel y consentit très volontiers et se mit en tête du convoi avec le capitaine Masson, le docteur Guiard et les deux ingénieurs.

Arrivés au puits de Bir-el-Gharama ou Tadjenout, ils venaient de mettre pied à terre, quand soudain ils virent arriver vers eux, dans un nuage de poussière, au grand trot de leurs méhara, une forte *harka* d'hommes voilés.





Fig. 9. — Puits de Tadjenout, lieu du massacre de Flatters.
Extrait *d'Alger au Congo,* par Foureau. Chez Masson, Paris 1902.

Saisissant leurs revolvers, ils les reçurent à bout portant, en firent un grand massacre, mais, à leur tour, ils succombèrent, les uns après les autres, sous une pluie de lances et un tourbillon de coups de sabre. Puis les Touareg se ruèrent sur le convoi, tuèrent le maréchal des logis Dennery et s'emparèrent de tous les chameaux.

Alerté, le détachement du camp s'attendait à être attaqué : mais, après les lourdes pertes subies, les Touareg, satisfaits du butin tant convoité, s'empressèrent de le mettre en lieu sûr, de se réorganiser et décidèrent de réduire à merci cette petite troupe, par la faim et la soif.

---

(1) Plusieurs auteurs ont blâmé le colonel Flatters et lui ont reproché l'organisation défectueuse et la conduite un peu relâchée de la mission. Ainsi Périn écrit : « *Une lourde responsabilité pèse sur lui, depuis le premier jour jusqu'à l'heure de la catastrophe.* »

Rabourdin prit sa défense, en soutenant que « le colonel Flatters était non seulement un vaillant soldat, mais aussi un homme de tête et de cœur. Il avait une connaissance parfaite des mœurs et des ressources du Sahara et, par sa douceur et sa patience avec les Arabes, il savait les ramener et les convertir à ses projets. *C'était, en un mot, le chef tout indiqué pour une semblable mission et s'il a succombé avec ses compagnons... c'est par trahison.* » (In *Algérie et Sahara,* 1882.)

N'étant pas en état de venger la mort de ses camarades, le lieutenant Dianous fit charger quelques vivres et des tonnelets d'eau sur les deux chameaux restés au camp, distribua aux hommes l'argent du trésor, détruisit le reste de l'approvisionnement et, le lendemain, à l'aube, leva le camp et prit le chemin du retour.

Pendant un mois, cette poignée de braves résista aux attaques incessantes des Touareg, qui les harcelaient le jour et la nuit et vendaient à ces faméliques de la

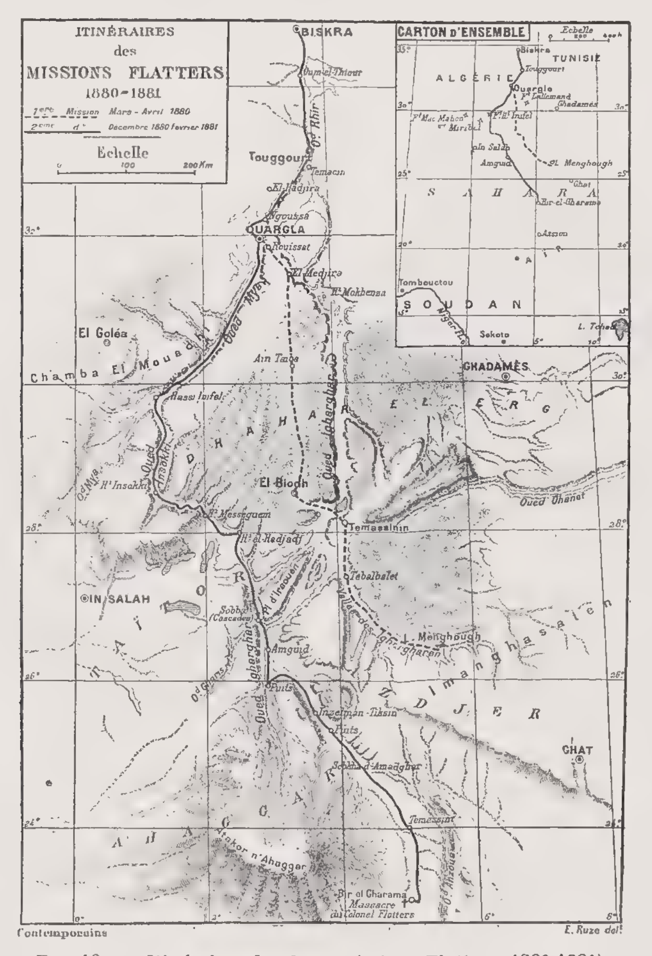


Fig. 10. — Itinéraires des deux missions Flatters (1880-1881).

farine de dattes empoisonnée avec la jusquiame (bettina). A l'approche du puits d'Amguid, ils leur barrèrent la route et les attaquèrent avec violence. Le lieutenant Dianous tomba sur les corps de plusieurs tirailleurs tués à ses côtés.

Alors, l'énergique maréchal des logis Pobéguin, seul Français survivant, prit le commandement du groupe et poursuivit cette pénible retraite. Les deux chameaux épuisés furent tour à tour sacrifiés, puis les hommes affamés se mirent à manger des racines, des tiges d'herbes, des insectes, des lézards et même des vipères à corne qu'ils décapitaient, écorchaient et avalaient crues.

Au comble de l'exaspération, ces faméliques se jetèrent sur les traînards qui tombaient, les égorgèrent et mangèrent leur chair, sous l'œil impuissant de Pobé-

guin, qui, exténué de faim et de fatigue, tomba lui aussi, mourant, sous un *retem* et subit le même sort.

Le 1er avril, les survivants, véritables squelettes ambulants, furent recueillis par le chef d'un douar voisin, qui les hébergea, les nourrit et les fit transporter à Ouargla, où ils arrivèrent le 28 avril 1881.

« *Cet échec sanglant*, écrit le général Reibell, *jeta un voile de deuil sur l'œuvre à peine ébauchée de la pénétration saharienne et la suspendit pendant dix-sept ans.* » Ce fut un coup décisif porté à notre prestige dans le Sahara, aggravé surtout par le renoncement du Gouvernement à châtier les coupables.

Quelques mois après cet horrible guet-apens, la famille Pobéguin demanda au Ministre de la Guerre de traduire, devant un conseil de guerre, les assassins de leur fils.

Le Ministre prescrivit une enquête et chargea le commandant Bosc — devenu plus tard général — de lui fournir un rapport circonstancié sur les faits allégués.

La conclusion de ce rapport fut la suivante :

« *Il ne semble pas possible de trouver des juges pour condamner des malheureux, qui ont survécu à une si terrible catastrophe.* » L'affaire n'eut pas de suite.

Mais pour calmer l'effervescence produite par cet échec sanglant — non suivi de représailles — et honorer la mémoire de ces braves, le Gouvernement fit ériger à Ouargla, sur la place Flatters, adossé au mur d'enceinte de la casbah, un monument avec plaques commémoratives sur lesquelles furent gravés, en français et en arabe, les noms de tous les membres de la mission, morts et survivants.

Au bas de la liste, on lit ces mots :

Ils partirent d'Ouargla, le 4 décembre 1880, chargés d'une exploration pacifique entre l'Algérie et le Soudan. Ils furent victimes d'une trahison au pays des Touareg-Hoggar. (Février-mars 1881.)

Le docteur Guiard

Le Service de santé militaire s'honore de voir le nom d'un de ses élèves de l'Ecole de Strasbourg gravé sur le monument commémoratif d'Ouargla.

Le docteur Guiard (Robert-Nicolas-Jules), est né à Paris, le 5 février 1851. Il était le fils d'un professeur de l'Université, qui mourut jeune, après avoir brillamment traduit le *Théâtre* de Sophocle. Le jeune Guiard fut admis comme boursier au lycée Descartes, à Tours. Il y fit de solides études et remporta, en 1867, le prix d'honneur de rhétorique au concours de tous les lycées de l'Académie de Poitiers et, en 1868, le prix d'honneur de philosophie au lycée de Tours.

Reçu bachelier, Guiard commença ses études médicales à Paris. L'année suivante, il concourait pour l'Ecole de Strasbourg, où il entra en 1869. Il était classé septième sur les 110 élèves de cette promotion, dont le major était le médecin général inspecteur Vaillard (1).

---

(1) Le médecin général inspecteur *Vaillard*, grand officier de la Légion d'honneur, mon maître vénéré et mon savant professeur d'épidémiologie au Val-de-Grâce, ancien directeur de l'Ecole de Lyon, ancien président du Comité consultatif de Santé, ancien interne de Pitres, ami et collaborateur d'Emile Roux (sérum antitétanique), et de Dopter (sérum antidysentérique), fondateur du Laboratoire de bactériologie du Val-de-Grâce (1888), est mort à Paris le 5 février 1935. (Dr Bonnette.)

En 1870, Guiard subit le siège et le bombardement de Strasbourg, où *quatre élèves* de l'Ecole trouvèrent une mort glorieuse.

Après la reddition de la Place, les « *carabins* » furent évacués par Bâle, la Suisse et réunis à Montpellier. Libéré, Guiard termina ses études médicales à Paris, où il soutint sa thèse, le 14 janvier 1874. Elle a pour titre : *Considérations générales sur le rôle des êtres animés dans l'étiologie des maladies regardées comme parasitaires.*

Son travail était dédié à la mémoire de son père, à sa mère et à son frère. Au verso, deux dédicaces, l'une à son président de thèse, Tardieu, l'autre au docteur



Fig. 11. — Dr Léon Lereboullet (1842-1914).
Pr agrégé du Val-de-Grâce.
Le Maître préféré du Dr Guiard.

Lereboullet, médecin-major de 1re classe, professeur agrégé au Val-de-Grâce (le père du professeur actuel de la Faculté de médecine de Paris), dont il était l'élève préféré.

Voici les conclusions de cette thèse :

« 1° Le domaine des maladies parasitaires est plus restreint que ne semblent le prouver certains travaux récents ;

« 2° Les maladies parasitaires vraies sont celles qui, déterminées par la présence et l'évolution du parasite, naissent et évoluent avec lui, cessent peu de temps après sa mort ;

« 3° Sous le nom de maladies pseudo-parasitaires, nous rangeons toutes les maladies que vient compliquer la présence dans l'organisme, d'un animal ou d'un végétal parasite ;

« 4° Les maladies miasmatiques et virulentes ne sont pas des maladies parasitaires ».

Sorti quatrième du Val-de-Grâce, le docteur Guiard fut affecté à l'hôpital militaire Saint-Martin, à Paris (actuellement hôpital Villemin), puis au 87e R. I., à Saint-Quentin. C'est là qu'il reçut, au mois d'octobre 1879, un télégramme du colonel Flatters ainsi libellé : « *Voulez-vous venir avec moi à Tombouctou ?* » — « *Suis à vos ordres, mon colonel* », répondit sur le champ le jeune médecin, tout séduit par la grandeur du projet et l'attrait de l'inconnu.



Fig. 12. — Plaque commémorative des morts et des survivants de la mission Flatters à Ouargla.

« N'est-il pas vrai que l'élan, le risque, la libération, c'est la vie même de cet animal agité qu'est l'homme ? (Bergson, in *Evolution créatrice.*)

*
* *

A Paris, le docteur Guiard compléta le classement de ses plantes avec l'aide précieuse du professeur de botanique du Muséum, le docteur Bonnet.

« Cet herbier se compose d'environ 130 espèces. Quoiqu'il contienne peu de nouveautés, il offre un vif intérêt, parce qu'il donne une idée nette de la végétation des

localités traversées, puis parce qu'il fait connaître, d'une façon plus exacte, l'aire de dispersion de certaines plantes peu connues. » [Dr Bonnet (1).]

Interrogé à ce sujet, le professeur Chevalier, du Muséum, nous a répondu :

« Notre herbier renferme en effet les plantes récoltées par le docteur Guiard dans le Sahara. Vous trouverez une notice sur ce qu'il a fait en botanique dans Cosson : *Compendium Floræ Atlanticæ*, vol. II. Il y a environ une page et demie d'indications. »

Le professeur Cosson a non seulement vérifié l'exactitude de la classification de ces plantes, mais il a écrit une émouvante notice sur la vie et la mort de Guiard.

Il regrettait surtout que les documents botaniques, recueillis au cours de la seconde mission, aient tous été détruits dans ce féroce guet-apens.

Inaugurée sous les meilleurs auspices, cette exploration se termina dans le sang.

∴

Ainsi mourut à trente ans, pour la France et la Science, ce jeune médecin, qui avait subi l'attrait de l'inconnu, la joie du risque et du sacrifice.

Que cette vie si courte et si bien remplie serve d'exemple aux jeunes stagiaires du Val-de-Grâce, qui s'apprêtent, comme leurs aînés, à suivre à travers le monde nos trois couleurs !.

Dès que la nouvelle de ce sombre drame fut connue en France, le médecin inspecteur Quesnoy adressa au frère de Guiard la lettre suivante :

Monsieur,

Hier, en lisant dans les journaux le terrible récit du massacre de la mission Flatters, j'ai été très douloureusement impressionné en pensant à votre malheureux frère, dont j'admirais le zèle, le courage, le dévouement. J'éprouvais pour son noble cœur et sa virile énergie une très vive sympathie. *Chacun, dans notre corps, portera son deuil, car ses actes comme sa fin sont de ceux qui honorent une corporation.*

Dr Quesnoy (2),
Médecin inspecteur.

Pour honorer sa mémoire, il serait équitable que le fronton de l'hôpital militaire d'Ouargla portât le nom du *docteur Guiard*, qui a inscrit une si belle page dans notre Livre d'Or et qui fut la première victime Saharienne du Corps de Santé Militaire.

---

(1) Dr Edm. Bonnet : Enumération des plantes recueillies par le docteur Guiard, dans le Sahara, publiée dans les *Nouvelles archives du Muséum*, série 2, T. V, p. 129-152

(2) I. *L'armée d'Afrique.* — II. *L'Algérie*, par le médecin principal Quesnoy, 2 vol. — *a*) avec 46 grav., — *b*) avec 100 grav., chez Furne, éditeur.

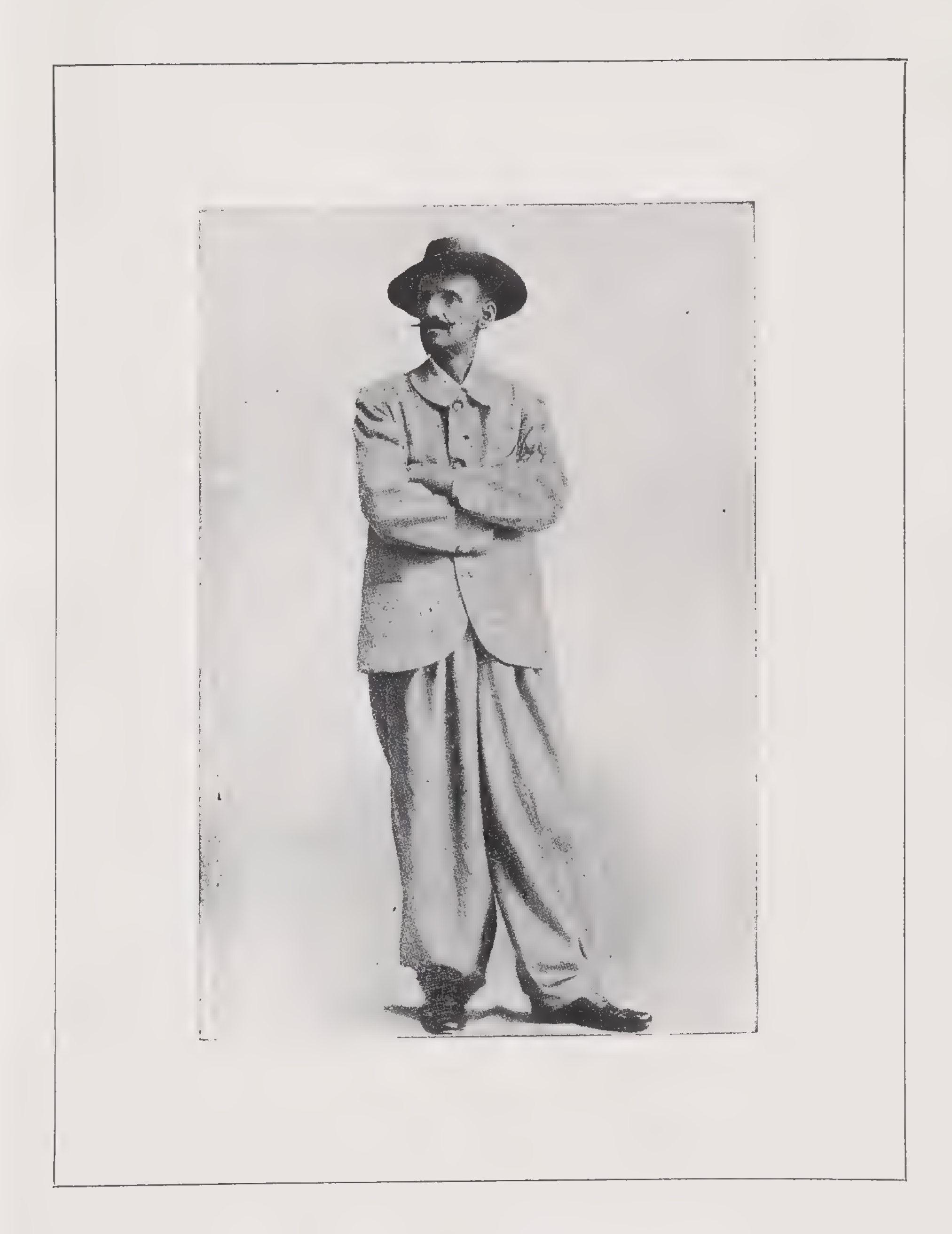


Fig. 13. — M. Foureau, chef de la mission transsaharienne.
Extrait de son livre : *d'Alger au Congo*. Masson 1902.

Chapitre IV.

MISSION FOUREAU-LAMY.

« *Partout où du sang a été versé pour la France, nous nous arrêterons avec la même piété.* » Psichari.

Le massacre de la mission Flatters marqua un temps d'arrêt dans la pénétration saharienne et eut les multiples inconvénients de porter atteinte au prestige de nos armes jadis si redoutées, d'exalter l'arrogance des Touareg, qui se crurent invincibles, de suspendre l'envoi de nouvelles missions et d'enterrer le projet du Transsaharien.

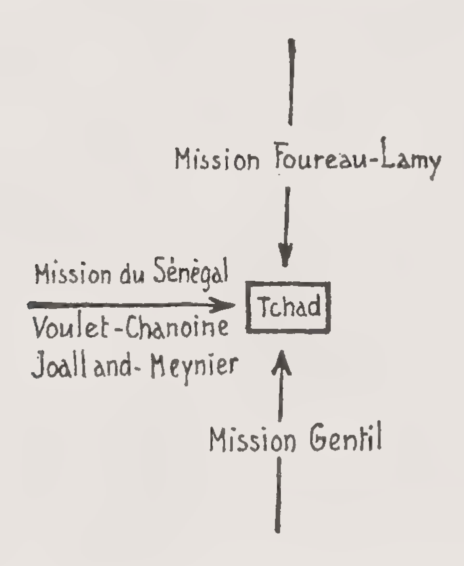


Fig. 14. — *Ordre du Ministre Delcassé :*
A. Réunion des trois missions au Tchad ;
B. Attaque de Rabah et destruction de son Empire.
C. - M. F.-L. : Drs Fournial-Haller. — M. V.-C. : Dr Henric. — M. G. ; Dr Alain.

Après ce triomphe, la haine du Roumi fut accrue et suivie, coup sur coup, de l'assassinat de trois Pères Blancs (*Richard*, *Morat* et *Pouplard*) près de Ghadamès, de celui du lieutenant de cavalerie *Maurice Palat* (1), (connu en littérature sous le pseudonyme de Marcel Frescaly), et de son interprète *Belkassem*, dans un ksar voisin d'In-Salah, celui de Douls et enfin celui du capitaine *Cazemajou* et de son interprète *Olive*, à Zinder.

Mais un ministre éminent, Delcassé, comprenant la nécessité de souder les trois tronçons de notre Empire Africain, organisa, dans ce but, trois missions (Sahara,

---

(1) Le nom de Palat a été donné à un village situé à mi-route de Tiaret à Frendah, en Oranie. C'est à Palat que nous avons trouvé les cadavres de nos trois légionnaires morts de froid et ramenés là par les habitants de ce village. (*Note de l'auteur.*)

Sénégal, Congo), qui devaient converger vers le Tchad, se réunir là et attaquer en force le farouche despote nègre, Rabah, qui terrorisait les populations voisines de ce lac.

Pour la traversée du Sahara, il confia cette périlleuse mission à deux explorateurs qualifiés (*Foureau* et *Lamy*), à deux pionniers énergiques, à l'âme fortement trempée, parlant et sachant manier l'arabe, aimant la vie rude du désert et susceptibles de passer partout, avec une escorte militaire solide et bien disciplinée.

Cependant, quand on vit la mission s'enfoncer dans le désert, de nombreux Français la taxèrent de pure folie. Arrivée au but, « elle avait accompli moralement quelque chose d'aussi fabuleux que l'expédition des Argonautes et matériellement un effort presque incroyable de ténacité dans la conception, d'endurance et d'audace dans l'exécution. » (G. et S. Faye).

Composition. — La mission transsaharienne était composée de 4 membres civils, de 11 officiers, de 317 tirailleurs, qui servaient d'escorte, et de 1.200 chameaux, qui transportaient les munitions, les vivres, l'eau et les pacotilles pour les échanges.

M. Foureau en était le chef. Grand, sec, maigre, les traits du visage fortement accusés, il avait habité longtemps le Sud Algérien, avait subi la fascination du *Désert* et, depuis onze ans, il poussait, chaque année, une pointe de plus en plus profonde dans l'Erg, le pays des Chambaas et des Azdjers, pour préparer son projet de traversée saharienne (1).

« Il était d'une inaltérable sérénité et d'une véritable bravoure, rivalisant d'entrain à cinquante ans avec les plus jeunes d'entre nous. » (Reibell.)

« *Foureau* avait acquis, écrit René Weiss, par quinze années d'explorations sahariennes, l'expérience des immenses solitudes... Ses pensées, sa science de la géographie, sa connaissance des mœurs, de la langue, de l'esprit des indigènes, il les consacra à la France, impatient de reprendre l'œuvre, dramatiquement interrompue, de Flatters, ambitieux de relier entre elles les diverses parties de notre domaine africain, mettant au service de ses desseins une endurance physique, une énergie morale à toute épreuve, de rares qualités de force et de loyauté, de fermeté et de douceur, de décision et de calme. »

Il avait comme collaborateurs civils : MM. *Villatte*, astronome distingué, *Leroy*, ami et photographe, *Charles Dorian*, député, homme de sport, cavalier élégant, qui avait largement contribué de ses deniers à l'organisation de la mission et enfin M. *du Passage*, ancien élève du Muséum qui, supportant mal les fatigues du début, fut rapatrié par les soins du capitaine *Pein*. Les travaux d'histoire naturelle furent alors confiés aux docteurs *Fournial* et *Haller*.

Parmi les officiers, la figure du *commandant Lamy* revêt le plus puissant relief. Fléchois, Saint-Cyrien, il avait couru la Tunisie, le Tonkin, Madagascar, où, sous les ordres de Galliéni, il avait participé à la pacification de cette colonie : « Il rappelait ce grand chef par plus d'un trait du caractère et même de la physionomie, avec un grand nez armé d'un lorgnon, partout il avait acquis une connaissance profonde des indigènes et appris, avec leur langue, l'art de les manier. » (Reibell.)

Officier d'ordonnance du Président de la République, Félix Faure, Lamy n'hésita pas à quitter l'Elysée pour marcher l'Epopée Saharienne.

---

(1) « *Si vous me faites l'honneur de me confier le pavillon de la France, je le porterai aussi loin que vous le désirerez.* » (Lettre de Foureau au Ministre de l'Instruction publique, 1884.)

« Il avait, écrit Louis Liard, le corps de fer et l'âme inébranlable nécessaires dans ces sortes d'entreprises et, joints à ces énergies, une bravoure souriante, une science militaire déjà profonde, une habileté d'administrateur déjà éprouvée, un enthousiasme contenu par le sens toujours présent des responsabilités du commandement,



Fig. 15. — Groupe des officiers de la mission.
Au centre, le comt Lamy ; au-dessous, le lieut de Chambrun et les docteurs Haller et Fournial.
Livre de Foureau. Chez Masson, éditeur.

un héroïsme naturel et simple, un patriotisme ardent et discret, un dévouement toujours prêt au sacrifice. »

« Sa physionomie, pensive et résolue à la fois, était inoubliable. Le regard surtout, métallique et perçant derrière les verres du binocle, attirait l'attention. Il illuminait d'un reflet d'acier cette énergique figure à la barbe en pointe, d'un blond roux. On devinait *l'homme d'action, qui se sentait attiré partout où il y avait des aventures, des émotions, de la vie et des balles.* » (Jules Claretie, in *Le Figaro,* 6 février 1903.)

Il « *sentait la poudre* », disaient les Arabes,

Le capitaine Reibell était son brillant second, l'éminent historiographe, qui, devenu général, vient de publier l'admirable *Carnet de route de la mission Foureau-Lamy*. Ce livre restera comme le plus beau témoignage rendu à la vaillance, à l'endurance, au stoïcisme de ces sublimes va-nu-pieds, qui, en haillons, ont promené le drapeau tricolore d'Ouargla au Tchad, à travers le Tanesrouft.

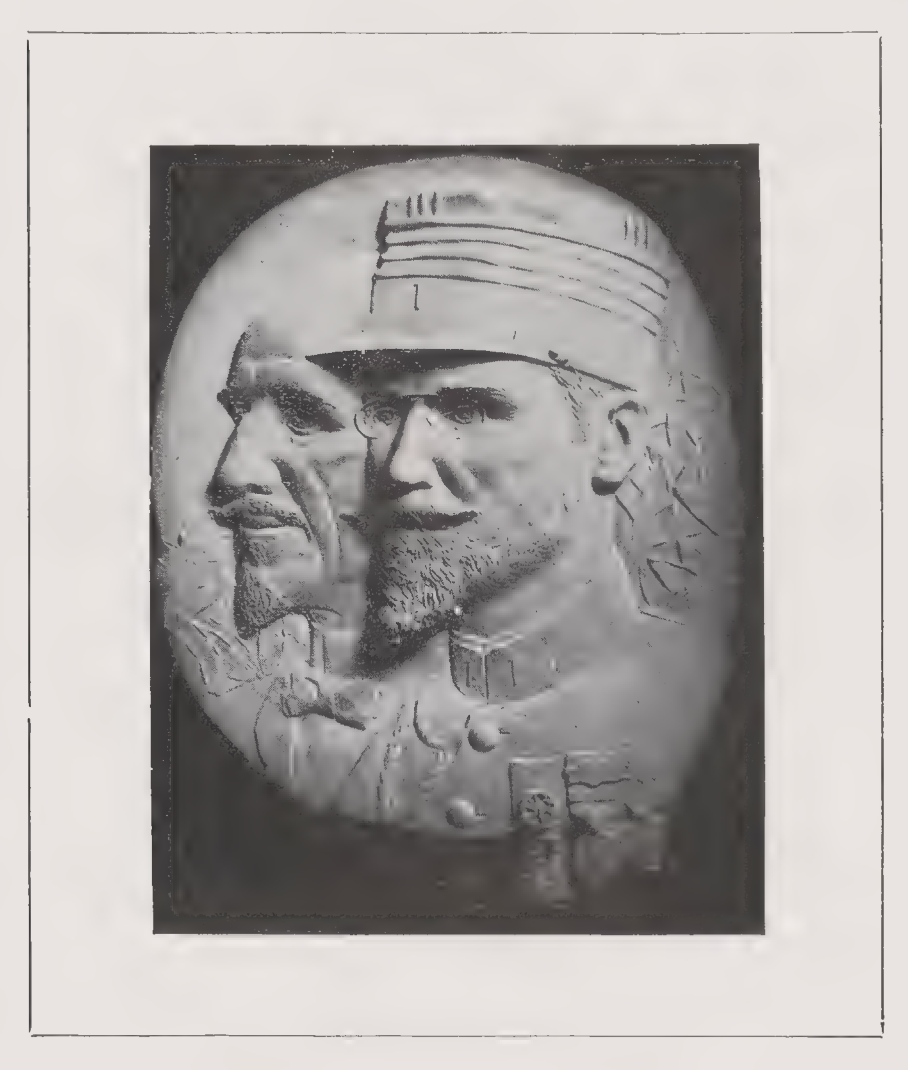


Fig. 16. — Maquette des chefs de la mission.
Extrait du carnet de route de Reibell, chez Plon, Paris.

« Je suis ravi, écrit Verlet-Hanus, de partir avec un chef aussi capable, aussi énergique et aussi gai. »

Le lieutenant indigène Oudjari, bien assimilé à nos idées, puisqu'il épousa une femme française et eut le plaisir, avant de mourir au Maroc, de voir son fils Louis devenir *médecin militaire* et servir au 21e tirailleurs algériens.

Le lieutenant Mélois, le soldat-poète de la mission, qui a mis en vers ses *Impressions sahariennes* (1).

Le sous-lieutenant Britsch, le benjamin de la mission, qui venait de sortir de Saint-Cyr et supporta cette longue épreuve sans une minute de défaillance. Il fut tué, en août 1914, au combat de Signy-l'Abbaye, dans les Ardennes.



Fig. 17. — Le comt Lamy interrogeant un Targui.
(Dessin de Fournial).

---

(1) **A la trace.**

Ils sont passés par là : Leurs méhara agiles
Peuvent marcher sans bruit sur le plus dur chemin,
Mais sur le fin gravier des vallées infertiles,
Leur histoire se lit mieux qu'en un parchemin.

Ils sont passés par là : Ces chèvres éventrées
Témoignent qu'ici même ils firent un festin
Digne de ces bandits aux ardentes curées,
Dévorant sans compter, chaque soir, leur butin.

Ils sont passés par là : Car ce corps transpercé,
Mutilé, tailladé d'horribles coups de sabre,
C'est encore un exploit des pirates macabres
Dont le cruel talent ici s'est exercé.
Oh ! Malheur à celui que le vain hasard place
Sur la route des « gens qui se voilent la face » !

Métois.

Le lieutenant de Thézillat, vigoureux garçon, qui dévorait le désert sur les traces de son chef infatigable, le capitaine Pein, le vainqueur d'In-Salah, qui tomba comme colonel, sur les pentes de Vimy, en avant de Souchez, dans un furieux

assaut de la Division marocaine. Une stèle mémoriale marque la place qu'il a arrosée de son sang.

Le lieutenant de Chambrun, de l'artillerie de marine, était l'adjoint du commandant Lamy, qui l'appelait familièrement « *sa demoiselle de compagnie* ». Il fut blessé à ses côtés, à l'attaque de Rabah. Descendant de La Fayette, de Chambrun apporta à la mission son courage et le reflet de ce grand nom. « Avec Fournial, il livrait des joutes oratoires, qui sont restées légendaires parmi nous. » (REIBELL.)

Le lieutenant Verlet-Hanus, sec, nerveux, trépidant, beau type d'officier latin, qui fut tué, le 29 août 1914, comme commandant d'un bataillon de chasseurs à pied (1) au col de Mandray, dans les Vosges.

Le lieutenant Rondenay, brillant officier, actuellement général, « auquel sa barbe donnait un air de gravité, qui augmentait encore son autorité. » (REIBELL.)

Enfin, voici les vigoureux portraits des docteurs *Fournial* et *Haller*, tracés de main de maître par Reibell :

« Avec une verve méridionale endiablée et une exubérance qui contrastait avec la froideur affectée du commandant Lamy, son compatriote (né à Mougins, près de Cannes), le docteur *Fournial* se livrait à la popote, au repas du soir (le seul qui fut pris en commun), avec le lieutenant de Chambrun, à des joutes oratoires et à des pitreries du plus haut comique. Nos maigres repas étaient assaisonnés d'esprit provençal et égayés par ces scènes comiques, qui déchaînaient le fou rire général. *Grâce à eux, l'atmosphère de la popote, sinon ses menus, fut toujours réconfortante.*

« Le tempérament excessif de Fournial se manifesta jusque *dans la maladie, à laquelle il résista grâce à une ténacité de vie admirable.* Il était parti pour la mission à peine convalescent d'une fièvre typhoïde des plus graves et le régime alimentaire de la popote eut bien vite ulcéré à nouveau la muqueuse de ses intestins ; il fut atteint d'une *entérite aiguë, qui le réduisit à l'état de squelette. Nous le crûmes perdu.* Grâce à une énergie surhumaine et aux soins empressés d'Haller, il se rétablit peu à peu. *Avec cela, artiste jusqu'au bout des ongles, dessinant à merveille et sachant tout faire de ses dix doigts.* »

Au Maroc, Fournial perdit, plus tard, son *Carnet de route*, mais il sauva deux albums qui renferment des dessins à la plume ou au crayon dur et qui sont de véritables œuvres d'art, dont plusieurs illustrent les feuillets de cette relation.

Par un contraste frappant, le docteur *Haller* « s'opposait, en brun et froid lorrain, au type blond, rutilant de son confrère provençal ; ils s'entendaient parfaitement et la répartition des tâches entre eux se faisait toujours à l'amiable. »

C'est dans les bras du docteur Haller qu'expira le commandant Lamy, mortellement blessé à l'attaque du camp de Rabah, le 22 avril 1900. Le despote nègre fut, lui aussi, tué et un de nos tirailleurs rapporta sa tête, au bout d'une pique, comme un trophée.

Le 2 mai 1900, au cours de la poursuite de Fadel Allah, fils aîné et successeur de Rabah, Haller reçut une balle qui lui brisa le fémur gauche. Evacué à travers le

---

(1) Blessé par un éclat d'obus, le commandant Verlet-Hanus fut atteint d'une fracture du fémur gauche au tiers supérieur, avec déchirure des fémorales. Au poste de secours, l'hémostase avec des pinces à forcipressure fut pratiquée par les docteurs Guibert, Romieu et Lateux. Ranimé, le blessé eut la force de dicter ce vœu suprême : « *Le commandant adresse un salut affectueux à ses braves petits chasseurs, et les supplie de combattre jusqu'à la fin, comme ils l'ont fait jusqu'à cette heure.* » Transporté, d'urgence, en automobile, à l'hôpital de Gérardmer alerté, il expira en arrivant. » (Lettre du médecin commandant GUIBERT.)

Congo, il fut opéré, à son arrivée au Val-de-Grâce, par le professeur Nimier, en décembre 1900, *huit mois après sa blessure*. Un fort raccourcissement du membre en fut la fatale rançon et notre camarade, réformé n° 1, fut obligé, à son grand regret, de quitter l'armée qu'il adorait.

Mais, à la mobilisation, Haller fut rappelé sous les drapeaux et placé à la tête de l'auto-chir du 20e C. A., dans laquelle il rendit les plus éminents services.

Praticien de grande valeur, il est actuellement directeur des Etablissements thermaux de Vichy.

Le docteur Fournial
(1866-1932).

Né à Trans (Var), le 14 avril 1866, le médecin général inspecteur Henry Fournial mourut à l'hôpital du Val-de-Grâce, le 4 septembre 1932.

Après la naissance de ce fils unique, son père, commerçant en bois, vint se fixer au Muy (Var), où il ne tarda pas à succomber. *Sa mère mourut pendant la grande guerre* (1).

Fournial commença ses études classiques au collège Stanislas de Cannes et les termina à celui de Paris. Là, il se fit remarquer par sa belle intelligence et surtout par son exubérance méridionale, qui lui attira de nombreuses réprimandes, souvent excusées par ses maîtres, qui tenaient compte de ses brillantes qualités d'esprit et de cœur.

Reçu bachelier, il commença ses études médicales à Paris, concourut à l'Ecole de Lyon, où il entra le 1er octobre 1889.

Après la soutenance de sa thèse, il fit un stage au Val-de-Grâce et à sa sortie, il fut affecté à un régiment d'infanterie, à Quimper-Corentin.

Mais le service chronométré et l'horizon borné d'une petite garnison de France manquaient de charmes pour ce radio-actif, à l'ardeur jamais apaisée, à l'arc toujours tendu.

Aussi, grande fut sa joie quand il fut désigné, sur sa demande, pour le corps expéditionnaire de Madagascar, où il servit de mai 1895, à janvier 1896.

Au cours de cette expédition, si dure pour le Service de santé (2), Fournial fit preuve de cette activité prodigieuse, de ce cran admirable, de ce bon moral que la fatigue et le paludisme n'arrivèrent pas à abattre.

Son entrain et sa gaieté servirent à relever bien des courages défaillants que la fièvre et le surmenage avaient abattus : Son nom était légendaire dans toutes les popotes d'officiers.

A de tels hommes, les guerres coloniales offrent des épreuves à leur taille.

---

(1) Le 26 décembre 1918, le général Jouinot-Gambetta, commandant la cavalerie de l'armée d'Orient, écrivait de Temesvar (Hongrie) à son grand ami Fournial : « J'ai fait, durant deux mois, le plus beau rêve de cavalier qu'il soit possible de vivre. Et je m'en donne la seule récompense *que tu ne pourras plus, hélas ! te donner*, celle de retrouver ma mère et de la promener à mon bras, non seulement à Cahors, mais sur toute cette côte qui va de Saint-Maxime à San Remo, *où elle est venue, en 1870, avec le bébé que j'étais et où elle reviendra*, *après la victoire, avec le soldat que je suis.* »

(2) On se souvient que les jeunes soldats du 200e R. I. et du 48e chasseurs à pied, recrutés parmi les volontaires de tous les régiments de France, furent presque tous hospitalisés, rapatriés ou jalonnèrent de leurs tombes la route maudite de Majunga à Tananarive et les rives insalubres de la Betsiboka. « Seuls, les Légionnaires plus âgés, entraînés, disciplinés, rompus à la fatigue et aux privations, furent capables de tenir dans cet enfer. » (Commandant Poirmeur.) A ce sujet, il faut lire le beau livre du général Reibell, *Le Calvaire de Madagascar*, édité chez Berger-Levrault.

Blond, aux yeux bleus rieurs, toujours cerclés d'un binocle, notre camarade était de taille moyenne, avec des épaules carrées, le corps légèrement penché en avant, la tête haute, le front largement découvert, les cheveux taillés en brosse, avec une plicature joviale au coin des lèvres. Il semblait toujours prêt à l'action et au rire: il était le boute-en-train de notre promotion.

A son retour de Madagascar, Fournial fut affecté à la Légion Etrangère et nous fûmes heureux de nous retrouver à Aïn-Sefra et à *Djenien-bou-Rezg*, qui était alors le poste extrême du Sud-Oranais.



Fig. 18. — Le Dr Fournial.

D'Aïn-Sefra, Fournial passa aux sapeurs-pompiers à Paris, où il fit un assez long stage, puis il revint au 2e Etranger, à Saïda.

Là, au chevet de ses Légionnaires typhoïdiques, il contracta une *dothiénentérie grave*, qui mit ses jours en danger. A peine convalescent, il demanda à faire partie de la mission transsaharienne, faveur qui lui fut accordée.

Un an plus tard, en plein désert, Fournial, dans une de ses lettres, rappelait à sa bonne mère l'anniversaire de cette maladie et les inquiétudes qu'elle avait éprouvées.

Oued Affara : « Le 15 avril 1899, il y aura juste un an que j'ai quitté l'hôpital, *où vous avez eu tant d'émotions et où je vous ai donné tant de mal.* Si Dieu veut, je me trouverai moins à plaindre cette année et nous serons tous bientôt de retour. »

Mais, dans l'Aïr, la santé de Fournial, qui avait été bonne, pendant les huit premiers mois, déclina visiblement et devint même inquiétante. Depuis sa fièvre typhoïde, les intestins étaient restés fragiles, délicats. Une entérite chronique avait

fini par s'installer, sous l'influence de la fatigue, de l'alimentation défectueuse et des brusques variations de température diurnes et nocturnes. Il ne pouvait plus supporter qu'un peu de lait. Et, malgré les soins empressés d'Haller, il n'arrivait pas à arrêter la diarrhée qui le minait.

Le 14 octobre 1899, Reibell note dans son *Carnet de route :* « Notre excellent ami, le docteur Fournial, ne va pas mieux ; malgré sa ténacité vitale, il dépérit à vue d'œil : il ne *peut plus supporter qu'un litre de lait par jour*. Il lui sera impossible de faire la route à cheval et il s'effraie de la perspective d'être transporté sur le dos d'un chameau qu'il faudra faire « *berrequer* » souvent, pour lui permettre de satisfaire ses besoins pressants. Pendant la nuit et la journée d'hier, il a été pris de vomissements qui l'ont fort abattu. *Nous sommes navrés de l'état lamentable où se trouve ce charmant camarade, qui a été, pendant de si longs mois, le boute-en-train de la mission.*

Le 17 octobre 1899, au départ d'Agadez, M. Foureau écrit : « Le docteur Fournial, *qui est toujours très souffrant, fut emporté à chameau dans une sorte de palanquin fabriqué par les tirailleurs*. Il se plaignait d'être fort secoué : ce genre de transport en travers sur un chameau est toujours très fatigant, bien que le patient soit étendu tout de son long sur des couvertures. »

Mais, grâce au lait, au long repos qu'il prît devant Agadez, à sa robuste constitution et surtout à son bon moral, l'état de sa santé s'améliora peu à peu. Le nombre des selles diminua, l'appétit reparut et le poids augmenta.

Sa seule consolation était de savoir que sa bonne mère, qui vivait dans des transes continuelles sur son sort, ne saurait jamais rien de cette terrible récidive, puisque la mission n'envoyait et ne recevait plus de courrier.

∴

Dossier médical de la Mission.

(*Notes et Lettres de Fournial inédites.*)

Le Carnet de route de Fournial ayant été perdu au Maroc, en 1908 (1), nous n'avons pu consulter, dans le dossier médical de notre ami, que des notes éparses, deux rapports inédits sur l'état sanitaire des hommes de la mission et un lot de lettres intéressantes adressées à sa mère, dont nous publierons de nombreux extraits.

Avec quel enthousiasme Fournial lui écrit sa joie de partir et lui raconte les premières impressions qu'il éprouve au seuil du désert fascinateur.

Biskra (2), 18-9-98 : « *Depuis que j'ai reçu ma lettre de service à Marseille, j'ai dormi bien tranquille et mon voyage en mer ne m'a pas fatigué du tout, malgré le roulis.*

---

(1) « Dans la nuit du 20 au 21 août 1908, on apprend la défaite d'Adb el-Aziz, qui s'est réfugié avec ses fidèles en Chaouïa. Les fuyards arrivent à peu près nus sur des bêtes fourbues ; et pour comble, *la mission militaire française avait été aussi dépouillée*. Elle emprunta des vêtements à la garnison. Tu juges quelle a été à la fois ma joie et ma surprise de retrouver, sous cet accoutrement, *Rondenay* et *Fournial*, sur le sort desquels je n'étais pas très rassuré. » (Lettre de Verlet-Hanus.)

(2) Biskra, reine des Zibans est appelée « le jardin d'Allah ».

« *A Marseille*, j'ai rencontré le très sympathique médecin principal *Chevassu*, venu ici en mission, qui m'a félicité. — *A Alger*, j'ai rendu visite au médecin inspecteur *Emery-Desbrousses* mon ancien directeur de Madagascar, qui m'a complimenté de partir avec la mission transsaharienne, m'a souhaité bonne chance et m'a prédit un brillant avenir (?).



Fig. 19. — Le général Reibell, l'éminent historiographe de la mission.
(*Carnet de route*, chez Plon, Paris.)

« *A Constantine* (1), j'ai visité la ville, le Rummel et l'hôpital militaire, où notre maître du Val-de-Grâce, l'éminent professeur Laveran, a découvert, dans le sang, le microbe du paludisme.

« *Biskra* est un très beau poste : il y a des hôtels où l'on trouve tout le confort désirable, la table y est excellente, les lits parfaits, la vie y semble fort agréable, on se croirait dans une ville d'eaux. L'oasis est réellement belle. »

---

(1) Constantine est perchée sur son rocher qu'entourent les gorges profondes du Rummel.

El Mraïer, 27-9-98 : « Voici notre ordre de marche actuel. Lever à 11 heures ou minuit, départ dès qu'on est prêt et, « *en route* », pour arriver à l'étape vers 8 heures du matin. Donc pas de chaleur : *aussi pas un seul malade jusqu'à présent.*



Fig. 20. — Le médecin inspecteur Chevassu (1) 1849-1909, ami du docteur Fournial, père du Pr Maurice Chevassu, Paris.

(1) Le médecin inspecteur Chevassu, directeur du Service de Santé du 17e C. A. à Toulouse, fut tué accidentellement (chute de voiture) à Lons-le-Saulnier, sa ville natale, en 1909. Il tenait la tête de sa promotion de Strasbourg avec l'anatomiste Paulet, Chevassu et Jeannel, qui fut doyen de la Faculté de Médecine de Toulouse. Son caractère indépendant le tint éloigné des concours du Val-de-Grâce. (Dr Bonnette.) « Excellent praticien, chirurgien remarquable, administrateur consommé, il était un conseiller précieux pour le commandement ». (Dr J. Chatin.)

« Mon plus cordial souvenir à M. *Rey* (notaire au Muy), qui est un grand cœur et un ami parfait. »

Touggourt, 2-10-98 (1) : « Le pays que nous avons traversé est le plus beau comme oasis de dattiers en Algérie. En dehors des oasis, renfermant de quelques dizaines jusqu'à cent mille palmiers, ce ne sont que plaines sablonneuses ou lacs salés, desséchés et sans végétation (chotts).



Fig. 21. — Après la défaite de l'armée chérifienne (1908), le Dr Fournial, totalement dévalisé, fut obligé de s'habiller en spahi.

« Soyez sans inquiétudes. — *Nous sommes ici tous pleins de gaieté et d'entrain.* Si Dieu veut, je reviendrai sain et sauf *d'une promenade que tant de gens voudraient pouvoir faire.* »

---

(1) « Touggourt est la véritable cité du Sud, toute en arcades et en rues voûtées d'un effet très pittoresque. » (Verlet-Hanus.) Elle est la perle du désert avec ses remarquables tombeaux des rois.

« Comme toutes les villes du désert, elle est bâtie sur un plan simple, qui consiste à diminuer l'espace au profit de l'ombre. C'est un composé de ruelles, de corridors, d'impasses, de fondouks entourés d'arcades. » (Fromentin.)

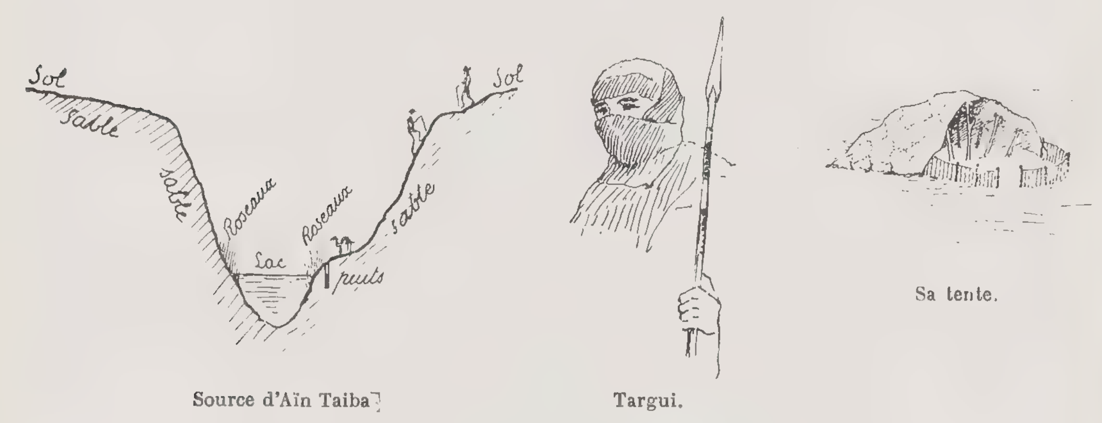
Ouargla (Sedrata) (1), 15-10-98 : « Pour éviter toute contagion, nous campons à 6 kilomètres, au sud d'Ouargla, à Sedrata, jadis oasis importante, qui a disparu sous le sable : il reste un palmier sur cent ou deux cents environ.

« Le 18, Haller et moi, nous revaccinerons tout le personnel de la mission.

« L'état sanitaire est excellent : d'ailleurs, un choix rigoureux a présidé au recrutement de nos tirailleurs.

« Ici, nous vivons dans l'abondance et comme viande fraîche, *nous ne mangeons plus que du chameau :* nous en sommes enchantés.

« Le chef civil de la mission est M. *Foureau, qui est un homme charmant et sait admirablement ce qu'il veut.* Aussi soyez sans crainte sur mon compte : *je vais faire un superbe voyage, pas banal du tout et très intéressant.* »



Source d'Aïn Taiba — Targui. — Sa tente.

Fig. 22. — Croquis du Dr Fournial.

Aïn-Taïba (la bonne source) 3-11-98 : « Ce puits se trouve au milieu *des dunes*, dans lesquelles nous marchons depuis cinq jours. Il est constitué par un effondrement du sol sur un diamètre de 100 mètres, de sorte qu'on arrive à proximité d'un immense entonnoir dont les bords sont du sable. La pente de la paroi est de 45°. Pour aller prendre de l'eau, il faut descendre obliquement, comme l'indique la coupe verticale de ce puits.

« Au fond du cratère, il y a un lac de soixante mètres de large. L'eau contient beaucoup de sels de nitre : *c'est un véritable poison.*

« Au bord de l'eau, il existe une ceinture de roseaux dont les détritus ont infecté la mare. Pour avoir de l'eau potable, on creuse des puisards le long du bord, l'eau filtre à travers le sable et arrive excellente dans les dits puisards. Alors les hommes remplissent leurs seaux en toile, font la chaîne et versent l'eau dans les trois auges en maçonnerie, qui servent d'abreuvoir.

« Vous voyez quel travail il faut faire pour remplir les outres et les tonnelets, pour abreuver 300 hommes et 1.000 chameaux, qui boivent chacun de 60 à 80 litres (2).

---

(1) Ouargla, capitale du M'zab est la ville sainte où se célèbrent des fêtes très curieuses.

(2) Pour le zoologiste, le dromadaire est un animal à estomac particulier, à foie lobulé et dont les besoins en eau sont bien connus, sachant résister à la privation de liquides, mais pouvant absorber, quand il est *à sec*, 70 litres d'eau en six minutes. (H. Coutière.)

« Sur le sable nous marchons les pieds nus. D'ailleurs, à chameau, on ne porte ni souliers, ni bottes; il faut avoir les pieds sur le cou de l'animal : aussi nous avons adopté les chaussettes en peau de chèvre que portent les indigènes.

« En novembre, les nuits sont déjà froides, mais les journées encore chaudes : nous avons souvent + 35° le jour et — 2° la nuit.

« Enfin, nous ne connaissons plus ni le vin, ni le pain : nous touchons, tous les jours, de la farine et avec elle nous faisons des galettes sans levain, qui sont cuites



Fig. 23. — Oasis envahie par le sable. Photo Prouho.

sur du sable chauffé. Notre nourriture se compose d'eau, de thé, café, galettes, couscous, riz, chameau rôti, dont on garde une tranche pour le repas du matin qu'on prend isolément sur la route ; comme dessert, des dattes. Parfois, nous mangeons un cuissot de gazelle ou d'antilope : ce sont des jours de liesse. Mais tous ces mets sont assaisonnés de sable fin, qui crisse sous les dents : on s'y habitue vite. »

Temassinin, 25-11-98 : « Cette lettre vous portera mes vœux du premier de l'an : souhaitons que, dans douze mois, nous soyons tous réunis. Mais surtout ne croyez pas que nous soyons malheureux : *Le plus grand ennui qui pourrait nous arriver, serait de faire demi-tour. Nous avons la santé, la gaieté, et puis nous sommes si fiers de notre petite expédition que nous ne voyons rien de mieux.* »

Aïn-el-Hadjad, 3-12-98 : « Quelle joie de voir des arbres verts, des groupes de gommiers, qui ressemblent à nos acacias à petites feuilles, mais à très grosses épines ! »

Tighemagh, 24-12-98 : « Les nuits sont très froides et souvent nous trouvons, le matin de la glace dans nos récipients.

« Je supporte admirablement toutes les marches et *je dors bien*, moi qui d'habitude tarde tant à me coucher : aussi il est bien rare qu'à 8 heures je ne ronfle pas de toutes mes forces.



Fig. 24. — Bou Bekker, Targui de l'Aïr, envoyé par le sultan d'Agadez, au-devant de la mission. (Dessin de Fournial).

« Pensez à ma bibliothèque, quand vous trouverez une occasion : *vous savez que j'aime tant les livres.* »

Tihodaïen, 29-12-98 : « A Tighemagh, j'ai visité un campement de Touareg. Ces gens-là campent sous des tentes faites en peaux de chèvres ou de moutons, cousues les unes aux autres et qu'ils maintiennent en l'air au moyen d'une douzaine de piquets en bois, disposés en demi-cercle.

« Leurs ustensiles de ménage sont en bois de tamarin ou en peaux tannées. Comme troupeau, ils possèdent des chamelles et des chèvres pour le lait, des moutons et des ânes. Ils se nourrissent mal avec des dattes, du lait aigre, du couscous, des graines et des racines de quelques plantes sauvages : en un mot, ce sont des faméliques.

« Les hommes portent une espèce de pantalon bleu et un burnous. La tête est enveloppée de façon à ne montrer que le sommet du crâne et les yeux. *Un voile noir, ou litham, couvre leur bouche.*

« Les femmes n'ont qu'une espèce de chemise, mais *le visage est à découvert ;* les enfants sont complètement nus.

« Les Touareg sont tous armés d'une lance rappelant les sagaies malgaches et d'un sabre droit, à double tranchant, placé dans une gaine en cuir, *avec une garde cruciale.* »

Oued-Affatarah, 7-1-99 : « Notre troupeau de chameaux diminue. Pour les faire durer (1), le commandant les laisse reposer un peu, car à Tadent nous serons sous le Tropique du Cancer et l'on prépare pour eux de petites bottes de drinn, que l'on ajoute à leur charge.

« Actuellement, nous rencontrons quelques Touareg, qui s'enfuient en nous voyant : « *Les forts seuls sont respectés.* »

« Les nuits sont très froides (— 5° à — 10°) : on est forcé de recouvrir les outres et les tonnelets pour qu'ils n'éclatent pas à cause de la glace. »

Tadent, 18-1-99 : « Nous voici enfin à Tadent, à la porte du Tanesrouft (le pays de la soif et de la mort) si redouté.

« Les renseignements de nos guides sont en général exacts : leurs erreurs consistent surtout dans l'appréciation du nombre de journées, qui sont nécessaires pour se rendre d'un point à un autre, dans l'étendue et l'abondance des pâturages et la durée de l'écoulement dans les cols et les défilés. Ils sont habitués à conduire de petites caravanes, tandis que la nôtre compte 300 hommes et 1.000 chameaux.

« Il suffit que, sur une longueur de 4 mètres, il n'y ait place que pour un seul chameau à la queue-leu-leu, pour que nos mille chameaux soient obligés de faire, à ce point, une colonne de cinq kilomètres, puisque chaque animal occupe environ 5 mètres.

« Ainsi la tête de la colonne peut arriver au campement trois ou quatre heures avant la fin du convoi. *Dans ces conditions, il est nécessaire qu'un médecin soit en tête et l'autre en queue :* D'un commun accord nous alternons avec Haller.

« Ma chère maman, je suis émerveillé de ma résistance à la marche. Je fais les étapes à pied presque en entier, quoique j'aie, à ma disposition, un *superbe méhari* (2) *blanc.* Je me trouve très bien de cet exercice physique et n'éprouve aucune douleur dans les jambes. Je dors comme une marmotte : *Avec ça, toujours la même gaieté.* »

Tadent, 25-1-99: « Ayant trouvé un Touareg qui prétend connaître le puits de Bir-el-Gharama (lieu du massacre de la mission Flatters), le commandant, MM. Foureau et Dorian, avec une escorte de 25 méharistes, s'y sont rendus sous la conduite

---

(1) « Il est effrayant de penser combien le succès de toute entreprise, dans ce pays, reste à la merci de la santé des chameaux qu'on ne suppose pas, en France, si délicats ». (Verlet-Hanus.)

(2) Le méhari *coureur* est plus svelte que le chameau *porteur* : il a les oreilles élégantes de la gazelle, la souple encolure de l'autruche, le ventre évidé du sloughi (Général Daumas.) — « Un méhari robuste et bien portant a la tête longue et fine, l'oreille bien droite et bien décollée, l'œil bien ouvert et doux, et la bosse bien pleine. » (Paluel-Marmont, in *Les mordus par le sable.*)

de cet indigène ; ils ont trouvé là quelques débris du massacre et ont recueilli surtout des renseignements oraux.

« Deux ans après ce guet-apens, les Touareg ont brûlé tout ce qui restait des cadavres et des vestiges de la lutte par crainte des représailles.

« Dans le lot rapporté, voici les objets qui paraissent authentiques : *Deux morceaux de semelles de souliers européens*, *un humérus gauche*, un cuboïde, *un gros éclat de tibia*, un volumineux fragment de fémur (douteux) et quelques petits débris osseux calcinés. L'humérus présente un sillon provenant d'un coup de sabre ou de pointe de lance.



Fig. 25 — Le Tanesrouft. Deux morts de soif.
(*De l'Algérie au Dahomey*, par de Kérillis, chez Plon.)

« Haller et moi avons expertisé tous ces ossements, avant leur envoi au Ministère de la Guerre, par l'intermédiaire du XIXe C. A. »

In-Azaoua, 7-2-99 (de Tadent à In-Azaoua, 375 kilomètres) : « La mission a quitté Tadent, le 27 janvier, pour traverser le *Tanesrouft*. Nous marchions depuis six heures, quand je fus rejoint par deux méharistes des spahis sahariens. Ils m'apprennent qu'un convoi de ravitaillement va arriver à Tadent et qu'un *brigadier français* [Ravin (1)], *a été victime d'un coup de feu accidentel, qui lui a fracturé le bras et que le lieutenant, chef du convoi, appelle un médecin à Tadent, où il arrivera lui-même le soir.*

(1) « Le brigadier Ravin, blessé au bras au cours d'une inspection d'armes, a accompli toutes ses étapes à méhari comme ses camarades, après que Fournial eût immobilisé son bras. Il a fait preuve d'une énergie peu commune, supportant, sans broncher, la coaptation et l'immobilisation des fragments osseux. Enfin, avant de rejoindre la mission, il est descendu de son méhari, s'est fait déshabiller et rhabiller par un camarade pour faire un bout de toilette et revêtir un costume propre. » (*D'Alger au Tchad*, par M. Foureau. Masson, éditeur, 1902, p. 140).

« Avec les deux méharistes, mon ordonnance et mes bagages, je fais demi-tour et reviens à Tadent. *Là, j'immobilise le bras du brigadier dans une peau de chameau et le 30, à midi, nous nous mettons en route.*

« Comme nous n'avions pas de guide et que personne ne connaissait le pays, nous étions forcés de suivre les traces de la mission. Le deuxième jour, nous nous sommes

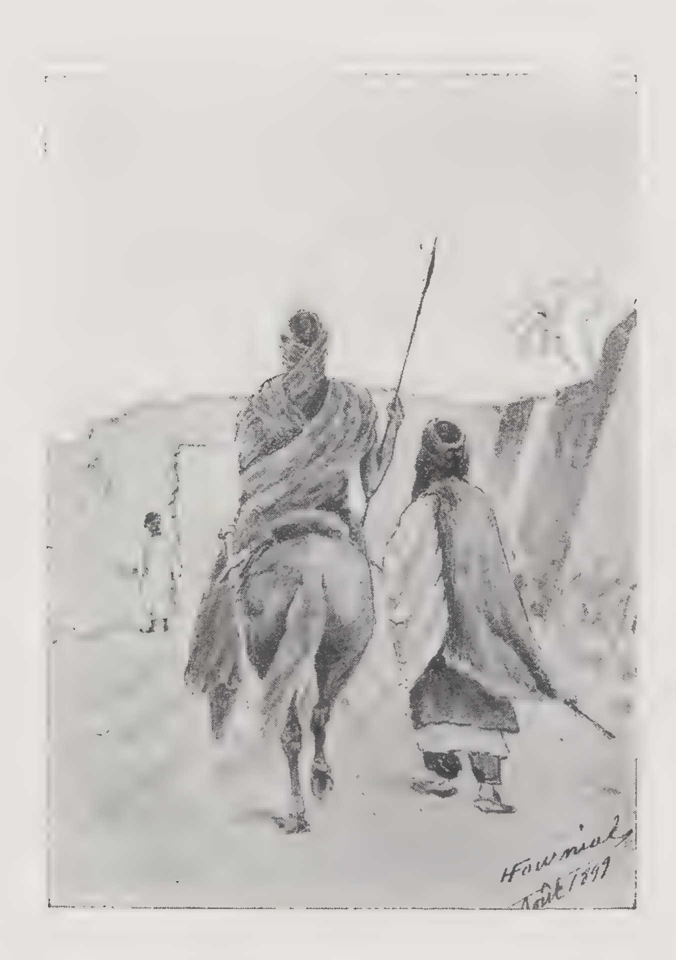


Fig. 26. — Touareg d'Agadès.

égarés et nous avons mis cinq heures à retrouver la piste. Et, pour rattraper la mission, nous avons parcouru 197 kilomètres en trois jours, car nous n'avions plus que deux quarts d'eau par tête.

« Nous venions de traverser le Tanesrouft, brûlé par un soleil implacable. C'est le désert absolu, où le sable et le rocher ne laissent pas la moindre place au plus petit brin d'herbe, au plus petit insecte. C'est une immense plaine, sans vallonnement, sur laquelle se profilent quelques gros rochers. Parmi ces blocs, certains ont la base rongée et comme « *tournée* » par le sable en tourbillons. Le sommet de ces blocs est souvent plat comme une table. Comme combustible, on se sert des crottes de chameaux desséchées. *Les pistes sont jalonnées par des carcasses de chameaux et quelques squelettes humains.* »

La mission ayant perdu près de 200 chameaux dans la traversée du Tanesrouft, le commandant décida de garder les trente spahis sahariens, escortant le convoi du ravitaillement, ainsi que son chef, le lieutenant de Thézillat. Puis, il fit bâtir sur place une redoute en pierres sèches et partit pour l'Aïr, en emmenant tous les chameaux disponibles avec la moitié de la charge et revint plus tard pour enlever la deuxième moitié, laissée à la garde de Rondenay et de 60 hommes.

La traversée du Tanesrouft fut très pénible ; il y eut quatre étapes supérieures à 40 kilomètres. En outre, la nécessité de porter beaucoup d'eau ainsi que du fourrage pour les animaux, avec des pertes incessantes de chameaux, il ne fut possible *de faire monter que quelques rares malades*. Un tirailleur, ne pouvant plus supporter ce long surmenage, se suicida en cours de route.

Le commandant, satisfait de l'effort énorme fourni par tous les membres de la mission, fit paraître à l'ordre du 2 février 1899 (1) la note suivante :

« *Le détachement vient de franchir une distance de 274 kilomètres en cinq jours. Le pays traversé, appelé le Tanesrouft, est redouté de tous les voyageurs pour son manque de pâturages, de bois et d'eau.*

« Ces vastes solitudes sur lesquelles darde toute l'année un soleil implacable, viennent d'être parcourues pour la première fois, par une troupe française, qui a fait à pied *une moyenne de près de 40 kilomètres par jour*, sans laisser un homme en arrière, sans abandonner une charge, presque sans boire et sans avoir mangé un morceau de viande convenable.

« *Honneur à vous, qui, par votre entrain, votre endurance, votre abnégation et votre vigueur, avez porté le drapeau de la France jusqu'aux portes du Soudan !...* »

*
* *

Premier rapport sur l'état sanitaire des hommes de la mission pendant les quatre premiers mois (d'Ouargla à Iferouane).

(*Rapport inédit.*)

Après le passage du Tanesrouft, le commandant Lamy, pour renseigner le Ministre, demanda au chef du Service médical un rapport sur l'état sanitaire des hommes du détachement, depuis le départ d'Ouargla. Voici le résumé de ce travail, dans lequel Fournial note : *a*) *de nombreux cas de diarrhées aiguës*, sporadiques, saisonnières, dus aux brusques variations de température diurnes et nocturnes, oscillant entre + 30° et — 5° ; à la cuisson souvent insuffisante des galettes et à l'eau des puits généralement magnésienne ; — *b*) *de fréquents accès de fièvre* réveillés par la fatigue chez d'anciens impaludés ; — *c*) *de nombreux embarras gastriques* provoqués par la monotonie du régime et l'absence de légumes verts ; — et enfin *de multiples cas de conjonctivites* provoquées par le défaut de propreté corporelle et les tourbillons de sable pulvérulent, qui irritent les yeux.

---

(1) Lettre du commandant Lamy à sa mère. — « In Azoua, 11 février 1899. — Nous venons d'effectuer ce que jamais troupe européenne n'a fait nulle part et à aucune autre période de l'Histoire, la traversée du célèbre désert du *Tanesrouft*, dans des conditions excellentes. Nous sommes restés 6 jours marchant sans arrêter 12 heures par jour et parcourant avec 900 chameaux des distances de 42 kilomètres en moyenne chaque jour. »

Le nombre quotidien des indisponibles est toujours assez élevé : Fournial attribue ces courbatures, ces fatigues, aux nombreuses corvées auxquelles les hommes sont assujettis et dont voici l'énumération :

a) Service des marches : Se font sans sac ; les trois quarts des étapes sont faites à pied, le mousqueton Lebel porté en sautoir ;



Fig. 27. — Targui de Zingou (1899).
(Dessin de Fournial.)

b) Service de sûreté aux pâturages : Un tiers des hommes (environ 90) est commandé pour la garde des chameaux aux pâturages, qui sont souvent très éloignés ;

c) Service de garde du camp : Est assuré par 50 hommes ; il comporte trois heures de faction ;

d) Service de la manutention des bagages : A chaque arrivée et départ, un millier de charges sont à manipuler et souvent aussi en cours de route ; ces dernières sont exténuantes, car il faut ensuite rattraper le convoi ;

e) *La corvée des puits*, qu'il faut souvent nettoyer, creuser, agrandir;

f) *La corvée du remplissage* des outres et des tonnelets et surtout de l'abreuvement des chameaux, qui se poursuit de jour et de nuit. C'est une corvée longue, pénible, exténuante.

L'alimentation paraît théoriquement suffisante pour compenser les pertes organiques.

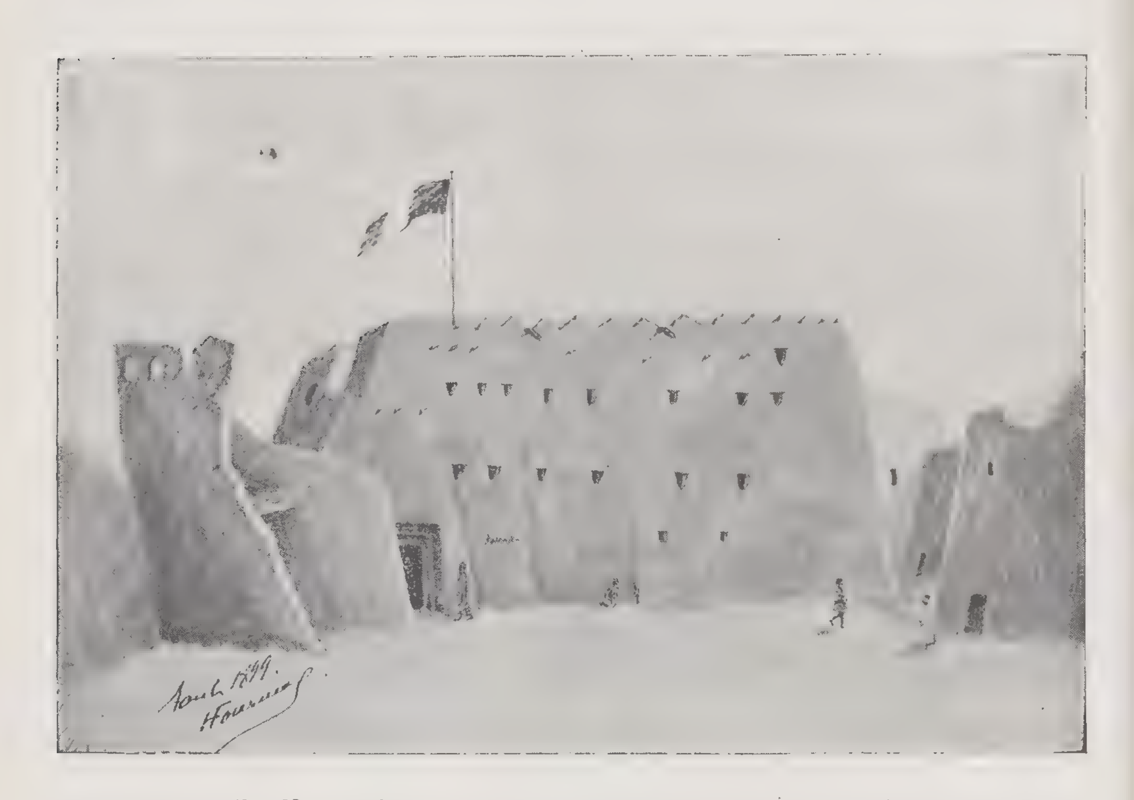


Fig. 28. — Le drapeau Français flotte sur le palais du Sultan d'Agadès.

Elle se compose :

Viande de chameau (1)	variable.
Farine	200 gr.
Riz ou couscous	200 gr.
Dattes	250 gr.
Café	35 gr.
Sucre	50 gr.

Elle manque surtout de variété et de légumes verts. Malgré cela, le scorbut n'a pas fait d'apparition dans le groupe.

(1) « La viande des chameaux surmenés, amaigris, était fiévreuse, déliquescente, sans propriétés alibiles. Elle provoquait souvent le dégoût. » (Reibell.)

Aussi, pour éviter le surmenage, le docteur conseille-t-il de faire des étapes moins longues et de multiplier les jours de repos.

*
* *

Parmi les 18 affections sérieuses, observées pendant les quatre premiers mois, le médecin chef signale le décès du caporal *Receveur*, atteint de diarrhée aiguë profuse, avec fièvre et suppurations multiples, qui succomba, le 29 novembre 1898, au puits de Tabalbalet, près duquel il fut enterré.

« C'est le premier français que nous laissons en route. Sa mauvaise santé faisait prévoir ce dénouement fatal. » (Foureau.)

Le commandant sema quelques graines de gommiers sur sa tombe et termina son petit discours par ces mots émouvants : « *Receveur* a préféré nous suivre que de rester à l'hôpital d'Ouargla. — Et du fond de la tombe, cet énergique nous crie : *En avant, marchez ! marchez toujours, que rien ne vous arrête ! Marchez jusqu'à la mort, s'il le faut !* » (Guilleux.)

Fournial signale aussi la *pneumonie* (1) du caporal infirmier indigène (bloc pneumonique des deux tiers du poumon gauche), avec frissons, délire, point de côté, 40° de fièvre. Au septième jour, chute de la température en lysis, guérison.

Or la mission, à cette époque, faisait des étapes de 40 à 45 kilomètres, de sorte que ce pneumonique, pendant neuf ou dix heures par jour, était secoué, balancé, quoique couché en travers du chameau.

Aucun de ces malades graves ne fut évacué sur Ouargla, car ces transports auraient nécessité des escortes qu'il était impossible de leur fournir. En outre, en les évacuant, ils auraient été privés de soins médicaux et de l'appui moral de leurs compagnons de route.

Enfin il signale de fréquentes indisponibilités partielles, causées par les plaies suppurantes des mains. Dans les corvées de fourrage, les hommes saisissent et arrachent avec leurs mains nues, les tiges de *drinn* longues, effilées, dures, coupantes, qui tailladent la peau : ces coupures s'enflamment, suppurent et se cicatrisent très lentement.

« En résumé, écrit Fournial, pendant les quatre premiers mois de cette marche transsaharienne, nos 300 hommes ont parcouru plus de 1.500 kilomètres dans le pays le plus aride, le plus désolé qu'il soit, avec un état sanitaire parfait.

« Cet heureux résultat est dû à l'âge (25 ans en moyenne) ; à la rigoureuse sélection faite avant le départ ; à la vie passée au grand air, dans une atmosphère très pure ; à l'absence de tout excès génésique ou alcoolique et enfin à leur moral excellent, à leur confiance aveugle dans les chefs.

« Chez les soldats indigènes, s'ils n'éprouvent pas les joies intimes dues aux sentiments du devoir qui leur font surmonter les fatigues physiques, *il existe chez eux, quelque chose qui supplée à cet élément moral, une résistance organique à toute épreuve, qui trouve dans leur caractère discipliné, leur respect absolu et leur dévouement aux chefs, les éléments suffisants pour en faire des soldats d'élite.* » (Dr Fournial.)

---

(1) « L'état physique et moral de la troupe est admirable. Un caporal a été atteint à Aïn-Taiba d'une pneumonie extrêmement grave. Eh bien ! en dépit des fatigues d'un voyage à chameau et par un de ces miracles qu'expliquent la résistance des indigènes et la salubrité du climat, notre pneumonique s'en est tiré et fait actuellement son service comme les autres. » (Lettre de Verlet-Hanus.)

Deuxième rapport sur l'état sanitaire du détachement
(de février à novembre 1899).
Inédit.

A Zinder, le commandant Lamy demanda un second rapport sur l'état sanitaire des hommes de la mission, ayant couvert l'itinéraire d'In-Azaoua à Zinder (février à novembre 1899).

Voici le résumé de ce rapport :

Après In-Azaoua, la mission arriva, en onze étapes, à Iferouane, premier village de l'Aïr, le 24 février 1899. Elle y séjourna jusqu'au 11 juin.

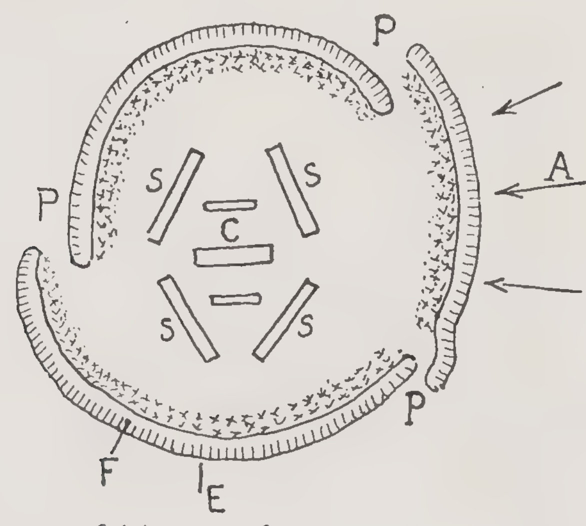


FIG. 29. — Combat d'Iférouane ou Ighezzar.
(12 mars 1900).

En prévision d'un long séjour, le commandant fit creuser autour du camp un *fossé d'enceinte* large et profond de deux mètres, bordé d'une *haie d'épines* (branches de gommiers.)

Combat d'Iferouane. — Le *12 mars* 1899, au réveil, une importante harka de Touareg se rua sur le camp, mais elle fut arrêtée net par nos salves de mousqueterie. Un sauve-qui-peut général fut l'épilogue de cette tentative infructueuse, qui fut, pour ces coupeurs de route, une salutaire leçon.

« Haller, qui n'avait pas de blessés à soigner, accourut avec son Lebel et reçut là *le baptême du feu.* » (REIBELL.)

Le 16 mars, le commandant alla relever à In-Azaoua le groupe Rondenay avec tous les chameaux disponibles. Il s'adjoignit le docteur Haller. Une grande partie de la charge fut brûlée. Sur le chemin du retour, presque la moitié des chameaux périt encore.

Combat de Guétra (12 juin). — Ne pouvant acquérir aucune monture de gré à gré, le commandant entreprit de faire quelques razzias, qui procurèrent environ 150 chameaux utilisables et 250 ânes.

Au cours d'une de ces explorations, une forte harka, embusquée dans un oued, fondit sur l'arrière-garde, nous tuant un caporal et blessant cinq hommes, qui furent pansés par Haller.

Reçus par des salves d'un feu bien nourri, les Touareg firent un prompt demi-tour, laissant une vingtaine de morts sur le terrain.

Ces razzias n'ayant pas amélioré la situation, un nouveau bûcher d'impedimenta fut encore allumé. Les officiers abandonnèrent la tente, le lit de camp, les cantines avec leur contenu; les hommes ne gardèrent que les vêtements et les chaussures qu'ils avaient sur eux : *on conserva seulement les munitions, le sucre, le café et les médicaments.*

De larges distributions de conserves furent faites aux hommes, et pour sauver le maximum d'approvisionnements, les chevaux des officiers et des spahis furent tous mis au convoi.

Aguellal à Agadès (300 kilomètres). — Le détachement quitta Aguellal, le 25 juin, avec une quantité insuffisante de vivres. Le mil fut, dès lors, presque la seule nourriture de la mission. En outre, la route devint très accidentée, presque toute en pays de montagnes abruptes, aux cols élevés que les chameaux lourdement chargés franchissaient avec peine. Enfin la chaleur dépassait tous les jours 40°. *Ce fut la plus rude épreuve, qui demanda à tous le maximum d'énergie, de cran et de force morale.*

Le 28 juillet, la mission arriva, non sans peine, aux portes d'Agadès, capitale de l'Aïr, après laquelle on avait tant soupiré. *Cette ville sans vie fut une déception.*

Séjour à Agadès (du 28 juillet au 17 octobre 1899). — Ce séjour fut coupé par une tentative infructueuse de départ. Cette inutile randonnée de 220 kilomètres, avec la fatigue, la chaleur, la faim, la soif, fut la cause d'une nouvelle hécatombe de chameaux et d'un nouvel abandon de sucre, de café, de munitions de guerre et de médicaments. *Le matériel médical fut réduit à un panier et à une caisse de 20 kilos.*

Le second séjour près d'Agadès fut marqué par une amélioration progressive de l'alimentation due aux multiples menaces du commandant. Les hommes purent réparer leurs forces et se reposer, sinon dans l'abondance, du moins dans un bien-être relatif.

Une livraison de 100 chameaux ayant été enfin fournie par les indigènes, (sous la menace d'être privés d'eau par l'occupation des puits périphériques), la température étant devenue plus clémente et les approvisionnements ayant été un peu complétés, la mission quitta Agadès, le 17 octobre, et franchit la distance de 450 kilomètres, qui la séparait de Zinder, en quelques formidables bonds de : 86 km., 58 km., 40 km., 75 km., 56 km., 28 km., 88 km., 30 km., bonds énormes qui resteront légendaires dans les annales coloniales.

« *Il est difficile*, écrit Fournial, *de concevoir un effort plus grand, au point de vue marche militaire.* »

Le 2 novembre 1899, la mission, ayant traversé le Sahara, arrivait en haillons à Zinder, qui était le premier but à atteindre.

*
* *

Pendant ces dix mois, le détachement a compté 20 malades sérieux et 450 légers.

Parmi les affections graves, Fournial signale : une *fracture comminutive de l'humérus gauche* à la partie moyenne par coup de feu accidentel (brigadier Ravin).



Fig. 30. — Vue générale d'Agadès (août 1899), avec son minaret pointu et sa casbah voisine.
(Dessin de Fournial.)

Voici la description de l'appareil de fortune qu'il utilisa pour immobiliser cette fracture : « J'ai fait longuement bouillir du poil de chameau, qui m'a servi de coton de rembourrage et j'ai appliqué la peau fraîche du même animal par-dessus ce pansement. Après avoir fait sécher la peau, j'ai obtenu une cuirasse, un appareil de contention dont je n'ai eu qu'à me louer.

« Après la consolidation, pour combattre l'atrophie musculaire consécutive, j'ai utilisé les chocs électriques produits par l'appareil de l'artillerie, appelé « *Coup de poing Bréguet* », que j'ai un peu modifié et qui m'a rendu de très grands services. » (FOURNIAL.)



FIG. 31. — Le fort de Cazemajou à Zinder (1899.)
(Dessin de Fournial.)

Deux panaris avec nécrose phalangienne produits l'un par piqûre de drinn, l'autre de scorpion.

Une fièvre palustre rebelle et *un embarras gastrique persistant*, traités par le lait, le calomel associé à la quinine et plus tard à l'arsenic. Guérison.

Deux insolations mortelles, survenues les 1er et 11 juin 1899, malgré des saignées abondantes et des frictions cardiaques énergiques.

Une large plaie infectée de la jambe gauche, consécutive à un coup de lance, reçu au combat de Guétra. Des pansements au charbon, sous forme de manchons d'un centimètre d'épaisseur, ont entraîné, en dix jours, la guérison.

Une fracture des 4e et 5e métacarpiens par coup de feu accidentel. Le massage et l'électricité avec le *Coup de poing Bréguet* ont donné un résultat fonctionnel parfait.

Une hémorragie abdominale par coup de feu accidentel. Les perforations intestinales et la fracture du sacrum ont provoqué une mort rapide.

Une péritonite traumatique par coup de pied de cheval a débuté par des symptômes alarmants, mais l'immobilité, les compresses froides, la diète hydrique absolue ont favorisé les adhérences et la guérison.

Enfin 9 *dysenteries* qui ont causé un décès. — Le tirailleur Samory, enterré le 22 août, fut très regretté par le commandant, qu'il avait suivi à El-Goléa, au Tonkin, à Madagascar et à la mission transsaharienne.

Le maximum de la morbidité a été atteint en *juin*, époque des privations les plus grandes et des marches les plus pénibles, sous le soleil du Tropique.

Le mois de *septembre*, passé tout entier au repos devant Agadès, a été un mois réparateur et a fourni le minimum de morbidité.

*
* *

A l'arrivée à Zinder, la colonne était à l'effectif de 310 hommes. Les pertes (10 morts, 4 disparus) sont ainsi réparties :

Tué au combat de Guétra : 1 (caporal Billotet).

Assassinés par les Touareg : 3 (Midlou, Boubeker, Barka le Targui).

Disparus avec armes et bagages : 4.

Insolations mortelles : 2 (en juin).

Suicides : 2 (1 au Tanesrouft).

Accidents mortels : 1 (péritonite) coup de feu accidentel.

Dysenterie : 1.

En résumé, pendant ces dix mois, l'état sanitaire du détachement a été excellent, malgré les fatigues et les privations subies. Aux causes prophylactiques déjà exposées, on peut ajouter : l'absence d'une saison de pluies, qui aurait pu réveiller le paludisme en favorisant l'éclosion des anophèles.

*
* *

Attaque d'Iferouane (12 mars) : ni tué, ni blessé.

Attaque de Guétra (12 juin) : un tué ; 5 blessés dont les noms suivent :

Billotet, caporal, *tué :* Coups de sabre sur la tête ;

Ducros, sergent, *blessé :* Coup de lance à l'épaule droite ;

Rakrout Saïd, T. A., *blessé :* Coup de lance à la fesse gauche ;

Bouhadda, T. A., *blessé :* Coup de lance à l'avant-bras droit ;

Larbi ben Ahmed, T. S., *blessé :* Coup de lance à la jambe droite, suppuration, plaie ulcérée, fétide, guérie par les pansements au charbon.

Moh. ben Abbas, T. S., *blessé :* Coup de lance à l'hypochondre droit.

Dr FOURNIAL.

Le docteur Haller.

Lorrain, à la constitution vigoureuse, au caractère fortement trempé, au patriotisme ardent, Haller était le pionnier rêvé pour accomplir ce gigantesque effort de la traversée du Sahara : l'œuvre était à la taille de son énergie.

Né à Lutzelbourg en 1869, Haller commença ses études médicales à Nancy, entra à l'Ecole de Lyon, où nous étions frappés par son facies énergique, son regard d'acier, son menton au profond sillon médian et son large front découvert. Il était solide de corps, d'âme et d'esprit.

Après son stage au Val-de-Grâce et un court séjour en France, il fut désigné pour l'Algérie et son affectation à la mission Foureau-Lamy vint le trouver à El-Oued, belle oasis au fond d'un entonnoir de sable que les indigènes, à force de patience et d'énergie, arrachent à l'ensablement chronique.

Avec quelle joie ce radio-actif apprit sa nouvelle affectation ! Avec quelle persévérance il nota, tous les soirs, ses impressions sahariennes : les incidents, les tribulations, les fatigues de la route, l'assaut du camp de Rabah, la mort de l'héroïque Lamy dans ses bras et, enfin, sa fracture fémorale à Deguemba, sa longue évacuation vers la France et son opération au Val-de-Grâce.

C'est pendant sa convalescence qu'il rédigea ses *Impressions* et les publia, en 1901, dans la *Revue hebdomadaire*, sous le titre : *Vers le Tchad* (*La mission Foureau-Lamy*).



Fig. 32. — Le Docteur **Haller**,
gravement blessé à Deguemba, le 2 mai 1900.

Ce sont des notes pittoresques, vivantes, parfois émues, souvent philosophiques, notes colorées, écrites d'une plume alerte et brillante, qui en rendent la lecture captivante : aussi nous sommes heureux d'en donner plusieurs extraits, qui montrent le cran et le talent de ce bon Lorrain.

16-10 98. — « De plus en plus j'espère en notre mission. Son but est scientifique, ses intentions sont pacifiques, *et son allure imposante la fera respecter. La fièvre de l'inconnu me tient. Je voudrais partir !*

24-10-98. — « Nous buvons, depuis deux jours, de l'eau des guerbas (outres) et des guerbas goudronnées à neuf, s'il vous plaît ! Le liquide qui en sort et qui a la prétention d'être de l'eau, a une couleur chocolat. C'est du goudron dilué ! La soupe et le café ont un petit arôme norvégien, qui n'est point fait pour réjouir nos palais ; mais, bah ! j'aime à croire que nous en verrons bien d'autres !

« La santé du détachement me donne déjà quelques inquiétudes. Nous avons eu pas mal d'accès de fièvre chez de vieux paludéens. Il est vrai que *les hommes font un très dur métier. La marche, le déchargement, les services de garde, le jour pour les chameaux au pâturage, la nuit pour le camp, autant de travaux exténuants.*

25-10-98. — « Ce matin, au départ, le soleil pointait au-dessus de l'horizon. Il semblait être à la portée de la main. Nos chameaux resplendissaient, ils étaient d'or, ils étaient de pourpre, ils étaient beaux : des milliers de pattes longues et sèches s'agitaient dans la lumière infinie. Pourquoi ai-je songé à tant d'autres levers de soleil? Pourquoi ai-je songé à la France? Déjà ! me voilà pensant *au pays*, comme un conscrit breton, qui larmoie à la fenêtre de sa caserne, parce qu'il a vu une coiffe de son village passer dans la rue !

29-10-98. — « Hier, confirmation d'un diagnostic de *pneumonie chez le caporal infirmier. Un pneumonique à chameau ! Si le malheureux guérit, il pourra se vanter d'avoir mis de la persévérance à vivre.*

31-10 98. — « Le chameau est le type de la nonchalance parfaite. Si vraiment il n'avait pas l'air si bête, on pourrait dire qu'il s'avance avec majesté. *Il faut qu'il marche lentement pour marcher longtemps, qu'il broute deci delà, sans être poussé,* et qu'il soit conduit par des gens qui aient assez de patience et de nonchalance eux-mêmes pour se laisser conduire par leurs animaux.

« A nos pieds, Aïn-Taiba, qui a la forme d'un cratère dont les parois de sable s'inclinent à moins de 45°, et, au fond, une grande nappe d'eau noire, entourée d'une couronne de roseaux plus noirs encore, avec trois palmiers brûlés et rabougris. Ce fond noir, sous ce soleil clair, a un air sinistre qui, chez nous, l'eût fait appeler, « *le trou de l'enfer* », ou « *le trou du diable* ». La profondeur de ce cratère est de 60 mètres environ, et la nappe d'eau ne tarit pas; ce qui fait croire à un puits artésien.

4-11-98. — « Les dunes fument à qui mieux mieux. Ah ! si ce vent nous apportait du moins la pluie, quelle joie ! Mais il n'y faut pas compter. *C'est un événement que la pluie dans le Sahara, c'est quelque chose comme un miracle.* — Le ciel est couvert de nuages, l'air est gris de sable. Tout, par ce temps, revêt un aspect triste. Nos âmes prennent les couleurs du temps. C'est tout noir au dedans de nous. *Il faut du soleil dans la dune, pour transfigurer le paysage et illuminer les âmes.*

9-11-98. — « Les levers et les couchers du soleil m'enchantent. Cette lumière du sud si intense, si dure a, au lever du soleil, une légèreté, une douceur de caresse, jusqu'à ce qu'un rayon éclatant jaillisse derrière une crête et embrasse l'étendue qu'il couvre d'une poussière d'or. *Le Sahara est le pays des mirages, des illusions.*

11-11-98. — « Au puits d'El-Biodh l'eau est claire, d'aspect avenant, mais horriblement saumâtre. A côté, quelques palmiers étendent au soleil leurs branches vertes et serrées. Ils sont tout jeunes encore et ont un air de force et de santé, qui contraste avec les souvenirs qu'ils rappellent. Ils ont été plantés là par l'infortuné colonel Flatters, en 1880. Ils ont grandi avec la belle indifférence, l'impassibilité que met la nature dans toutes ses œuvres, sans se soucier de ce que nous devenons, nous, « *les rois de la création.* »

« Le caporal infirmier est guéri. Je rêve aussitôt d'apporter la révolution dans le traitement de la pneumonie. Je vais marquer: « *Pneumonique*, tous les jours 40 kilomètres dans le désert, cure d'altitude à dos de chameau (médication tonique et spécifique). »

12-11-98. — « *Le service de sûreté de nuit*, composé de petits postes à soixante mètres du camp et qui forment une ceinture de sentinelles autour de nous, est renforcé par *le service de ronde :* sept gradés par section doivent faire, à tour de rôle, une ronde perpétuelle. Une surprise me paraît difficile.

« *La nuit passait un blanc fantôme, c'était le commandant, qui faisait sa ronde et veillait à la sécurité du camp.* » (Guilleux).

27-11-98. — « Le pauvre caporal *Receveur*, malade depuis quelques jours, va de plus en plus mal. Il montre un grand courage. Le premier adversaire qu'il trouve sur sa route, c'est la mort et il la voit venir en brave.



Fig. 33. — Vizir du Sultan d'Agadès (Août 1899), qui accompagna la mission à Zinder.

29-11-98. — « A l'arrivée au puits de Tabalbalet, *Receveur* n'a plus sa connaissance : c'est l'agonie. Il meurt le soir à sept heures. Pauvre garçon ! Il portait en lui de belles espérances. Peut-être en eût-il réalisé quelques-unes, s'il avait pu nous suivre. Au seuil de ces régions énigmatiques où nous nous engageons, la mort, qui aime l'imprévu, est venue changer brusquement l'itinéraire de sa route : elle l'a emporté dans le grand mystère d'où aucun explorateur n'est jamais revenu.

30-11-98. — « Ce matin, nous avons enterré le caporal *Receveur* près du puits de Tabalbalet. La fosse comblée, le commandant y a fait semer de nombreuses graines de gommiers. Un petit bosquet abritera bientôt cet enfant d'une famille française enseveli là, avec tous ses beaux rêves.

14-12-98. — « Les moutons touareg ont un aspect tout particulier. Leur poil ressemble à celui de la chèvre, un peu plus frisé. Ils sont de petite taille et ne payent pas de mine, mais leurs côtelettes sont exquises et comme on les savoure, après deux mois de chameau !

19-12-98. — « Au haut d'un col abrupt, on voyait la théorie sans fin de nos chameaux qui se déroulait, comme un long ruban, aux flancs de l'abîme. Nos hommes les poussaient, pour ainsi dire, de rochers en rochers, au-dessus de vertigineux précipices. Je les admirais ces braves soldats. Dans cette éternelle stérilité, au milieu de cette nature en révolte, qui semble avoir la haine de l'homme, ils étaient, eux, l'intelligence qui veille et qui guide, la volonté qui lutte, la belle énergie qui dompte le danger. *Ils apportaient l'enchantement de la vie sur cette terre de désolation et de mort.*

28-12-98. — « Nous grelottons toutes les nuits de froid. Et dire que des Français s'apitoient peut-être sur nos souffrances « *à cause du terrible soleil d'Afrique!* » Il y a pas mal de gens qui se représentent le désert comme une immense lèchefrite, sur laquelle les Européens rissolent et le jour et la nuit.

1-1-99. — « Année 1899, je te salue avec confiance et en toute sérénité. Mais que nous réserve ce cortège de trois cent soixante-quatre jours, que nous allons égrener sur le chemin du mystère ? Joies ou douleurs ? Gloire ou trépas ? C'est le secret du Destin.

17-1-99, *Séjour de Tadent.* — « MM. Foureau, Dorian et le commandant font un pieux pèlerinage à Bir-el-Gharama, lieu du massacre de la mission Flatters, en 1881. Ils rapportent quelques débris d'os calcinés... Voilà donc ce qui reste, après vingt ans, de ces braves qui voulaient une France plus grande et plus rayonnante et qui sont morts pour leur idée ! *Tristes reliques des héros dont la mémoire doit vivifier notre énergie, à nous qui voulons accomplir l'œuvre qu'ils ont ébauchée !*

30-1-99, *Tanesrouft* (1). — « La piste est jalonnée de carcasses de chameaux dont la vue augmente encore la désolation ambiante. *Nous rencontrons un squelette humain couché à côté de trois squelettes de chameaux.* Quel drame poignant évoque ce souvenir ! Je voudrais connaître l'énigme qui plane sur ce charnier !

1-2-99. — « Un malheureux tirailleur, qui n'a pas eu le cœur de supporter cette fatigue extrême, se suicide, en se tirant un coup de carabine en plein cœur. *On l'enterre sans apparat, pour que sa lâcheté soit plus éclatante aux yeux de ses camarades.*

16-2-99. — « Ceux qui, en fait de désert, ne connaissent que la plaine Saint-Denis, ne sauront jamais quelle joie c'est, après quatre mois de Sahara, *de voir un homme, de revoir un arbre, et de baigner son regard dans de vertes frondaisons.*

24-2-99. — « A Iferouane, la seule préoccupation de nos chefs fut la question de trouver des chameaux, pour remplacer ceux qui sont morts de faim et de fatigue. Ces remplacements sont nécessaires pour pouvoir continuer la route et emporter les approvisionnements indispensables.

---

(1) « Tu sais ce que c'est le *Tanezrouft*, le plateau par excellence, le pays abandonné, inhabitable, la contrée de la soif et de la faim... Rien n'est plus affreux que ce désert de rocaille... C'est là qu'est morte de soif la douce Tanit-Zarga. » (P. Benoit. *in Atlantide.*)

12-3-99, *Attaque d'Iferouane* (12 mars). — « Au réveil, quatre cents Touareg foncent sur le camp. Une grêle de plomb les arrête net. C'est aussitôt le demi-tour, le sauve-qui-peut général. Pas de blessé au camp. Première « *pile* » française aux Touareg. *C'est un bon avertissement, car jusqu'ici ils se croyaient très forts, invincibles. L'infortuné colonel Flatters, et tant d'autres, malgré leur audace et leur bravoure, n'avaient pu mater leur suffisance imbécile !*



Fig. 34. — **Deux méharistes chevauchant les dunes de l'Erg.** **Photo Prouho.**

16-3-99. — « Une partie de la colonne fait machine en arrière pour aller chercher le groupe Rondenay à In-Azaoua. J'accompagne le détachement qui part sous les ordres du commandant Lamy (1).

« Pour ménager les chameaux, on marche la nuit, et le jour est consacré au pâturage.

« Or, je n'étais pas plutôt perché sur mon méhari que je commençais à dormir, risquant, toutes les minutes, de me rompre le cou. J'étais donc obligé de marcher pour me tenir éveillé. Aux personnes que tourmente la cruelle insomnie, on pour-

(1) « Le commandant Lamy soutenait qu'avec 300 hommes et 1 000 chameaux, il aurait passé plus facilement, à condition de ne porter que des vivres, des munitions, des médicaments, de l'argent et quelques instruments scientifiques, *mais pas de marchandises, ni de pacotille inutiles.* En outre, il aurait fallu que 500 chameaux de remplacement fussent réunis à In-Azaoua. *Ainsi constituée, l'escorte aurait pu faire la traversée d'Ouargla à Zinder, en six mois au maximum.* » (Reibell.)

rait recommander la promenade à chameau, au balancement harmonieux. *Ces malheureuses bêtes fondaient comme cire* et nos approvisionnements préparés avec tant de soins, apportés là avec tant de peines, il nous fallut en faire du feu, parce que « ces misérables » ne voulaient pas nous louer, ni vendre des chameaux.

12-6-99, *Attaque de Guétra.* — « Au cours d'une de nos razzias, une forte harka de 5 ou 600 Touareg, soigneusement dissimulée dans un oued, tomba comme un épervier sur notre arrière-garde, qui harcelait les chameaux retardataires. Au cri :



Fig. 35. — Une rue de Zinder avec huttes et paillotes. (Dessin de Fournial.)

« *Les Touareg! Les Touareg!* » des feux de salve sont exécutés et c'est aussitôt la fuite éperdue de nos adversaires. Résultats : *un tué et cinq blessés légers que je panse.*

14-7-99. — « Un quatorze juillet dans l'Aïr! Tous nous portions des « torchons radieux » à cette revue. Officiers et soldats étaient habillés de trous. Les guenilles nous pendaient aux jambes et les bouts des nombreuses ficelles, qui faisaient de leur mieux pour recoudre les plaies de nos vêtements, pendaient de tous côtés. Les soldats étaient admirables de crânerie sous leurs loques. *Le soleil d'Aïr jetait sa splendeur sur nos dentelles : nous étions superbes!*

« Après la revue, Fournial, comme un vrai chef d'orchestre, fait entonner la *Marseillaise.* Qu'il est beau, ce chant sacré de la Patrie, écrit le caporal Guilleux (1), retentissant dans ces solitudes, au fond de ce paysage perdu au centre de l'Afrique. Mon cœur, à ce moment, déborde de joie et d'émotion, car il me semble *apercevoir, comme dans un brouillard confus*, mes parents et mes amis qui me tendent les bras et me disent : « *Ta voix arrive jusqu'à nous et nous console ; continue à bien faire* « *ton devoir et bientôt tu seras parmi nous.* »

---

(1) *Journal de route d'un caporal de tirailleurs algériens*, par Guilleux, chez Schmid, Belfort (épuisé.)

« Après la sieste, on organisa une série de jeux. La soirée se termina par une représentation théâtrale, dont le docteur Fournial fut l'ingénieux et dévoué organisateur. Le *Chant du Départ* clôtura la fête.



Fig. 36. — Tisserand indigène établi en plein air à Zinder.

24-7-99. — « Départ pour Agadez, cette capitale de l'Aïr tant désirée ! Le lendemain, au fond d'un oued, nous traversons un vrai jardin des tropiques, peuplé de plantes géantes, d'arbres étranges, comme sait les créer la nature en folie. Rois de ce domaine, altiers et robustes, les palmiers-doums montaient droit vers le soleil, étendant au loin leurs larges feuilles toujours grisées de lumière et jamais rassasiées.

26-7-99. — « Aujourd'hui violent orage. Les oueds débordent un jour, le lendemain ils sont à sec. *Au Sahara, le soleil boit une rivière, comme un cocher lampe un verre.*

28-7-99. — « Arrivée à Agadez. Pas un cri, pas un bruit, pas même un de ces mille bruissements qui décèlent une agglomération humaine. Quel désenchantement !

10-8 99. — « Départ pour le Damergou. Le 11 août, vers 10 heures du matin, l'étape s'allonge, la chaleur devient très forte et la soif ardente. A ce moment, les hommes s'égrènent sur la piste, s'arrêtent et se couchent : les gradés ne les tiennent plus. Cent cinquante jalonnent la route ; les autres, abattus, presque sans vie, gisaient autour de nous. *Si les nomades étaient alors arrivés, ce n'était pas un combat mais une boucherie* qu'ils auraient fait. — Pas un de nos hommes ne se fut levé pour se défendre. *Quel spectacle lugubre pour un chef et un médecin !*

« Heureusement, le commandant trouva une source abondante assez proche. On remplit quelques guerbas et on retourna en arrière distribuer de l'eau aux traînards assoiffés, qui rentrèrent un par un, tous plus ou moins malades, quelques-uns plus près de la mort que de la vie.

17-8-99. — « Egarés ou trahis, nous reprenons le chemin d'Agadez. Là, on fait un nouveau et long séjour réparateur, qui est employé à reconstituer un petit troupeau de chameaux, en privant la ville d'eau par l'occupation des puits creusés à la périphérie et en menaçant de fusiller les otages saisis. Ces énergiques décisions mirent fin aux atermoiements et aux palabres sans résultats.

2-11-99. — « Avant d'arriver à Zinder, nous apprenons le sombre drame de Voulet et Chanoine et la belle mort du lieutenant-colonel Klobb (1), tombant sous leurs balles, en criant : *Vive la France !*

« Un sergent et les notables de Zinder viennent au devant de nous pour se présenter au commandant.

« Arrivés au camp, les clairons saluent ce cher drapeau. Tous nous sommes émus. *Ce sont deux tronçons de la France qui se rejoignent sous le ciel d'Afrique.* C'est la bien aimée patrie qui s'avance, au-devant de nous, avec ses trois couleurs. Mais quelle somme d'efforts, de privations, d'angoisses révèle notre tenue de gueux !

20-11-99. — « Avec le commandant, nous poussons une reconnaissance à l'ouest de Zinder, dans la région où se déroulèrent les dramatiques incidents de la colonne Voulet-Chanoine. Il fit rapporter les restes du colonel Klobb pour les inhumer dans le cimetière de Zinder, à côté du capitaine Cazemajou et de l'interprète Olive (2), massacrés dans cette ville.

« M. Dorian nous quitte. Quel aimable compagnon de route : il est entouré de toutes les sympathies à la mission. Il va affronter un voyage à Say avec une simple escorte de vingt fusils. Voilà qui est très crâne ! D'ailleurs, un homme qui, par dilettantisme, pour jeter de l'imprévu dans son existence, s'offre un petit labeur comme la traversée du Sahara et de l'Aïr, ne devait pas reculer devant une distraction comme celle-là : un retour à Say avec vingt hommes ! »

---

(1) Voir *Le Drame de Dankori* (Mission Voulet-Chanoine), par le général Joalland. — Le colonel Klobb reçut trois balles dans la tête, deux à la poitrine et au ventre. — Le lieutenant Meynier eut la cuisse traversée par une balle, sans fracture fémorale.

(2) Le capitaine Cazemajou et Olive furent massacrés à Zinder, en avril 1898 et jetés dans un puits. — Le *docteur Henric*, sur l'indication d'un prisonnier, fit déblayer le puits et trouva les deux squelettes recouverts d'étoffes européennes et présentant les caractères anthropométriques des os de la race blanche. Leurs ossements furent inhumés dans le cimetière de Zinder. » (Général Joalland.)

Marche de Zinder au Tchad.
Réunion des trois missions. — Attaque de Rabah.
Mort du commandant Lamy.

« La traversée du Désert est passée
du rêve chimérique à la réalité. »
LYAUTEY.

29-11-99. — « Départ pour le Tchad, qui est à 400 kilomètres. A Adeber, on fait l'extraction du sel en lessivant la terre de mares salées et en faisant évaporer l'eau. Plus loin, nous traversons la rivière de Komadougou, qui coule au milieu

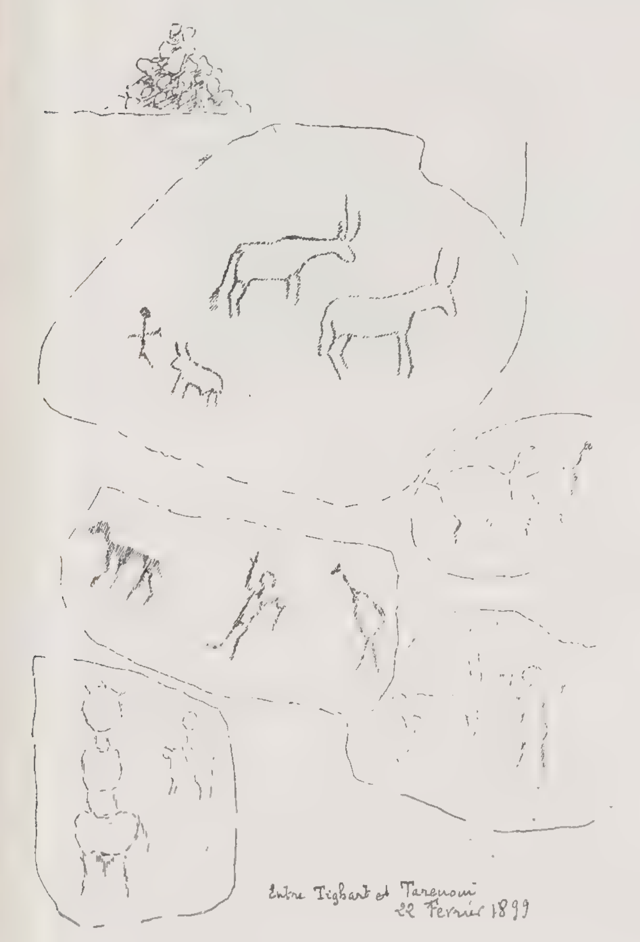


FIG. 37. — Dessins rupestres relevés par Fournial.

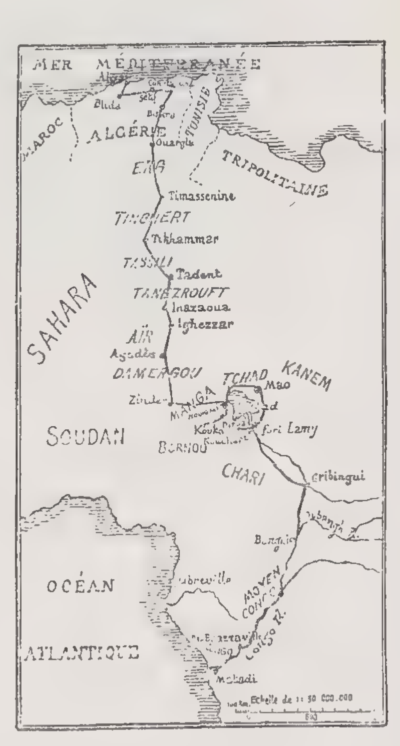


FIG. 38. — Itinéraire de la mission FOUREAU-LAMY.

d'une forêt d'arbres géants : C'est la triomphale végétation des tropiques, avec la splendeur de sa verdure, ses fourrés impénétrables, sa vie débordante et fougueuse ; c'est la terre grisée de soleil, qui enfante les plantes monstrueuses d'une variété sans limites. Au delà, nous traversons une plaine nue, parsemée de crânes et d'ossements humains, témoins des massacres de Rabah. Puissions-nous être pour Kouka la morte des messagers de résurrection !

20-1-1900. — « Notre premier contact avec le Tchad tant désiré (1) fut une déception. Nous avons aperçu une flottille de Bouddouma anthropophages, vivant dans les îles du lac et vociférant de joie en pensant aux ripailles, où nos entrecôtes eussent été traitées avec honneur et dont notre râble eût été la pièce de résistance. Plus loin, nous avons vu, dans les roseaux, cinq éléphants qui défilaient lourdement tout près de nous : Un caporal indigène en abat un. M. Foureau fait un massacre d'anti-



Fig. 39. — Visite médicale des Indigènes à Doutchi.
(Extrait du livre d'*Alger au Congo*, Masson, éditeur.)

lopes qui passaient en troupeau ; un indigène tue un crocodile d'un coup de flèche au cou et le commandant un caïman.

Prise de Koucheri. — « Sur quelques pirogues on traverse le Chari et on s'empare de Koucheri : Un tué (*Daïd.*)

Combat du 6 mars. — « Une reconnaissance commandée par le lieutenant Métois est attaquée, mais l'ennemi est rapidement mis en fuite : Deux blessés et un tué (*Khaled.*)

---

(1) **Le Tchad.**

Le Tchad !... Combien de fois l'ai-je vu dans un rêve
Amener à mes pieds ses flots tumultueux,
Tandis qu'un éléphant égaré sur la grève
Marchait d'un pas majestueux.
Le Tchad !... Il a bercé les espoirs d'aventures
Dont je me nourrissais lorsque j'étais enfant,
Sur le livre, tout plein des étranges gravures
Que je feuilletais en rêvant !...
Et le voici !... Ce n'est qu'un triste marécage,
Au rivage boueux qu'on ne peut approcher,
Et dont l'eau peu profonde, au travers de l'herbage,
Semble encore vouloir se cacher.

(*Impressions Sahariennes.* Lieutenant Métois.)

La superficie du Tchad est de 30.000 kilomètres carrés environ. Il est habité par une population lacustre de 30 à 40.000 individus répartis en deux grandes familles, les Kouris et les Bouddouma. (Reibell.)

Combat de Logone (9 mars). — « Cette attaque fut un beau fait d'armes, tout à l'honneur du lieutenant Rondenay, qui mit en déroute un fort parti de Rabasiens: *Deux tués et 25 blessés* (1), parmi lesquels se trouvaient les lieutenants de Thézillat et Oudjari.

Attaque de Rabah (21 avril). — « Les trois missions étant réunies, le commandant Lamy décide d'attaquer Rabah sans retard. Il dispose les troupes en trois colonnes

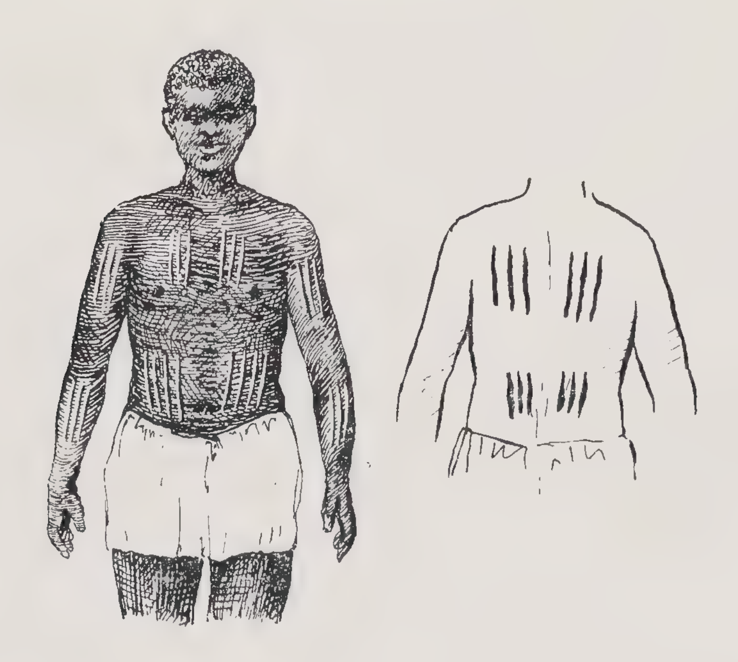


Fig. 10. — Scarifications linéaires, parallèles, cheloïdiennes, relevées à Koucheri par Fournial.

et marche, le lendemain, vers le camp fortifié du despote nègre, situé à quatre kilomètres au nord de Koucheri.

« Après une vive fusillade, les canons sont mis en batterie. Dès lors, les soldats de Rabah commencent à lâcher pied. Les clairons sonnent la charge et nos braves tirailleurs, officiers en tête, sautent dans le camp, en hurlant.

« Pendant l'assaut, Rabah fut tué, mais, malheureusement, le commandant Lamy (2) reçut une balle mortelle qui, après avoir fracturé le bras, traversa la poitrine dans la direction du cœur. A ses côtés, le capitaine de Cointet fut tué net par une balle qui sectionna une carotide, le lieutenant de Chambrun eut un bras brisé, le lieutenant Meynier reçut sa troisième blessure et le sergent Rocher fut trouvé parmi les morts.

---

(1) Ce chiffre élevé de blessés est dû à ce que le combat s'est livré au milieu d'une brousse épaisse, où les deux partis se fusillaient presque à bout portant et où, par conséquent, les chances étaient égalisées. » (Verlet-Hanus.)

(2) Dernière lettre du commandant Lamy à sa mère. — « Koucheri, 30 mars 1900. — Si nous avons souffert de la faim, de la soif et du reste, toutes ces souffrances, supportées pour notre Patrie, sont aujourd'hui oubliées, car nous avons la satisfaction du devoir accompli sans anicroche. »

« Le triomphe, écrit Haller, était complet, mais payé trop cher par la mort du capitaine de Cointet et surtout celle de notre chef incomparable, de l'homme qui, par son rude labeur, sa belle vaillance, son énergie jamais abattue, nous avait conduits à travers les régions réputées infranchissables. *Il vit venir la mort et la regarda en face. Elle lui était apparue si souvent, qu'elle lui était devenue familière. Elle n'intimida pas sa bravoure.* Il se fit simple et doux pour la recevoir, cet homme dont

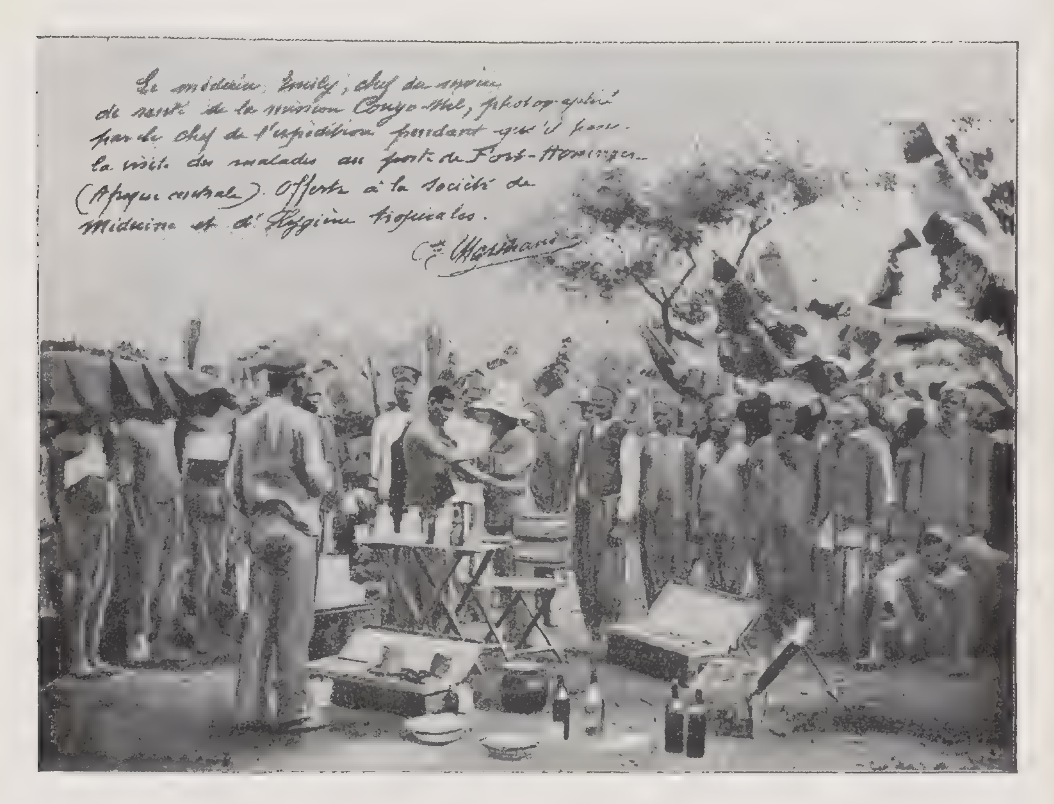


Fig. 41. — Visite médicale en colonne dans les colonies.
Hommage du général Marchand au médecin général inspecteur Emily.

la grande bonté s'enveloppait parfois de rudesse. Le commandant ne pleura pas sur ce qu'elle venait lui prendre de gloire, de succès futurs; il ne voulut pas mesurer son sacrifice. Il nous quitta sans une plainte, sans une de ces paroles d'angoisse où sanglote l'inexprimable douleur des mourants. *C'était au coucher du soleil et l'ombre descendait, comme un adieu mélancolique, sur ces yeux qui ne devaient jamais revoir la lumière.* »

« Je faisais, écrit Reibell, de fréquentes visites à la tente qui abritait le commandant et, chaque fois, je le trouvais plus abattu. Je l'entends encore dire, lui qui n'avait pas l'habitude de se plaindre, *en s'adressant au docteur Haller, empressé près de lui* : « *Docteur, je souffre horriblement!* » Rien ne saurait rendre l'accent si profond et si triste dont ces mots furent prononcés! Le docteur, en sortant de la tente, me prit les mains et me les serra fortement, sans pouvoir rien dire et en pleurant.

« Cependant, nous nous refusions encore à admettre que cette nature si vigoureuse, que ce tempérament de fer put être ainsi abattu d'un seul coup. Nous comp-

tions sur les réserves d'énergie de celui qui nous avait toujours paru au-dessus des faiblesses humaines et des défaillances physiques. Mais la mort avait frappé en aveugle et maintenant elle demeurait sourde à nos prières.

« Lamy tomba enseveli dans son triomphe, ayant vengé le massacre de Flatters et posé la clef de voûte de l'Afrique française. »

23-4-1900. *Inhumation de nos 17 morts.* — « Le capitaine Reibell, au nom de la France, salue la dépouille de ces braves. Ils reposent tous au pied du rempart de



Fig. 42. — Les antiques transports en Algérie et au Sahara.

Koucheri, les chefs à côté des soldats, unis dans la mort, comme ils l'avaient été dans les dures épreuves et les dangers de leur vie, unis dans la même gloire impérissable. »

En 1901, ils furent transportés au cimetière du Fort Lamy, en terre française. Le monument porte l'inscription suivante : « *A la mémoire du commandant Lamy et de ses compagnons d'armes, morts au champ d'honneur, le 22 avril 1900, pour la France et la civilisation* ».

Le surlendemain, le capitaine Reibell, avec ses spahis et ses méharistes se met à la poursuite du fils de Rabah, Fadel Allah, pénètre dans Dikoa, capitale du jeune despote, et se lance sur les traces du fugitif qu'il bouscule à Deguemba.

« Nous ne sommes, écrit Haller, qu'à quelques mètres les uns des autres et nos tirailleurs, dont il n'est pas besoin d'exciter la bravoure, fondent, baïonnette au canon, sur l'ennemi qui aussitôt lâche pied. L'un d'eux, en fuyant, m'envoie comme adieu une bonne balle dans la cuisse. Crac ! *Mon fémur est en deux morceaux.* »

« Ce beau succès, écrit Reibell, nous avait coûté deux blessés, parmi lesquels se trouvait malheureusement le *docteur Haller, qui accompagnait, suivant sa courageuse habitude, la ligne même du combat :* Il avait eu la cuisse brisée par une balle. »

*
* *

Ayant demandé à mon ami Haller comment il avait été évacué, voici sa réponse : « J'ai fait confectionner un brancard de fortune avec quatre bois mal équarris, réunis par des lanières de peau de bœuf et j'ai fait fabriquer une gouttière avec un autre morceau de la même peau, que j'ai fait appliquer sur la face postérieure de la jambe et du bassin. *C'est dans ce même appareil que je suis arrivé au Val-de-Grâce, le 24 décembre 1900 : j'avais été blessé le 2 mai.*

« Après ma blessure, j'ai été relevé par *le lieutenant Rondenay. Sur mes indications, il a extrait la balle,* qui m'avait fracturé le fémur, sous le trochanter.

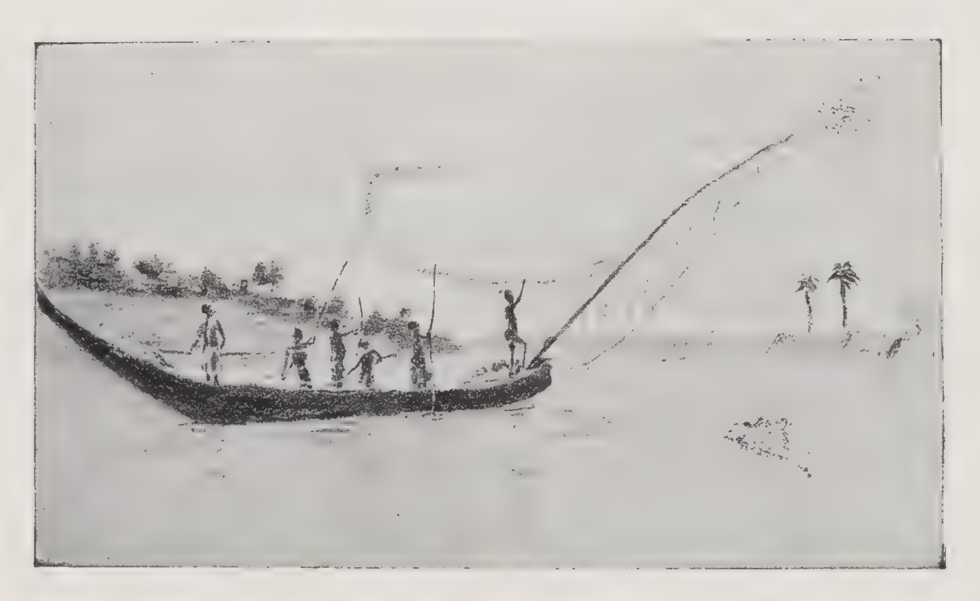


Fig. 43. — Pirogue de pêche sur le Chari, avec son filet relevé.
(Dessin de Fournial.)

On la sentait, sous la peau, à la face postérieure de la cuisse. Elle était entrée à la pointe du triangle de Scarpa, écartant véritablement la fémorale pour passer... Les Dieux ont dû s'en mêler.

« De Deguemba au Fort Lamy j'ai été transporté sur les épaules de mes braves tirailleurs, si attentionnés pour leur « toubib ».

« Au départ de la mission, j'ai été laissé avec le lieutenant Meynier, tous deux grièvement blessés, au Fort Lamy et confiés aux soins dévoués et éclairés du « *brave* » *Alain*, médecin chef de la mission Gentil (1).

---

(1) « Après le sombre drame de Voulet-Chanoine, le lieutenant Pallier déclara la mission terminée et ordonna le retour au Soudan, pour y ramener « *les révoltés.* « Après son triomphe de Libatam, il fut terrassé, à Saint-Louis, par la fièvre jaune, et le docteur Henric, également atteint, survécut.

Le lieutenant Joalland décida de continuer la mission, avec 300 volontaires, le lieutenant Meynier et le sergent Bouthel. Il fut surtout peiné de se séparer « *du docteur Henric, qui avait toujours été d'un dévouement admirable et le plus affectueux camarade que l'on puisse rêver.* » Après avoir rejoint les deux autres missions, battu et tué Rabah, Joalland revint à Zinder, puis se dirigea vers le poste de Say, sur le Niger, emportant les trois corps, du colonel Klobb, de Cazemajou et d'Olive qui, depuis Zinder, furent transportés et gardés jour et nuit par une escorte spéciale. (Général Joalland.)

« Comme la consolidation de la fracture ne s'effectuait pas, deux mois après, je fus évacué par le Chari et le Congo, couché sur le même lit soudanais et j'arrivai sain et sauf à Matadi, grâce à d'admirables dévouements, qui se relayèrent du Tchad à l'embouchure du Congo.

« Pour la mission comme pour moi, ce retour a été plein de péripéties inattendues : Il est en effet invraisemblable que j'aie pu échapper à toutes les difficultés rencontrées au cours d'une évacuation de huit mois.

« Sur le bateau du retour, notre aimable et dévoué confrère, le docteur Briand, médecin des colonies, qui m'accompagnait, me réconfortait, en me répétant sans cesse : « *L'air de France est seul capable de souder votre fémur. On ne guérit que là !* »

« Au Val-de-Grâce, j'ai été opéré par notre bon Maître, le professeur *Nimier*, médecin principal de 1re classe, qui a pratiqué la suture métallique des deux fragments, après nettoyage de nombreuses esquilles libres. *Cette opération magnifique m'a rendu la vie possible.*

« En raison d'un raccourcissement assez notable, j'ai été réformé n° 1 et j'ai quitté l'armée avec un profond regret. Mais comme tout bon lorrain, je lui suis resté fidèle de cœur.

« Enfin, malgré les années écoulées, *j'ai encore la fierté d'avoir pris ma part dans l'œuvre importante qui est résultée de la mission transsaharienne*, en montrant que la traversée du désert est possible, que les Touareg sont des guerriers surfaits et surtout en débarrassant le Soudan du sanguinaire Rabah, qui semait la terreur et la mort dans les populations du Tchad. » (Dr Haller.)

*
* *

Blessures de guerre des membres de la mission transsaharienne.

(*Notes inédites prises par le Docteur Fournial.*)

Combat et prise de Koucheri (3 mars 1900).

Blessé : 0. — Tué : 1.

Daïd, T. A. (1) : Plaie de la région antéro-médiane du cou. Fracture de l'os hyoïde. Projectile perdu dans le corps. Fièvre élevée, délire, *mort* le 8 mars.

Combat du 6 mars 1900.

Blessés : 2. — Tué : 1.

Becbec, caporal : Séton des parties molles postérieures de la cuisse droite. Guérison.

Serradj, T. A. : Séton des parties molles de l'hémithorax gauche. Guérison.

Khaled, T. A. : Plaie transfixiante du crâne par balle. *Mort.*

Combat de Logone (9 mars 1900).

Blessés : 25. — Tués : 2.

---

(1) *T. A.* Tirailleur algérien. — *S. S.* Spahi saharien.

Sassi, S. S. : Plaie médio-frontale par coup de sabre. Fracture de la base du crâne. Agitation, prostration, plaintes continues, ecchymose sous-conjonctivale des deux yeux. *Mort* en quarante-huit heures.

Ben Aïssa, T. A. : Plaie pénétrante de l'abdomen. Perforation intestinale. O. E. dans la fosse iliaque gauche. Issue continue de gaz et de matières fécales. Douleurs, prostration, vomissements, péritonite. *Mort* le quatrième jour.



Fig. 44. — Guerriers touareg avec lances et boucliers en peaux tannées.

Kaci, T. A. : Séton des parties molles postérieures du genou gauche. Guérison.

Leifa, T. A. : Fracture du maxillaire inférieur. Guérison.

Berhayi, T. A. : Séton des parties molles internes du genou droit. Guérison.

Heusseni, T. A. : Séton des parties molles des deux cuisses. Guérison.

Maddi, T. A. : Séton incomplet de la région postérieure du cou. Extraction de la balle sous le trapèze gauche. Guérison.

Haddadi, T. A. : Plaie pénétrante de l'hémithorax droit. O. E. à l'angle inférieur de l'omoplate droite. Anhélation violente au début. Amélioration : le projectile s'est enkysté. Guérison.

Kouidri, T. A. : Séton incomplet des parties molles de la cuisse droite. Extraction d'une balle ronde. Guérison.

Nouahal, T. A. : Séton incomplet des parties molles antérieures de l'avant-bras gauche. Extraction d'une balle 74. Guérison.

Saal, T. A. : Plaie de la face. O. E. petit, régulier, situé à trois centimètres en arrière de l'angle externe de l'œil gauche. Ecchymose sous-conjonctivale de l'œil gauche. Perte de la vision de l'œil gauche. Pronostic réservé.

Rachi, T. A. : *Plaie de la face.* O. E. ovale, situé en avant du lobe de l'oreille gauche. Pas de gêne à la mastication, ecchymose tardive péri-orbitaire et palpébrale. Extraction esquilles. Guérison.

Dellachi, T. A. : *Plaie du pied droit.* O. E. au-dessous et en avant de la malléole externe du pied droit. Balle logée dans le tarse. Extraction. Guérison.

Ramdan, S. S. : *Séton des parties molles postérieures de la cuisse droite.* Guérison.

Bissati, T. S. : *Séton de la face antérieure de la jambe droite.* Guérison.

Abdelkader, S. S. : *Plaie de la région trochantérienne gauche.* Ni fracture fémorale, ni pénétration pelvienne. Suppuration persistante. *Mort par cachexie.*

Messaoud, S. S. : *Plaie de la face.* Fracture de l'os malaire. Projectile encastré dans l'os. Extraction. Guérison.

Fardjouna, T. A. : *Séton du pied droit.* O. E. au milieu de la face dorsale. O. S. large plaie de la voûte plantaire. Astragale et calcanéum intacts. Légère claudication. Guérison.

Embarek, T. A. : Séton des parties molles postérieures de la cuisse droite. Guérison.

Guerbi, T. A. : Séton des parties molles de la cuisse droite. Guérison.

Mahihenni, T. A. : Sillon de la jambe gauche au-dessous du plateau tibial. Guérison.

Soré Kaïta, T. S. : Fracture fémorale gauche au tiers inférieur. Consolidation, léger raccourcissement. Guérison.

El Hamri, T. A. : Séton du creux poplité droit, sans lésion nerveuse ni artérielle. Guérison.

Nizène, T. A. : Séton par balle de la tubérosité tibiale antérieure. Guérison.

Cherchar, caporal : Séton des parties molles de l'hypocondre gauche. Guérison.

Lieutenant Oudjari, T. A. : Séton des parties molles de l'hypocondre gauche. Guérison. Resta à son poste jusqu'à la fin combat.

Lieutenant de Thézillat, S. S. : Séton superficiel des parties molles de la cheville. Ni lésions tendineuses, ni vasculo-nerveuses. Resta à la tête de sa section qu'il conduisit à l'assaut sur 1.200 m. Guérison.

∴

Assaut du Camp retranché de Rabah (22 avril 1900).

Les effectifs des trois Missions prirent part à l'assaut. Le soir du triomphe, il fut compté : *59 blessés et 17 tués.* Ces derniers furent inhumés au pied des remparts de Koucheri. *La Mission du Sénégal comptait 5 tués et 19 blessés.*

Le docteur Fournial a pris des notes sur les 12 tirailleurs blessés appartenant à la mission du Sahara. Ces notes sont *inédites* et résumées ci-dessous.

Il a noté les blessures mortelles des deux sous-officiers de la mission (*Rocher* et *Couillé*), celle du commandant *Lamy* (1) et celle du capitaine *de Cointet*, qui appartenait à la mission du Congo.

Il a aussi décrit les blessures graves mais non mortelles du lieutenant *de Chambrun*, aujourd'hui général (*fracture de l'humérus et du coude droits*) et enfin celle du lieutenant Meynier (*plaie articulaire du genou gauche*), qui appartenait à la mission du Sénégal avec Joalland. Il est aujourd'hui général commandant les Territoires du Sud algérien.

Voici résumées ces observations :

Macklouf Saïd, T. A. : Séton de cinq centimètres au milieu du mollet droit. Guérison.

Azzaz Abd el Kader, T. A. : Blessure par balle de la face dorsale de la main gauche. Fracture du 4e métacarpien, raideur passagère des doigts. Guérison.

Aitaba Areski, T. A. : Blessure à l'angle externe de l'œil gauche, par balle morte enclavée dans l'orbite. Extraction. Vision abolie momentanément. Guérison.

Siabsi Amar, T. A. : Deux longs sillons parallèles à la cuisse gauche produits par deux balles. Guérison.

Gribi Ali, T. A. : Séton transversal des deux cuisses par la même balle. Guérison.

Djemmadi Sliman, T. A. : *Séton superficiel* de l'épaule gauche. Guérison.

Oucif Mohamed, T. A. : *Séton de la cuisse gauche*. Guérison.

Kebaili, S. S. : *Séton superficiel* de la fosse iliaque droite. Guérison.

Yala, T. A. : *Balle logée* dans les muscles du mollet droit. Extraction. Guérison.

Laimiche, T. A. : *Séton du pli fessier* droit. Guérison.

Taïbi, S. S. : A reçu deux balles : une (séton superficiel du thorax), l'autre (blessure au niveau d'une phalange du médius). Guérison.

Villepontoux, caporal : Séton postérieur du tiers moyen de la cuisse gauche. Guérison.

Rocher, sergent : Blessure transcranienne mortelle, tué à bout portant, dans l'intérieur du camp de Rabah.

Couillé, sergent : Tué accidentellement par des cartouches de fusils ennemis jetés au feu, sans avoir été préalablement déchargés.

Commandant Lamy : Fracture du bras gauche par balle, qui a pénétré dans le thorax, vers la région du cœur. Douleur vive, anhélation forte, soif ardente, dépression, pâleur, agonie lente et douloureuse. *Mort.*

Capitaine de Cointet : Plaie béante du cou avec section de la carotide droite. *Mort instantanée.*

Lieutenant de Chambrun (artillerie de marine) : *Séton des parties molles de l'avant-bras droit, lésions articulaire et osseuse du bras droit.* Fracture de l'humérus droit. Réduction, pas de troubles nerveux, faible hémorragie. Le 22 avril, attelles simples, le 24 avril, *gouttière en peau de chameau.* Le 3 mai, Fournial constate une légère déviation ; il serre un peu plus le pansement. Le 13 mai, léger suintement séro-sanguinolent. Le 22 mai, le cal est solide : il provoque quelques mouvements articulaires. Le 29 mai, l'appareil est enlevé. Résultat excellent.

---

(1) « Comme les vrais héros, notre chef mourut dans la fleur de l'âge, le soir d'une victoire que ses hautes qualités militaires lui avaient fait remporter. » (Général JOALLAND.)

Lieutenant Meynier (1) (infanterie de marine) : *Plaie pénétrante de l'articulation du genou gauche.* Le blessé était dans la position du tireur à genou, le genou droit étant à terre, il reçut un coup de feu au-dessous du plateau tibial gauche.

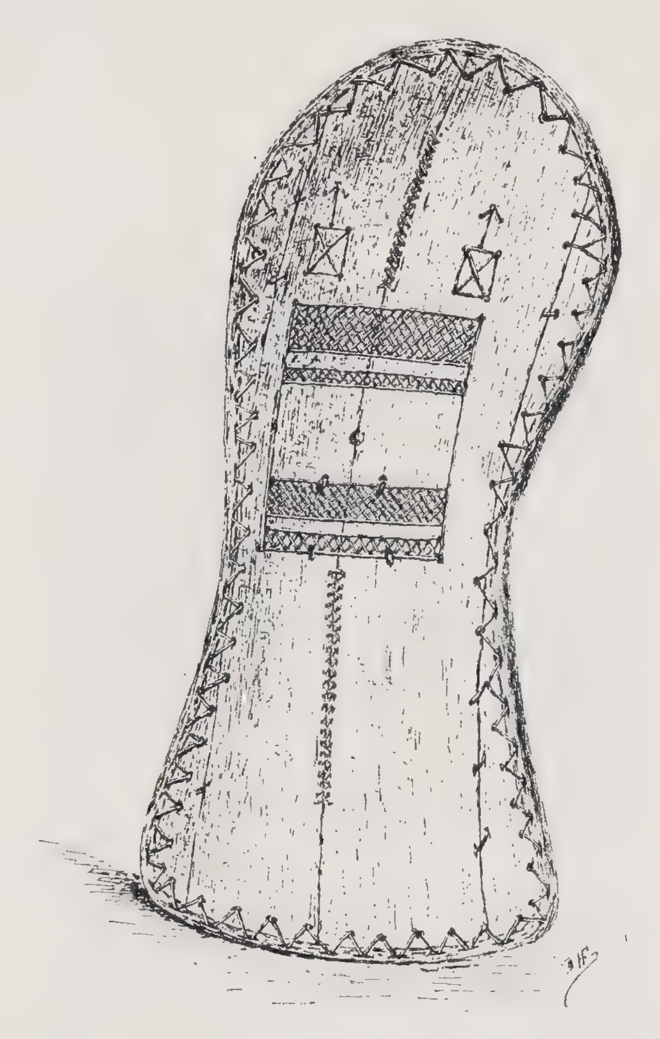


Fig. 45. — Bouclier fait en planches légères assemblées avec des lanières de cuir. (Dessin de Fournial.)

Œdème rapide, considérable, descendant jusqu'au pied. Membre mis en demi-flexion à cause de l'hydarthrose. Ecchymose notable et douloureuse s'étendant jusqu'à la racine de la cuisse. Immobilisé pendant de longs mois. Guérison complète.

---

(1) Blessé trois fois en neuf mois, Meynier, qui accompagnait le colonel Klobb, fut attaché à la mission Joalland, après le massacre de Voulet et Chanoine. « *Il fut pour tous un modèle de discipline et de courage et pour moi un excellent adjoint et un merveilleux ami.* » (Général Joalland.)

« La balle d'un fusil 1874 a pénétré au-dessous de la rotule et a disparu dans l'articulation du genou gauche. Le docteur *Alain* fit couler sans arrêt sur la blessure un petit filet de liqueur de Van Swieten très dédoublée. Pas de complications. La balle fut retrouvée peu après dans la cuisse, à trente centimètres de l'orifice d'entrée. Extraction. Evacué avec le docteur Haller, il rentra en France le 22 novembre 1900. Massages, mécanothérapie, et après une cure à Barèges, guérison complète. » (Général Meynier. Lettre personnelle.)

COMBAT DE DEGUEMBA (2 mai 1900).
Blessés : 2. — Tué : 0.

Docteur Haller : Fracture du fémur gauche à l'union du tiers moyen et du tiers supérieur. Le projectile, après avoir pénétré à la face interne, a traversé le membre et est venu se loger sous la peau de la face externe, occasionnant une fracture com-



FIG. 46. — Tombeau du médecin général inspecteur Fournial, au Muy (Var).
Il est mort au Val-de-Grâce le 4 septembre 1934 (1).

minutive avec esquilles. Hémorragie abondante. Extraction de la balle. Pronostic réservé, à cause des complications osseuses et nerveuses possibles.

Ces combats coloniaux menés par une poignée de braves, amants du baroud et du risque, sont aujourd'hui presque complètement tombés dans l'oubli.

« *Pages romaines, dignes de César... Magnifique histoire très peu connue : Mais la France est si riche en gloire qu'elle néglige cette monnaie.* »

(Ernest PSICHARI.)

---

(1) Fez a donné le nom de « *Rue du Médecin-Major-Fournial* », à l'avenue, qui va de la ville à l'Hôpital militaire Auvert. (*Note de l'auteur.*)

Après l'énumération de ces blessures de guerre, Fournial les fait suivre des considérations suivantes :

« Dans les pays à chameaux, on peut employer l'appareil « *de fortune* » dont je me suis servi avec succès pour les fractures du brigadier Ravin et du lieutenant de Chambrun. » Il a aussi utilisé le poil de chameau pour remplacer le coton de rembourrage, et confectionné une véritable gouttière Raoult-Deslongchamps avec la peau de chameau, mouillée, coupée, séchée, et appliquée le poil en dedans sur le membre fracturé. « Le brigadier Ravin a pu faire, aussitôt après l'application de cet appareil, à méhari, 400 kilomètres, en six jours, pour traverser le Tanesrouft. »

Il rappelle les bons résultats obtenus avec l'appareil électrique de l'artillerie, dit « *Coup de poing Bréguet* », légèrement modifié, pour combattre les atrophies musculaires consécutives à l'immobilisation des fractures.

Il signale la guérison rapide d'une plaie ulcéreuse de la jambe par coup de lance, grâce à l'utilisation des *pansements au charbon*. (de Moïg.)

Il note aussi : « 1° Que la privation de sel, pendant plusieurs semaines, n'a provoqué aucun mauvais effet sur l'état sanitaire du groupe ; 2° Que les plaies traumatiques des spahis et tirailleurs indigènes se cicatrisèrent rapidement *et les plaies abdominales furent rarement suivies de péritonite*. Ils ont, dit-on, « *un péritoine de chien* », car les chiens, s'ils sont éventrés par un sanglier, on peut les recoudre avec n'importe quel fil, n'importe quelle aiguille, sans provoquer de péritonite. »

« Le docteur Gavard a opéré un indigène qu'il avait trouvé étendu auprès d'un figuier, traversé profondément d'un coup de corne, depuis l'ombilic jusqu'à l'aine. Il le jugea perdu. Huit jours après, une monture piaffait à sa porte : son opéré arrivait au petit trot d'un mulet, se faire enlever ses points de suture. Il était guéri. » (In *Chez les fils de l'ombre et du soleil*, P. Mille.)

Au début de la conquête de l'Algérie, nos chirurgiens militaires ont maintes fois remarqué cette heureuse particularité.

Baudens signale les réactions différentes des Indigènes et des Européens, vis-à-vis du traumatisme et de l'infection, et note *la résistance bien plus grande des indigènes*.

Bagre, la met sur le compte, chez les Arabes, d'une constitution forte, saine et surtout d'un moral calme, insouciant ou résigné, avec l'aveuglement du fatalisme, dans les conséquences que les blessures peuvent entraîner.

Cette notion est aujourd'hui classique.

∴

Après la destruction de l'Empire de Rabah, la dislocation des troupes d'assaut se fit rapidement.

Le groupe Joalland reprit la route du Sénégal, le groupe Gentil revint à Massynia et construisit le fort Lamy, sur la rive droite du Chari.

La mission saharienne, commandée par le capitaine Reibell, remonta, les uns en pirogue, les autres à pied, le Chari et l'Oubanghi au milieu de difficultés inouïes, descendit le Congo en baleinières et s'embarqua à Matadi.

Débarquée à Bordeaux, cette troupe fit, quelques jours plus tard, son entrée dans Bône pavoisée et le drapeau du 1er Tirailleurs fut fier de recevoir, dans ses plis, l'inscription glorieuse : *Mission Foureau-Lamy* (1898-1900).

Puis l'oubli s'étendit peu à peu sur cette mémorable expédition et la grande tourmente de 1914-1918 le rendit encore plus complet.

∴

Pose d'une plaque commémorative aux Invalides.

En janvier 1927, au cours du banquet annuel des « *survivants* », le médecin général inspecteur *Fournial* exprima à ses camarades « l'amertume profonde qu'il éprouvait toutes les fois que, traversant les couloirs de l'Hôtel des Invalides, ses yeux étaient attirés par *les plaques de marbre commémorant la première traversée du Sahara en automobile.* »

Avec leur enthousiaste approbation, Fournial demanda au Ministre de la Guerre l'autorisation de faire apposer, dans le même esprit, une plaque commémorative de la mission Foureau-Lamy dans la cour des Invalides.



Fig. 47. — **Plaque commémorative fixée sur les murs de l'Hôtel des Invalides.**

Cette faveur lui fut accordée et le Ministre fixa cette cérémonie au mois de juin 1927.

Un Comité d'honneur fut constitué et composé du Maréchal Franchet d'Esperey, président, du général Gouraud, de Le Chatellier, dernier survivant de la mission Flatters et du médecin général Alvernhe, ancien Saharien à El-Goléa.

Le journal *le Matin* offrit la plaque et le médaillon portant l'effigie des deux chefs, Foureau et Lamy, dont il confia l'exécution à deux artistes bien connus, Pachy et Fraisse, et se chargea de l'organisation de la cérémonie.

Fournial remercia le Directeur du *Matin* en ces termes : « Votre lettre nous a profondément émus, mais elle ne nous a pas étonnés par son élan et sa pensée, aussi nobles que ses termes en sont touchants. Et nous, « *les survivants* », nous les gardiens jaloux de la grande fierté dont nous ont laissé dépositaires nos grands morts, nous vous disons un reconnaissant merci.

« Vous tenez à offrir le marbre qui transmettra aux générations futures la date et le souvenir de cette mission, de *cette aventure qui, il y a trente ans, était taxée de folie, d'utopie et d'absurdité et qui restera l'Épopée Saharienne.*

« Cette cérémonie qui, tout d'abord, devait être une simple réunion de famille pour suspendre un ex-voto, vous tenez à ce qu'elle devienne, dans le glorieux sanc-

tuaire de l'armée, une éclatante solennité. Merci pour nos chefs bien-aimés, merci pour nos frères regrettés! Que grâces vous soient rendues par tous ceux qui ont le souci de la religion du sacrifice pour la plus belle France ! »

*
* *

A l'Hôtel des Invalides, le 21 juin 1927, eut lieu cette émouvante cérémonie. Le rédacteur en chef du *Matin*, Stéphane Lausanne, prit la parole le premier et dit : « *Il nous a semblé que la France avait le devoir d'écrire en lettres d'or, sur un peu*



Fig. 48. — Fête de l'inauguration de la plaque commémorative.
Les survivants écoutent le discours du Ministre de la Guerre (Dr Fournial à gauche).

de marbre, les noms des deux Français, navigateurs du sable, qui, les premiers, à la tête d'une petite troupe héroïque de 300 Tirailleurs algériens, traversèrent cet océan de feu, qui s'appelle le Sahara.

« D'autres, avant eux, avaient exploré la mer désertique et brûlante, d'autres, après eux, devaient achever de la conquérir. Mais la petite colonne qui, le 16 octobre 1898, ayant à sa tête l'explorateur Foureau et le commandant Lamy, quitta Ouargla pour traverser l'immensité du Sahara, atteindre Zinder et gagner le Tchad, est la première expédition militaire organisée, qui ait relié les deux pôles de la civilisation française en Afrique.

« Messieurs, je remets cette plaque commémorative et ce médaillon au musée des Invalides, fidèle gardien des plus purs souvenirs de la gloire et du courage de la France. »

Le Maréchal Franchet d'Esperey, après avoir brossé un vigoureux tableau de cette héroïque aventure, s'écria : « *Ces murs élevés par Louis XIV, renfermant, avec nos vieux drapeaux, les cendres du Grand Capitaine, conservatoire de toutes les gloires de la France, étaient bien désignés pour garder la mémoire des héros de l'Épopée Saharienne.* »

Le général Reibell, après avoir fait l'appel des disparus et loué les qualités maîtresses des deux grands chefs de la Mission, ajouta :

« En votre nom, je remercie notre cher compagnon et ami, le médecin inspecteur général *Fournial, d'avoir été l'instigateur et l'animateur de cette commémoration,* où se manifestent à la fois son esprit de justice, son bon cœur et son grand talent d'organisateur. *C'est sur son intervention que la mission saharienne est ressuscitée aujourd'hui,* grâce au concours de la grande presse, qui sait toujours mettre, au service des causes d'un intérêt national, sa puissance et sa générosité.



Fig. 49. — Monument commémoratif de la mission, érigé à Ouargla, en 1931. (Fêtes du centenaire.)

« Quant à nous, nous emporterons, dans notre retraite, comme *un reflet de l'auréole des auteurs de notre œuvre commune, qui appartient désormais à l'Histoire.* »

Enfin le Ministre de la Guerre, Painlevé, se leva et dit : « *C'est mon devoir à moi de rendre un hommage ému aux vaillants dont le sacrifice a permis de cimenter, au centre de l'Afrique, les tronçons épars de nos possessions, pour en faire le merveilleux et durable empire de notre Afrique Équatoriale.* »

*
* *

En 1930, à l'occasion du *Centenaire de la conquête de l'Algérie*, eut lieu une nouvelle cérémonie, en présence des *survivants*, devant le *monument d'Ouargla*, consacré au souvenir de la mission Foureau-Lamy.

Ce monument, exécuté sur les plans du commandant Carbillet, représente *une lanterne des morts,* supportée par quatre piliers sur lesquels figurent les noms des membres de la mission saharienne. Un médaillon fait revivre les traits de Foureau et Lamy.

CHAPITRE IV

CONQUÊTE DES OASIS SAHARIENNES.
PÉNÉTRATION PACIFIQUE DU HOGGAR.

« L'haleine du désert est un poison subtil.
Et qui l'a respiré n'en peut jamais guérir. »
J. DE POMMEROL.

« L'important est d'avancer toujours, si peu que ce soit, de réaliser, chaque jour, quelque chose de son œuvre. »
LYAUTEY.

En 1890, l'Angleterre reconnut à la France, comme zone d'influence, la ligne de Say sur le Niger, à Barrouda sur le lac Tchad.

Lord Salisbury, fier de son triomphe diplomatique, disait à l'adresse de la France, avec une pointe d'ironie mal dissimulée : « *Nous avons donné au Coq gaulois beaucoup de sable. Il sera content de le gratter.* »

A ces paroles malicieuses, Cambon répondit : « *Eh bien, oui ! nous gratterons ce sable, nous y poserons des rails, nous y planterons le télégraphe, nous y ferons jaillir les nappes artésiennes et nous écouterons le Coq gaulois nous chanter, du haut des kasbahs des oasis, sa plus sonore et sa plus joyeuse fanfare.* »

Et Stanley, plus avisé que son Ministre, écrivait : « La construction du Transsaharien assurerait à la France une position prépondérante dans cette vaste région du Tchad (une des régions les plus riches de l'Afrique); elle pourrait en retirer, au point de vue politiqué, des avantages incalculables. Je le souhaite pour elle et dans l'intérêt de la civilisation. »

Mais pour tirer parti de cette Convention, il aurait fallu sur le champ s'emparer du Touat, qui était placé sous la vague suzeraineté du sultan du Maroc et qui réalisait, avec l'assurance de l'impunité, « *le grand centre des complots, des razzias, des défections, en même temps que le lieu de ravitaillement des insaisissables nomades.* » (P. BENOIT, in *Atlantide.*)

« *Les oasis étaient alors les refuges inviolés des dissidents, les nids d'abeilles auxquels on n'osait pas toucher. Les nomades venaient y chercher ce que le matelot demande aux ports de relâche : le réapprovisionnement facile et la revanche grossière des longues abstinences.* » (LYAUTEY.)

Les gouverneurs successifs de l'Algérie, Tirman, Cambon et surtout Laferrière, qui était admirablement conseillé par le capitaine Levé (1), très versé dans les affaires sahariennes, en réclamaient l'occupation immédiate, ainsi que les divers ministres de la guerre qui, tacitement, étaient tous du même avis. Mais le Parlement faisait toujours la sourde oreille.

---

(1) Le général Levé vient de mourir à St-Germain-en-Laye (juin 1937), regretté de toute la population. (*Note de l'auteur.*)

Dans un de ses rapports, Cambon écrivait : « Les nécessités de la politique nous ont conduits à reconnaître la suzeraineté de la Porte sur Ghadamès et sur Ghat ; or, si nous laissons échapper le Touat, qui est la plus grande ligne d'eau et de la population se dirigeant, à travers le désert, vers l'intérieur de l'Afrique, *nous n'aurons plus de voie de pénétration facile et sûre dans le Sahara.* »



Fig. 50. — Le général Laperrine. Le héros du Sahara. (Par Faye, Plon, éditeur).

Le Gouvernement se contenta de renforcer un peu les effectifs des postes de l'Extrême Sud, d'achever la redoute de Djenien-bou-Rezg, chargée de surveiller les agissements de Bou Amama, campé sous les murs de l'oasis de Figuig et de construire quelques nouveaux forts plus avancés (Forts Lallemand, Mac-Mahon et Miribel).

Mais, « *avec les nomades, disait Bugeaud, quand on garde un point, on ne protège que ce point et les rezzous passent à côté* ». A ce sage conseil, le capitaine de Castries ajoutait : « *On ne tient pas les nomades avec des bordjs, mais par le ventre.* » Or, le ventre est constitué par les oasis du Touat et d'In-Salah, qui sont les deux principaux centres de ravitaillement des Touareg.

En 1900, une mission scientifique, dirigée par M. Flamand, géologue bien connu, était escortée par 100 spahis et un goum de 150 Chambaas, commandés par le capitaine *Pein*. Aux portes d'In-Salah, cette petite troupe fut, un matin, attaquée par 12.000 ksouriens.

Confiant dans le cran et le mordant de ses hommes, Pein accepta ce combat inégal et ouvrit des feux de salve sur les agresseurs armés de lances et de vieux fusils.



Fig. 51. — Le colonel Lyautey et le Père de Foucauld, chevauchant entre Igli et Beni-Abbès (1905).

Quelques instants après, sous les rafales de la mousqueterie, voyant l'ennemi s'arrêter et tourbillonner sur lui-même, le capitaine fit sonner « la charge », qui fut le signal d'un horrible massacre et d'un sauve-qui-peut général : In-Salah, avec ses ksours et sa magnifique palmeraie, était désormais en notre pouvoir et le drapeau tricolore flottait sur la casbah de l'oasis.

Après ce triomphe, le colonel d'Eu reçut l'ordre de s'emparer du Touat et du Gourara et le colonel Bertrand, de la Légion étrangère, de s'emparer des ksours, depuis Colomb-Béchar jusqu'à Igli.

Tous les ksouriens de la Saoura firent leur soumission, tant ils étaient heureux de recevoir les soldats français, qui les protégeraient et assureraient la paix, la tranquillité et la prospérité de leurs cultures, sans l'éternel cauchemar des razzias et des assassinats.

Vers 1901, l' « Avenue des Palmiers » était définitivement placée sous le contrôle français. Ainsi, écrit Sonia Howe, se trouvait vérifiée la maxime du maréchal Bugeaud : « *Il faut être maître partout, sous peine de n'être en sécurité nulle part.* »

Mais tous ces succès furent loin de provoquer un grand enthousiasme en France, tant « *le triste sort de la mission Flatters avait donné un sinistre renom aux*

Touareg, à ces pirates du Sahara. » Aussi le Gouvernement, hanté par le fantôme du péril Targui, donna l'ordre de ne pas dépasser les limites territoriales acquises et de ne plus faire de conquête à mains armées.

Le commandant Laperrine, qui venait d'être nommé chef des oasis sahariennes, à Adrar, se promit d'exécuter cet ordre, mais de poursuivre, à l'instar de Barth, de Livingstone et de Brazza, *la pénétration pacifique du Hoggar*, car, dans sa claire vision, il pressentait que ce massif montagneux serait une des arches les plus puissantes de l'immense pont qui sera jeté, un jour, entre le Tell algérien et la boucle du Niger.

A ses subordonnés, il donna des ordres précis sur le but à atteindre et sur la manière d'*apprivoiser* les Touareg, en leur tendant une main ouverte et non un poing fermé et en pratiquant la politique non de la matraque, mais du « *morceau de sucre* ».

A tous il conseilla la méthode de la douceur, du sourire, de la bienveillance. « *N'employez la méthode forte, celle du* « *coup de poing* », *qu'en cas d'absolue nécessité, mais alors poignez fort.* »

Ainsi, après plusieurs vols de chameaux, commis par les Touareg dans le Mouydir soumis, le lieutenant Cottenest fut chargé de punir les razzieurs. Avec son peloton de méharistes, il se jeta à leurs trousses et les poursuivit jusqu'au village de Tit (1), situé au cœur du Hoggar. Se sentant pris, les maraudeurs firent usage de leurs armes. Indigné, Cottenest ouvrit le feu sur eux et les extermina presque tous, le 7 mai 1902.

L'orgueil des Touareg, qui se croyaient invincibles, subit là un terrible affront. Les tribus comprirent qu'il était impossible de résister à nos troupes si bien armées : Les soumissions furent, dès lors, rapides et nombreuses.

Dans son *Journal de marche*, le lieutenant Guillo-Lohan notait : « Au cours de ma tournée au Hoggar, j'avais le plus vif désir d'entrer en relations avec la principale tribu. *Mais la rude leçon, infligée à Tit par le lieutenant Cottenest, a calmé leur belliqueuse ardeur* et nous sommes persuadé que seule une peur effroyable les empêche de se présenter à nous, pour affirmer leurs idées de soumission et de paix. *Si nous pouvions les convaincre que nous n'en voulons qu'aux fauteurs de désordre et les amener à nous, leur exemple trouverait de nombreux imitateurs.* »

En 1903, de fortes harkas de dissidents s'agitaient aux environs des oasis sahariennes. Après le guet-apens dirigé contre Jonnart à Figuig, après le massacre d'El-Moungar, la France apprit avec joie l'héroïque résistance de Taghit. Aussi, le général Lyautey félicita le cran, l'énergie et la décision du capitaine *de Susbielle* en ces termes : « *Avec quelle allégresse nous apprîmes la défense de Taghit et ses glorieux détails : la nouvelle sonnait comme un coup de clairon et un même frisson faisait tressaillir nos cœurs de soldats.* »

La pénétration pacifique du Hoggar fut l'œuvre de deux grands Français, le général *Laperrine* et le Père *de Foucauld*, qui ont symbiosé leurs efforts pour accomplir ce prodige. Tous deux dorment leur dernier sommeil, sous cette terre saharienne qu'ils ont aimée et arrosée de leur sang.

Laperrine, Henri, naquit à Castelnaudary, en 1860, et rêva, dès sa plus tendre enfance, d'être soldat.

Reçu à Saint-Cyr, Laperrine se lia avec de Foucauld, qu'il retrouva plus tard à Saumur. Mais, là, sans y participer, il fut le témoin de la vie débauchée menée par le vicomte Charles de Foucauld et Antoine de Vallombrosa, marquis de Morès, qui possédaient tous les deux une jolie fortune.

---

(1) Le combat de Tit a suffi pour anéantir le prestige et la force des rois du Désert (R. Cartier).

Dans son beau livre de l'*Epopée saharienne*, Sonia Howe écrit : « *Ces trois jeunes gens, si pleins de vie, d'ardeur et de fierté, sont entrés dans la vie comme dans un bal. Mais, par un étrange destin, tous les trois ont péri tragiquement sur le sol africain.* »

En 1881, Laperrine fut nommé au 4e chasseurs d'Afrique, fit la campagne contre Bou Amama, dans le Sud-Oranais, servit en Tunisie, puis aux spahis soudanais et revint, en 1901, prendre le commandement des Oasis Sahariennes à Adrar.

Fasciné par le désert, ce jeune officier n'avait connu que les misères inhérentes à la vie des soldats d'Afrique et que le colonel Trummelet a décrit ainsi : « *Jours*



Fig. 52. — Entrée du bordj d'In Salah.

de feu, nuits de glace, eaux salées et vaseuses, marches pénibles dans les solitudes ensablées, la terre pour couche, les tempêtes brûlantes, le biscuit et le mouton pour éternel régime.

« *Et, malgré ces fatigues, ces privations, de la gaieté, de l'entrain, de francs rires, des moqueries contre la mauvaise fortune et, planant sur toutes ces tribulations, l'amour de la gloire, du drapeau et le prestige de la France.* »

Pendant ce temps, Laperrine étudia les modalités de la guerre au désert, fréquenta beaucoup les officiers des bureaux indigènes, apprit l'arabe et s'assimila les principes colonisateurs de Bugeaud, Faidherbe, Galliéni et Lyautey, principes qui peuvent se résumer ainsi : « *Rappelez-vous que l'ennemi d'aujourd'hui sera votre collaborateur et ami de demain.* » (Lyautey.)

Pour mener à bien cette œuvre *d'apprivoisement*, Laperrine demande des volontaires ne craignant pas la vie rude et sévère du Saharien. Les officiers des Bureaux indigènes, sachant parler et manier l'arabe, furent ses préférés.

Chef ardent, intelligent, infatigable, Laperrine s'efforça de gagner le cœur de ses collaborateurs, en leur accordant toute sa confiance, en leur distribuant « *l'éloge, qui est autrement actif que le blâme* », en leur conseillant l'activité, la sagacité et l'initiative suivant les circonstances. En cas d'insuccès involontaire, il se faisait un devoir de les couvrir de sa responsabilité. Mais, gare aux timorés, aux paresseux,

aux maladroits, qui, au lieu d'attirer les indigènes, les effarouchaient, au lieu de les mettre en confiance et de gagner leur cœur, les rendaient plus méfiants et plus sauvages.

Dans ses tournées, Laperrine aimait à réunir les membres importants des tribus visitées, à leur faire des « *palabres* », pour leur exposer les nombreux avantages qu'ils retireraient de se confier sans réserve à l'action tutélaire de la France. *En faisant leur soumission, ils devenaient ses enfants adoptifs. Ils devaient s'engager à ne plus faire de razzias, à ne plus acheter ou vendre des esclaves, car les Français ont aboli l'esclavage dans toutes leurs colonies.*



FIG. 53. — Méhariste guetteur sur la terrasse du bordj.

Puis il invitait les malades à se faire soigner par le *toubib* de l'escorte, qui leur donnerait des conseils et des médicaments gratuits.

Enfin, il leur renouvelait la promesse de respecter toujours leurs femmes, leurs biens, leurs troupeaux et leur religion.

*
* *

Chargé de la police de cet immense territoire, Laperrine demanda et obtint la permission de créer une *compagnie de méharistes sahariens*, composée non de soldats indigènes incorporés mais *commissionnés*, pouvant résilier leur contrat au bout d'un an, ou être renvoyés par leurs chefs, en cas de négligences réitérées dans le service. Cette unité fut composée de Chambaas et de Touareg volontaires, anciens razzieurs invétérés, au courant de tous les subterfuges des nomades et connaissant admirablement les pistes, les puits et les pâturages du désert.

Au lieu de les nourrir avec des vivres administratifs, on leur donna une haute-paye journalière, avec laquelle ils devaient s'habiller, se nourrir et entretenir les deux chameaux achetés par l'Etat, mais qui devenaient, à la longue, leur propriété.

Vivant sur le pays, ils constituaient une grosse économie pour le Trésor et formaient cette admirable police, si redoutée des détrousseurs du Sahara.

« *Qu'importe la distance à ces méharistes, qui emportent avec eux, pour deux ou trois mois, leurs vivres consistant en dattes et farine comprimées dans des peaux de bouc ?* » (Sonia HOWE.) Contre la mobilité, il faut une mobilité plus grande.

Grâce à eux, le colonel organisa de fréquentes reconnaissances à long rayon, restaura les puits, en fit creuser de nouveaux, aménagea les pistes et les fit jalonner de grosses pierres.



Fig. 54. — L'allée centrale de la palmeraie d'In-Salah.

Puis il créa, dans les principaux centres, des marchés à date fixe, des salles de visite, où les ksouriens malades venaient se faire visiter, vacciner, ventouser et traiter leurs maladies vénériennes et oculaires si communes.



Fig. 55. — In Salah. La sieste, le *dulce otium.*

Enfin, en raison de l'éloignement et de la dispersion fréquente des divers pelotons, aux quatre coins du désert, Laperrine répétait que l'*officier au Sahara devait être souvent le médecin de ses méharistes.* Aussi avait-il chargé le médecin de la compagnie d'instruire les officiers sur les symptômes des maladies courantes et les médicaments simples qu'il fallait employer pour chacune d'elles, sur la façon d'im-

mobiliser un membre fracturé, de traiter une entorse, d'appliquer un sinapisme, des compresses humides, d'ouvrir un abcès avec un bistouri, de transporter, sur le dos d'un chameau, un malade couché et d'apprendre à injecter avec une



Fig. 56. — In-Salah. Au fond la popote des officiers avec sa colonnade.

seringue hypodermique du sérum antivenimeux, en cas de piqûres de *vipères à corne* (1), si nombreuses dans certains parages.

Dans cette œuvre, d'apprivoisement, Laperrine fut puissamment aidé par son



Fig. 57. — In-Salah. La piscine en plein air.

ami, le *Père de Foucauld*, surnommé par les Touareg le *Marabout français;* par l'Amenokal Moussa ag Amastane, qui fut notre dévoué, intelligent et sincère allié, *et surtout par les toubibs du Hoggar, qui, en soulageant la douleur humaine, en*

---

(1) « Au Sahara, les médecins ne voyagent jamais sans sérum antivenimeux : Ils ont de fréquentes occasions de s'en servir. » (Dr Vermale.) — Un de nos anciens camarades du Val-de-Grâce, le Docteur Phisalix fut l'instigateur de cette thérapeutique antivenimeuse. (*Note de l'auteur.*)

combattant la maladie, en arrêtant parfois la mort, en semant la joie et l'espérance dans les tentes et les huttes, surent gagner le cœur des Touareg et les inciter à faire leur soumission.

Ce chef était hautement apprécié par ses collaborateurs, qui aimaient ses ordres brefs, nets, précis, et sa méthode d'*apprivoisement* si clairement énoncée. Voici l'appréciation portée, sur lui, par le docteur Dautheville : « Je suis arrivé à la Compagnie saharienne des méharistes du Tidikelt en février 1905 et l'ai quittée en novembre 1908, y succédant au docteur *Villa Fernand*, qui fut le premier médecin de cette compagnie, créée vers la fin de 1902.



Fig. 58. — In-Salah. Le tennis de la garnison.

« En ce temps-là, de peu de sécurité et de grandes précautions, on allait de Beni-Ounif à In-Salah, en quarante jours, par la Zousfana, la Saoura et le chapelet des oasis du Touat. *Le siège du gouvernement des Territoires du Sud était à Adrar et tout nouvel arrivant devait aller se présenter au colonel Laperrine* (1).

« *C'était un homme de taille moyenne, assez replet, à la figure fine, intelligente, avec des yeux bruns aimables, mais qui parfois devenaient très durs, quand le colonel manifestait son mécontentement. Très actif, jamais fatigué, capable d'avaler et de boire comme Pantagruel, ou de vivre d'un bout de « Kessera » (galette arabe) et d'un oignon cru : il en exigeait autant de ses subordonnés.*

« Quand je me présentai à lui, sa première question fut celle ci : « Docteur, connaissez-vous la langue arabe ? — Non, mon colonel. — C'est très bien : *je vous donne quatre mois pour l'apprendre.* » Il ne fut pas obligé de me le répéter. « Plus tard, j'ai dû, au contact du bon Père de Foucauld, apprendre le Tamacheq, mais je ne suis pas arrivé à le parler aussi bien que l'arabe. »

Le docteur *Hérisson*, qui succéda au docteur Dautheville, m'écrit : « Je n'ai jamais fourni de rapport médical, pendant mon séjour au Hoggar. Mais je correspondais, à peu près tous les mois, avec le colonel Laperrine, *par lettre privée,*

(1) Le colonel Laperrine quitta le Sahara en 1910 pour aller commander à Lunéville le 18e chasseurs à cheval, puis à Lyon la brigade des dragons. — En 1917, le général Laperrine fut renvoyé au Sahara : on réunit sous son commandement le Tell, le Sahara et le Soudan. Son retour fut salué par de grandioses manifestations.

comme il nous avait accoutumé à le faire. Tout l'intéressait : Ma lettre contenait aussi bien une demande d'approvisionnement en coton hydrophile, teinture d'iode, sulfate de soude, etc., que le récit d'un incident, ou un trait de mœurs indigènes, les résultats d'une tournée de vaccination, la relation de certaines maladies dominantes, le nombre croissant des consultations, ou même une simple impression traduite.

« Suivant son expression, nous faisions une *campagne d'apprivoisement et notre chef, qui était à la fois notre maître vénéré et notre ami, n'ignorait rien de ce qui se passait au Hoggar.*

« *Laperrine était un homme de cœur, un esprit distingué et un gentilhomme.* » (Dr HÉRISSON.)

Dans son beau livre, les *Figures Lauraguaises*, le professeur Marfan, de la Faculté de médecine de Paris, a tracé un vigoureux portrait du grand Saharien (1).

Avec quelle émotion, il raconte le drame affreux provoqué par la chute de l'avion qui transportait le général, la mort lente et stoïque du blessé, tombé dans les sables de ce désert qu'il avait vaincu, et qui le vainquit à son tour, mais qu'il a sanctifié de son sang.

Ce radio-actif avait pressenti que la conquête du Sahara ferait la soudure des trois tronçons de notre Empire Africain ; que le légendaire chameau serait remplacé par l'automobile ; que l'avion sillonnerait son ciel ; que la télégraphie, avec ou sans fil, diffuserait la pensée de la France à travers ces solitudes et en chasserait le « *cafard* » et enfin que le *Transsaharien*, qui semble être un rêve aujourd'hui, sera une réalité demain.

---

(1) En novembre 1919, les ministres de la Guerre et des Colonies voulaient faire procéder à l'étude d'une liaison aérienne entre le Sud-Algérien et la boucle du Niger. L'escadrille Vuillemin fut chargée du transport.

A la place du général Nivelle, empêché, le général Laperrine prit sa place.

Le parcours d'Alger, In-Salah, Hoggar se fit sans incidents sérieux.

Le 18 février 1920, les deux avions, celui du commandant Vuillemin et du général Laperrine s'envolèrent de Tamanrasset, mais bientôt les éléments leur imprimaient une dérive considérable et l'avion du général, saisi dans une bourrasque de vent et à bout d'essence, capota à l'atterrissage, en plein désert. Le pilote Bernard et le mécanicien Vasselin étaient indemnes, mais *le général avait la clavicule gauche cassée et des côtes enfoncées.*

Pendant deux jours, ces trois hommes résolus firent de longues étapes dans l'immense solitude ; puis ils revinrent à l'emplacement où gisait l'avion abandonné.

« La soif, la faim, l'angoisse continuelle torturaient les malheureux. Laperrine, oubliant son mal, encourageait ses compagnons. Mais bientôt son état s'aggrava et le 5 mars (15 jours après l'atterrissage), le grand saharien rendait l'âme, victime de ce désert qu'il avait tant aimé. »

« Le 16 mars, Bernard et Vasselin furent sauvés par le lieutenant Pruvost, qui patrouillait dans la région de Tin-Zaouaten. » (LEHURAUX.)

Chapitre V.

Le Père de Foucauld.
Le Marabout français. L'âme du Hoggar.

« *On fait du bien, beaucoup moins par ce qu'on fait ou qu'on dit, que par ce que l'on est.* »
Ch. de Foucauld.

« *Nulle âme ne fut plus française que la sienne.* »
Bossuet.

En 1904, quel ne fut pas l'étonnement des Touareg en voyant arriver et s'installer à Tamanrasset, seul et sans armes, un pèlerin français, en gandourah blanche avec

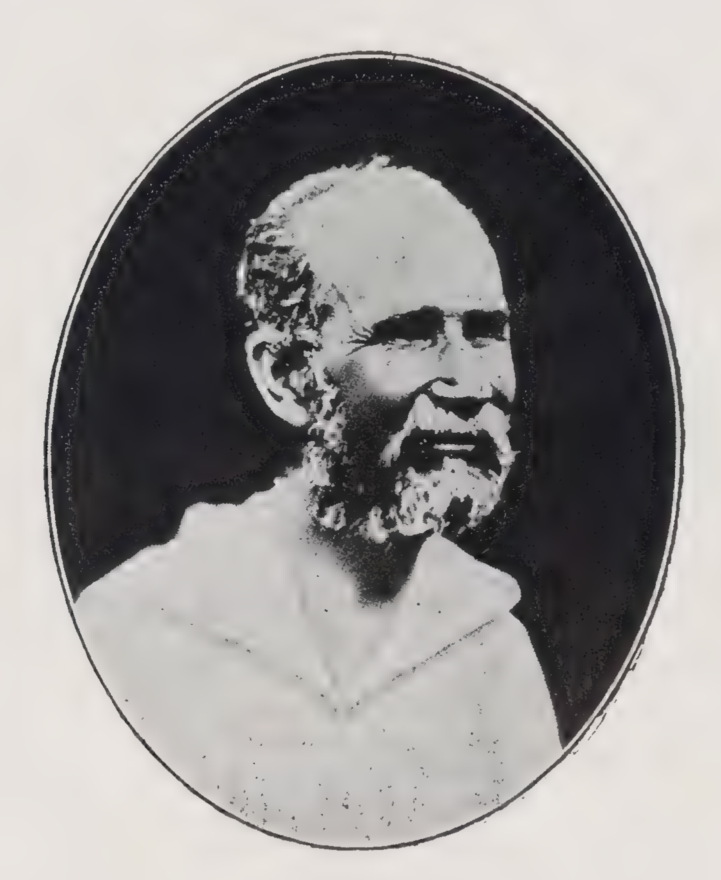


Fig. 59. — Le Père Charles de Foucauld.
L'Ermite du Sahara (Plon, éditeur.)

un cœur et une croix rouges sur la poitrine, tout souriant, parlant le tamacheq, leur donnant des conseils, des cadeaux et des médicaments. Son ermitage devint vite le rendez-vous de toutes les misères et de toutes les maladies chroniques du Hoggar.

Né à Strasbourg (1), en 1858, dans un hôtel particulier de la place de Broglie (2), le vicomte Charles de Foucauld (3) fut orphelin de bonne heure, puis élevé par son grand-père, qui se réfugia à Nancy, après l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Il fit ses études classiques au lycée de cette ville et entra à Saint-Cyr, dans le peloton des cavaliers.



Fig. 60. — Seguia irriguant la palmeraie.



Fig. 61. — Glissades dans la dune.

A l'École Militaire, les camarades le regardaient comme un élève intelligent, doué d'une excellente mémoire, mais indolent, gras, sensuel, athée, ne songeant qu'aux bons repas, aux cigares parfumés et aux hétaïres de choix. Ils avaient sur-

(1) « Du Père de Foucauld j'ai gardé le souvenir de son esprit de bonté et de charité inépuisable, qui n'excluait pas une certaine fierté : héritage de ses premières années vécues comme officier ».

(Lettre du Général Meynier.)

(2) La maison natale du Père de Foucauld et la maison Diétrich, dite « de la Marseillaise », ont été récemment démolies : à leur place s'élève la Banque de France. Sur sa façade deux plaques indicatrices ont été apposées.

(3) A l'exposition du Sahara au Trocadéro, en 1934, on pouvait admirer le buste du Père de Foucauld exécuté par de Chateaubrun. (*Note de l'auteur.*)

nommé ce « digestif », ce « bon réjoui », « *le cosaque* », *ou le* « *gros Charles* ». La belle fortune, dont il disposait à sa guise, favorisait sa gourmandise, son indolence et son « sex-appeal ».

A Saumur, ses penchants gastronomiques et sensuels augmentèrent encore, favorisés qu'ils étaient par la cohabitation dans une chambre à deux lits avec de Morès, garçon exubérant, prototype des radio-actifs (1).

Leurs débauches firent grand bruit dans cette petite ville, qui a connu tant de jeunes officiers de cavalerie, restés célèbres par les frasques de leur jeunesse.

Voici le curieux portrait de ces deux cavaliers si dissemblables, tracé par le général de Bersaucourt, leur camarade de promotion : « *Morès, l'œil en feu, les bras s'agitant en ailes de moulin à vent, parcourait la chambre à grands pas nerveux, maudissant la discipline qui le privait de sa liberté. Foucauld, au contraire, étendu à l'américaine, sur un canapé, suivant d'un œil indolent les volutes d'un cigare parfumé et semblant prendre en pitié son camarade d'infortune, qui ne comprenait rien aux délices du Nirvana.* »

Affecté à Pont-à-Mousson, de Foucauld révolutionna cette petite garnison par ses prodigalités. En 1880, il partit avec son régiment à Bône, et, en 1881, il fut mis « en non-activité par retrait d'emploi », pour ne pas avoir renvoyé, en France, une maîtresse avec laquelle il s'affichait partout, en public.

Après les revers et la grande humiliation de 1870, la France eut un sursaut d'énergie et entreprit l'expédition de Tunisie.

Las de sa « petite alliée » et de son inaction, de Foucauld sentit la poudre, rompit ses liens et se précipita au Ministère de la guerre pour se faire réintégrer dans l'armée en qualité d'officier, ou même de simple cavalier, en Afrique.

Réintégré avec son grade, il fut envoyé, sur le champ, dans le Sud-Oranais pour combattre Bou Amama, l'éternel insurgé. « *Ce fut, écrit Paul Lesourd, la rupture avec la mollesse, l'apathie et la prise de contact avec la vie des camps, la vie active, le dévouement et la charité.*

« Il se donna tout entier à son métier qui l'intéressait, à ses hommes qui l'adoraient, à ses chefs qui aimaient sa franchise, sa clairvoyance, son entrain et sa bonne humeur.

« Rapidement, son embonpoint disparut et sa vigueur physique fut décuplée : Il trouvait du charme aux longues randonnées, aux charges furieuses, aux modestes repas pris avec ses camarades.

« Après les chaudes journées, il aimait goûter la fraîcheur des nuits, coucher dans le sable, roulé dans un manteau, les yeux fixés dans le scintillement des étoiles. La vie du désert le prenait peu à peu, l'ensorcelait, le fascinait par cette griserie de l'inconnu, « *de ce qu'il y a derrière la ligne dernière de l'horizon !* »

Transfiguré, il éprouva, là, le même frisson que le méhariste Ernest Psichari, quand il écrivait que « *le désert est balayé par le souffle de l'Esprit : cette terre de désolation où plus d'une âme entendit la voix de Dieu* ».

Après la défaite de Bou Amama, de Foucauld donna sa démission d'officier et, pour éviter l'inaction, organisa un voyage d'exploration au Maroc. Sous un déguisement de Juif, il vécut onze mois dans la Chaouïa et le Haut Atlas, risquant tous les jours sa vie, pour lever les plans des pays traversés.

---

(1) « Le marquis de Morès fut assasiné le 8 juin 1896, à El Outia, sur la route de Ghadamès, pendant qu'il se dirigeait vers Ghat et le Soudan. » (LEHURAUX.)

L'isolement et la méditation eurent sur son âme une action purifiante.

« *Aucun cloître ne vaut le désert, écrit Louis Bertrand. C'est là que l'homme éprouve le mieux la tragique horreur de ces grands espaces vides, de ces infinités qui le pressent de toutes parts, mais aussi le prix infini d'être une petite pousse de vie dans les espaces de mort et de stérilité, un éclair de pensée parmi la stupidité sans bornes de toute cette matière.* »





Fig. 62. — Dame noble en costume de gala (1).

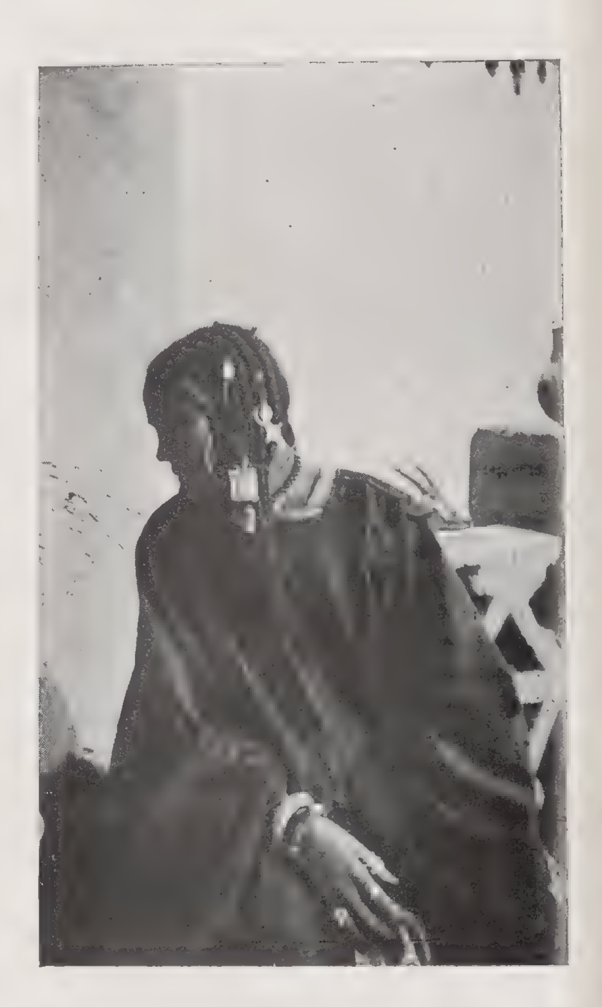


Fig. 63. — Femme avec nombreux bijoux d'argent.

Il est impossible de vivre dans ces immensités hostiles et splendides, sans se replier sur soi-même et sans essayer de s'en évader vers l'au-delà : « *Le désert vous force à penser. La prière et la méditation sont les seuls fruits de cette terre sans ombre et sans eau.* »

(1) Grandes et souples, les traits réguliers, la peau brune et dorée par le soleil, les femmes sont souvent jolies, quand elles sont de race pure, avec leurs grands yeux très noirs, leurs cheveux de jais, tressés en nattes fines, et leurs longs voiles bleus. Elles passent leurs journées à jouer de l'*imzad*, qui est une sorte de violon monocorde. (Lédé.)

Après sa longue et périlleuse exploration du Maroc, de Foucauld revint à Paris, rédigea ses notes, fit des recherches bibliographiques et publia *la Relation de son voyage*, qui fit grand bruit à la Société de Géographie.

Pendant ses courses dans la Capitale, une force invincible le poussait à visiter les églises, où il pénétrait avec un frisson de volupté.

Un jour, en passant devant le confessionnal de l'abbé Huvelin, prêtre érudit, ami de sa famille, il s'y précipita en disant : « *Mon père, instruisez-moi ; je n'ai pas la foi.* »

L'abbé calma ses inquiétudes, le confessa et l'envoya communier. *Ce fut pour lui une révélation, une transfiguration.* Dès ce jour, l'incrédule revint à la religion de son enfance, à celle de sa tendre mère si pieuse, qui lui faisait porter des bouquets de fleurs au pied des autels visités, au cours de ses promenades.

En 1890, de Foucauld devint *Trappiste* pendant sept ans, vécut trois ans chez les Clarisses à Jérusalem, comme domestique-sacristain, pour imiter son divin Maître.

Ordonné prêtre en 1901, il obtint l'autorisation d'aller créer « *un ermitage* » à Beni-Abbès, où il servirait d'aumônier volontaire et ferait du bien aux pauvres des tribus voisines.

Avec l'aide de quelques soldats, il construisit une misérable chapelle, flanquée d'une sacristie et d'une chambre, qui servait de dortoir, de cuisine et de salle de consultations pour les malades.

∴

Interrogé sur « la Fraternité de Beni-Abbès », le docteur Dautheville nous écrit : « De 1904 à 1906, j'ai accompagné les caravanes importantes ravitaillant les territoires du Sud-Oranais jusqu'à Beni-Abbès, centre de ravitaillement de Timimoun, Adrar et In-Salah. Quelle rude vie nous menions ! Il n'était pas question à cette époque-là d'itinéraires de tourisme au cœur du Sahara ; nous avancions prudemment, par petites étapes, la carabine en travers de la selle et deux cents cartouches dans nos fontes. *Les attaques de Figuig, El Moungar et Taghit nous rendaient prudents.*

« Au cours de ces étapes, j'ai souvent visité la cabane du Père de Foucauld, faite de pisé grossier, surmontée d'une croix, à quelque deux cents mètres du bordj, avec un mobilier composé d'une table en bois blanc, un lit de planches et un ou deux escabeaux de fortune : il vivait là en saint, détaché des biens de ce monde.

« Vers six heures du soir, dans la redoute, tous les officiers se réunissaient autour de boissons fraîches, heureux de respirer un peu, après les heures étouffantes de la journée. Bientôt un silence, le Père de Foucauld était annoncé. Un de nos camarades allait au-devant de lui pour le saluer. Alors se passait cette scène grandiose, qui nous étreignait d'émotion, pendant que le drapeau était descendu et salué par l'Ermite et le clairon de la Légion.

« Puis le Père, dominant l'horizon de sa fine taille d'ancien cavalier, récitait à haute voix le *Pater Noster*, comme jamais personne ne l'a récité !

« Il n'était pas question alors d'idées personnelles, religieuses, politiques ou autres, nous n'étions plus que des hommes envoyant toute notre pensée et tout notre cœur à la France, par la bouche de ce saint homme.

« Une large bénédiction suivait et le Père se retirait simplement, comme il était venu.

« Ceux qui ont assisté à cette scène émouvante s'en souviendront toute leur vie. »

∴

Le docteur Pérot, en garnison à Beni-Abbès, a beaucoup connu le Père de Foucauld. Il allait, tous les deux jours, à l'ermitage examiner les indigènes malades et blessés, que le Père pansait et soignait avec la plus grande sollicitude.

« De loin en loin, l'Ermite acceptait une invitation à dîner à notre popote, mais il n'y manquait jamais quand un grand chef (Laperrine, Lyautey, etc.) ou un explorateur arrivait à Beni-Abbès. »



Fig. 64. — Haratine portant une cruche sur la tête.

« *C'était un convive charmant, gai, distingué, qui, se retrouvant dans une popote d'officiers, ne se scandalisait pas si la conversation prenait un tour badin, surtout si son ami Laperrine racontait une histoire un peu grivoise, il riait alors de bon cœur. Il était d'une extrême sobriété: il adorait les oignons crus.*

« En un mot, *il était impossible de fréquenter cet homme admirable, sans l'aimer.*

« Après la visite des malades, nous causions souvent des événements du jour, des maladies observées, de l'avenir des oasis sahariennes, qui verront un jour, disait-il, « *passer le Transsaharien* », grand moyen de propagation de la foi.

« Il prenait plaisir à me raconter les tribulations, les misères subies au cours de son voyage d'exploration au Maroc, où il était obligé de se cacher pour faire la topographie des régions traversées et son humiliation de vivre au milieu de juifs crasseux, sordides, pour ne pas éveiller des soupçons et être tué. Que de fois ne m'a-t-il pas répété : « *Malheur à moi, si on m'avait déshabillé, on se serait bien aperçu que je n'étais pas circoncis !* »



Fig. 65. — Jeunes filles à la douche (1).

« Sous sa robe blanche, le Père avait gardé le goût des beaux chevaux. Quand j'arrivais sur mon jeune cheval arabe, qui donnait au mollet l'appuyé de la croupe en dedans, le piaffé et le mâcher du mors, l'ancien cavalier s'intéressait à ces petites manœuvres et me donnait des conseils, dont je faisais mon profit.

« Puis, un jour, le Père est parti vers In-Salah et Tamanrasset et moi, j'ai rejoint

(1) Les jeunes filles se marient assez tard. — Avant leur mariage, elles mènent une vie libre et indépendante. — Mariées, elles sont généralement fidèles.

la Garde Républicaine, à Paris, où il vint me voir au cours de son dernier voyage en France.

« Le dimanche, les officiers de la garnison assistaient à sa messe. L'un d'eux me disait : Celui qui n'a pas assisté à un de ces offices ne sait pas ce qu'est une messe. Quand le Père prenait l'hostie dans ses doigts et qu'il prononçait le « *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum...* », c'était avec un tel accent qu'on avait envie de pleurer avec lui. »

Et le général Lyautey ajoutait : « *Devant cet autel qui n'était qu'une table en bois blanc, devant ces vêtements sacerdotaux d'étoffe grossière, ce crucifix et ces chandeliers en étain, devant toute cette misère, mais aussi devant ce prêtre en extase, offrant le sacrifice avec une ferveur qui emplissait le lieu de lumière et de foi, j'éprouvais une émotion religieuse, un sentiment de grandeur que je n'ai jamais ressenti au même degré dans les cathédrales les plus somptueuses, en face de la pompe des offices solennels.*

« *L'officiant régnait sur ces solitudes par la force de ses prières, de ses vertus, de son sacrifice : et la France bénéficiait de l'amour et du respect qu'il inspirait.* » (Lyautey.)

∴

Pour activer la campagne d'*apprivoisement*, Laperrine songea à son ami de Foucauld et lui conseilla d'aller s'installer, pendant les mois d'été, au milieu des Touareg, dans le Hoggar, si agréable durant la saison chaude.

Là, il sèmerait la bonne parole et accaparerait les bonnes grâces de l'Amenokal Moussa ag Amastane, qui semblait être l'ami de la France et contribuerait ainsi à la soumission pacifique des tribus.

« *A mon arrivée, je choisis Tamanrasset, écrit-il, village de vingt feux, en pleine montagne, au cœur du Hoggar, à l'écart de tous les centres importants. Je choisis ce lieu délaissé et je m'y fixe.* »

Avec une admiration mêlée de tristesse, le capitaine Dinaux, qui l'avait accompagné, repartit en disant : « *Il restera ainsi seul au milieu des Touareg, à 700 kilomètres d'In-Salah et ne sera relié à nous que par des courriers mensuels, qu'on va essayer d'amorcer.* »

Deux ans plus tard, le capitaine Dinaux consignait dans son rapport annuel au Gouverneur général de l'Algérie : « La réputation de sainteté du Père, les résultats qu'il a obtenus dans la guérison des malades feront plus pour l'extension de notre influence et le ralliement à nos idées, qu'une occupation permanente du pays... *En un mot, sa douceur, sa bonté auxquelles s'ajoutent les bons effets produits par ses soins médicaux, ont changé en confiance une farouche méfiance.* »

Peu à peu, de nombreux malades (rhumatisants, vénériens, paludéens, bronchitiques, ophtalmiques, etc.) accoururent à ses consultations gratuites avec distribution de médicaments. Aussi regrettait-il de ne pas être, comme Livingstone, *explorateur et médecin* et réclamait-il sans cesse au colonel l'envoi d'un *toubib*, dont les soins et les cures retentissantes gagneraient promptement le cœur des Touareg.

A Tamanrasset, le Père de Foucauld s'efforça d'acquérir les sympathies de l'Amenokal, de ce chef targui remarquable, qui avait vite compris que les Touareg ne pouvaient pas lutter contre l'armement si puissant des Français et qu'il valait mieux être leur ami que leur ennemi. Doué d'un remarquable bon sens, d'une grande largeur d'idées, de sentiments pacifiques et religieux très prononcés, l'Ame-

nokal plaisait beaucoup au Père. Leurs sympathies étaient réciproques : aussi de Foucauld devint l'intermédiaire diplomatique entre l'Amenokal et le colonel (1).

De jour en jour son influence grandissait et rien d'important ne se traitait sans lui : *Le Père devint ainsi l'âme et l'oracle du Hoggar.* Pour ses successeurs, il composa une *grammaire* et un *dictionnaire* touareg et dressa un *Recueil de Poésies sahariennes.*

Pour composer ce recueil, Ben Messis, le méhariste chansonnier, lui prêta son concours dévoué. Mais la collaboratrice la plus précieuse, femme instruite, d'une rare beauté dans sa jeunesse, d'une parfaite distinction, poètesse et musicienne, fut *Dassine*, parente de l'Amenokal, surnommée l'*Antinéa* du Hoggar (2). Avec la meilleure grâce elle favorisa les recherches du Père, qui rencontrait de grandes difficultés à se procurer ces poésies inédites, mais qui étaient dites ou chantées par les jeunes gens *dans les cours d'amour* (3) *du Sahara.*

Mais quelle ne fut pas sa joie, quand il apprit un jour qu'un *toubib* était affecté au Hoggar, et qu'il devait prendre, auprès de lui et de l'Amenokal, les instructions nécessaires et la liste des tribus désirant être visitées, vaccinées et soignées par lui.

Le docteur Dautheville, Premier médecin du Hoggar.

« Les malades essayent de tout pour ne pas laisser perdre une chance de guérison. »
CLEMENCEAU : *Le voile du bonheur.*

Le docteur Dautheville (4) arriva à la compagnie saharienne d'In-Salah, en février 1905, et la quitta, quatre ans après, en novembre 1908.

Un second médecin ayant été affecté à In-Salah, « je fus, nous écrit Dautheville, détaché à Tamanrasset, en février 1908. Partis en tournée d'inspection avec le colonel Laperrine, les lieutenants Sigonney, Clergier de Saint-Léger (tué en 1915), et 140 hommes d'escorte, nous avons visité le fort Flatters, les chantiers du fort Polignac et par l'oued Mihero *nous avons atteint Tamanrasset, où je fus laissé avec quatre méharistes. Il n'y avait ni fortin, ni maison, ni hutte, pour me loger : sans retard, je fis bâtir une cabane en « berdi », qui m'abrita pendant mon séjour de six mois au Hoggar.* »

---

(1) En 1910, Laperrine amena à Paris Moussa ag Amastane, qui revint émerveillé des beautés de nos villes de France et des grandes réceptions officielles dont il fut l'objet.

En 1912, le Père de Foucauld amena aussi, en France, le jeune Ouksem, jeune homme intelligent, instruit, musulman convaincu, mais large d'idées, ayant le plus grand respect et la plus profonde admiration pour son ami, le Marabout français. Le Père lui fit visiter quelques grandes villes, le présenta aux membres de sa famille et le colonel Laperrine fit défiler, devant lui, les escadrons de son régiment au galop.

(2) « Cette femme, la reine, la sultane, la souveraine absolue du Hoggar, s'appelle Antinéa. » *In l'Atlantide* de P. Benoit. Dassine est morte en 1934. (Note de l'auteur.)

(3) L'Ahal est une cour d'amour, qui se tient sous la tente d'une jolie femme libre. Assis autour d'un grand feu, les jeunes gens font la cour aux jeunes filles et improvisent des poèmes en leur honneur, tandis qu'elles les accompagnent sur l'imzad (LÉDÉ).

(4) « Le docteur Dautheville était un médecin très dévoué, très consciencieux, peu exubérant, chasseur enragé, saharien par tempérament — Est un des rares médecins qui a demandé une prolongation de séjour au Sahara, où il est resté quatre ans à la compagnie du Tidikelt. S'intéressait beaucoup à la flore du désert. A publié deux travaux : l'un sur la flore du Sahara ; l'autre sur « le Cafard ». (*Lettre du Capitaine* LEHURAUX.)

Dautheville, François, est né le 7 avril 1879, à Saint-Etienne (Loire). Ecole de Lyon en 1898, médecin sous-lieutenant en 1902, médecin lieutenant en 1904, médecin capitaine en 1908. Démissionnaire en 1912. Thèse de Lyon 1901-02 : *De la valeur sémiologique des empreintes plantaires dans les affections chirurgicales du membre inférieur.* — Vu pendant la guerre à Villers-Chatel, près d'Arras, où son ambulance a remplacé la mienne, puis à Lure, au bureau du médecin inspecteur Hassler, de la VII[e] armée, dont j'étais le médecin adjoint. (D[r] BONNETTE.)

Voici le vivant portrait qu'il trace du Père de Foucauld : « Je vis un homme très maigre, un peu courbé, mal rasé, aux beaux yeux bruns très expressifs, très doux, séparés par un nez très busqué, figure d'ascète et d'homme intelligent et bon. Vêtu de cotonnade blanche, un cœur rouge sur le sein, un curieux bonnet avec couvre-nuque : ce vêtement attirait tous les regards et, en nous promenant, les indigènes venaient baiser les pans de sa gandourah.



Fig. 66. — In-Salah. Le Docteur Soulier
partant en tournée médicale, auteur des belles photos de ce poste.

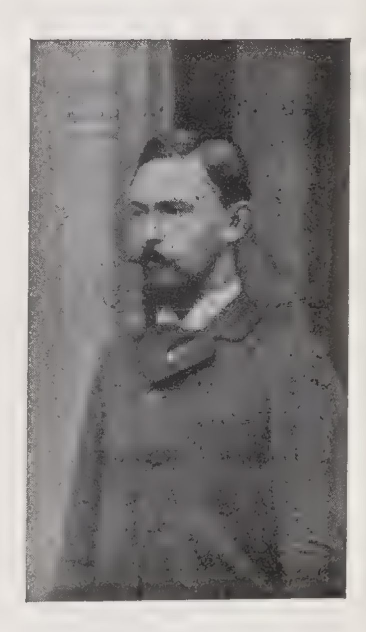


Fig. 67 — Le Docteur Dautheville
1er Médecin du Hoggar.

« Il me donna de nombreux et excellents conseils sur la façon de procéder avec les Touareg et des aperçus fort précieux sur leur caractère et leur psychologie. Enfin il m'engagea à consacrer tous mes instants de liberté à apprendre le tamacheq et se mit à mon entière disposition.

« J'ai passé à Tamanrasset, à 1.400 mètres d'altitude, un semestre merveilleux. Vivant dans l'intimité du Père, j'ai pu apprécier sa science profonde, son dévouement absolu et sa charité inépuisable. Je l'ai vu et connu bien plus humain, bien plus intéressé par les événements terrestres que M. Bazin ne l'a dit dans son livre, où il en fait un saint tout prêt à la béatification, *alors qu'il était un homme bon,*

convaincu, d'une extrême charité, large d'esprit et passionnément patriote : sous sa gandourah battait un cœur de soldat (1).

« Vous me demandez mon appréciation sur l'abnégation, l'optimisme et la sobriété du Père ? Tous les livres qui ont paru sur lui donnent une idée de ce qu'il fut, mais ces auteurs n'ont pas, à mon avis, *assez insisté sur le soldat qu'il était resté. Du soldat il avait le courage tranquille, l'abnégation, l'optimisme et la sobriété: Il pensait à son devoir de religieux, mais il pensait surtout à la France, partout et toujours.*



Fig. 68. — Jeune fille avec cheveux tressés et collier d'amulettes.

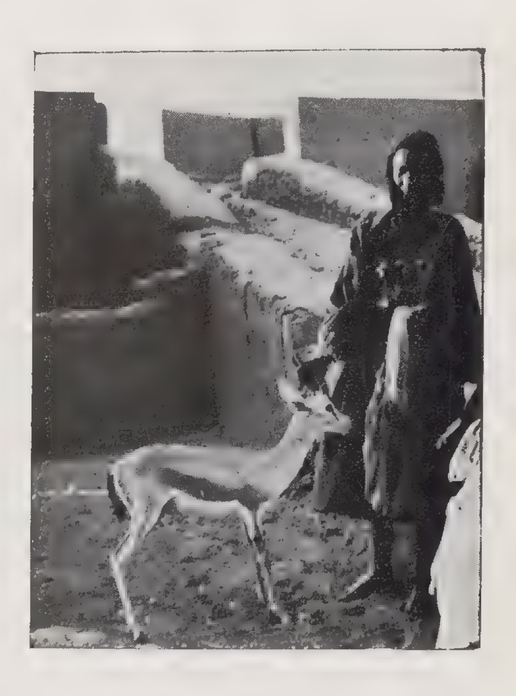


Fig. 69. — Petite gazelle des dunes apprivoisée.

« Je l'ai vu arriver avec l'Amenokal Moussa ag Amastane aux palabres ; je l'ai vu, à la réception d'un courrier du colonel, venir à ma cabane et me dire de l'accompagner aux tentes des Touareg pour leur parler et les aiguiller dans telle direction utile aux vues d'avenir de la France au Hoggar, ou sur les frontières de la Tripolitaine ; je l'ai entendu, vibrant, me raconter les péripéties de son exploration au Maroc et me parler des espoirs de la France, en Afrique saharienne, avec la réalisation du Transsaharien.

« *Son abnégation?* Un officier millionnaire qui abandonne grade et fortune pour vivre avec 20 francs par mois (qu'il se fait envoyer mensuellement d'In-Salah), dans une masure de 2 mètres de large sur 8 de long et 2 de haut, n'a pas besoin d'autre preuve d'abnégation.

« *Son optimisme ?* Il était immense, probablement parce qu'il avait la Foi. — Un jour il m'invita à dîner avec le maréchal-des-logis Tessère, venu pour mettre en

---

(1) Avant de prier pour lui-même, le Père priait pour la prospérité de la France et, pendant la guerre, c'est pour *Elle* que son âme débordante d'amour et de charité implorait le Dieu des armées. (Note de l'auteur.)

chantier le fort Motylinski. Au milieu du repas, je posai au Père la question suivante : « Croyez-vous que les Touareg vont se convertir (1) et que vous obtiendrez des résultats vous payant de vos sacrifices ? — Mon cher docteur, dit-il, *je suis ici non pas pour convertir d'un seul coup les Touareg, mais pour essayer de les comprendre et de les améliorer.* J'apprends leur langue, je les étudie pour qu'après moi d'autres prêtres continuent mon travail. *J'appartiens à l'Eglise et Elle a le temps, elle dure, alors que moi je passe et ne compte pas. Et puis, je désire que les Touareg aient place au Paradis. Je suis certain que le bon Dieu accueillera au ciel*



Fig. 70. — **Propagande anti-paludique par le phonographe (Dr Soulier.)**

ceux qui furent bons et honnêtes, sans qu'il soit besoin d'être catholique romain. Vous êtes protestant, Tessère est incrédule, les Touareg sont musulmans : Je suis persuadé que Dieu nous recevra tous, si nous le méritons, et je cherche à améliorer les Touareg pour qu'ils méritent le Paradis. »

« *Sa sobriété ?* Elle était plus qu'excessive. Je me souviens que le 15 août 1908, le Père m'invita à déjeuner. Son menu, préparé par un noir du voisinage, fut somptueux. Il débutait par un brouet de mil concassé, assez aigre, cuit dans l'eau avec des pois du pays : d'où une couleur brune des plus originales. Comme second plat, les pois préparés au beurre targui (*horresco referens !*). Enfin, pour fêter le 15 août, un demi-doigt de son précieux vin de messe, vin de Maison-Carrée agréable à boire, quand, depuis six mois, on est au régime de l'eau plus ou moins saumâtre. »

Grâce aux leçons du Père, Dautheville apprit assez rapidement un peu *de tamacheq* pour pouvoir converser avec ses voisins, ses malades et se débrouiller, tout seul, dans ses tournées médicales.

---

(1) « J'ignore le nombre de musulmans qu'a convertis le vénérable et illustre père de Foucauld. Mais je suis assuré qu'il a plus fait pour asseoir notre domination au Hoggar, que tous nos administrateurs civils et militaires. » (Psichari.)

Séduit par le climat de Tamanrasset et par la vie d'anachorète du Père, notre confrère essaya de prolonger à nouveau, sans y réussir, son séjour au Hoggar qui s'éveillait à la civilisation.

« *C'est là une preuve*, écrit le docteur Hérisson, *que le christianisme bon teint, catholique et protestant, ne se repousse pas, mais s'attire.* »

Avec son large esprit de tolérance, le Père répondit un jour à un officier qui lui faisait remarquer que le docteur Dautheville était protestant : « *Que m'importe, pourvu qu'il prie Dieu et lise la Bible.* »



Fig. 71. — Les notables d'Igli venant faire leur soumission (1900.)

« Arrivé à In-Salah quatre ans après sa conquête, au Hoggar deux ans après sa soumission, j'ai pu, écrit Dautheville, parcourir le Tidikelt, le Touat, le Gourara, le Tassili des Azdjers et le Hoggar, avec mes quatre méharistes, sans jamais avoir été attaqué.

« Pendant la guerre, il ne s'est produit aucun soulèvement sérieux, depuis Ouargla jusqu'à Agadez et de Djanet à Rio del Oro, preuve indéniable que le Sahara a été bien pacifié par la méthode d'apprivoisement de notre grand Laperrine.

« Que de bons résultats sanitaires, les toubibs n'ont-ils pas aussi obtenus au Hoggar et dans les oasis sahariennes?

« *Alors qu'avant 1900, le Sahara était dévoré par la variole, de 1905 à 1908, grâce aux vaccinations je n'en ai pas vu un seul cas. Les malades venaient par centaines à l'infirmerie indigène d'In-Salah, au grand profit des paludéens, des rhumatisants, des avariés et des ophtalmiques. Les puits et les canalisations d'eau potable se multipliaient et l'on ne voyait plus mourir de faim des négrillons pendus aux seins de leurs mères faméliques, comme on le voyait avant notre arrivée.*

« Mais, pour mener cette existence si rude (au temps héroïque du chameau et non de l'auto), *nous étions peu payés et peu récompensés :* nous n'avions pas plus d'avancement, ni de décorations que les camarades de Magnac-Laval ou de Pon-



Fig. 72. — Le colonel Bertrand de la Légion Étrangère avec son état-major arrivant sous les murs d'Igli (avril 1900.)
A droite, l'interprète Piogé, mon ami, décédé à Igli.



Fig. 73. — Lecture de la décision aux méharistes.

tivy, *mais nous avions l'âme des Conquistadores, nous aimions le désert pour lui-même, l'action pour l'action, nous aimions cette vie indépendante, périlleuse, tout en contribuant à l'œuvre de la Pacification Saharienne.* »

« Au moment de mon départ du Hoggar, j'ai éprouvé une vive satisfaction en voyant les Touareg venir me faire leurs adieux et m'assurer de leur reconnaissance.

« En 1912, le Père m'écrivait qu'on parlait encore de moi à Tamanrasset et qu'on me désignait sous le nom de « *Adhebib ouen ioularen* » (*le médecin bon diable*) : Ce sobriquet me combla de joie.

« Enfin, sur les instances du Père, j'ai fait des recherches sur d'anciens tombeaux trouvés dans les vallées du Hoggar et qui pourraient, disait-il, grâce aux notions anthropométriques et aux mensurations des squelettes, éclairer l'origine lointaine des premiers habitants du Hoggar.

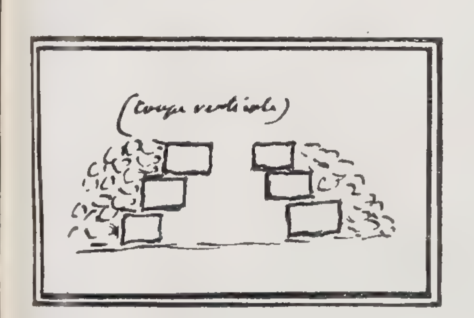


Fig. 74. — Tombeaux préhistoriques du Hoggar.

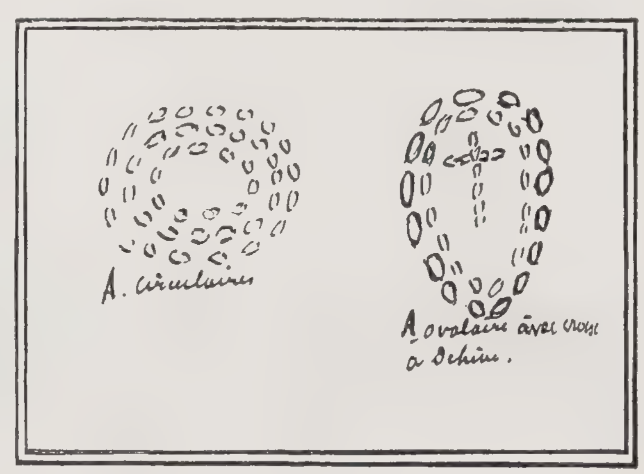


Fig. 75. — Alignements ou cercles de pierres (1). Cercles de prières au Hoggar.

« Je n'ai trouvé aucun de ces tumuli, depuis la Méditerranée jusqu'au pays Targui. Je n'en ai jamais rencontré dans le Tadmaït, au nord du Tidikelt et au-dessus de la ligne du hamada, qui va d'In-Salah à Fort Flatters. Au contraire, j'en ai rencontré plusieurs centaines dans le Hoggar et dans la région qui va de ce massif montagneux à Djanet et au Fort Flatters, à travers la région cahotique du Tassili des Azdjers.

« Ces tumuli ont une forme conique (hauteur 1 m., diamètre 1 m. 50). La chambre mortuaire est faite avec de larges pierres, placées avec soin en forme de troncs de cône et qui sont couvertes d'un revêtement de pierrailles, entassées de façon à former un cône très élargi.

« Dans le premier tumulus ouvert, j'ai dégagé la chambre intérieure où je pouvais *me tenir baissé*, mais il n'y avait pas de squelette. Dans les trois autres, *les ossements sont tombés en poussière au contact de l'air*. Seules les dents étaient bien conservées. Au voisinage, ni arme, ni objet de piété, ni bijou, et nul hochet de la vanité humaine.

« Devant ces insuccès, j'ai laissé dormir les morts de la préhistoire, pour ne pas détériorer des documents que d'autres chercheurs pourront utiliser en durcissant, avec une substance siccative, les os des squelettes.

---

(1) « Dans les Pyrénées centrales, au-dessus de Luchon, sur la montagne qui domine et sépare Benqué, de Billère, on trouve des *alignements de pierres* de diverses grandeurs. Les circulaires sont appelés *cromlecks* et renferment au centre la traditionnelle *cella*. Fouillée, on y a trouvé des os calcinés, des poteries, des lances, des bracelets, des chaînettes de l'âge de bronze. » (Lencontrade, abbé.)

« En outre, pour faire des fouilles méthodiques, il faudrait avoir un personnel français, car les Touareg répugnent à ouvrir ces sarcophages primitifs, qui sont, disent-ils, habités par de mauvais génies, *des djenouns*, qui se vengeront sur nous. Les nègres sont aussi superstitieux que les Berbères. »

« *Les alignements ou cercles de cailloux sont également très nombreux.* J'en ai vu beaucoup au Hoggar : il y en a trois ou quatre très beaux près de Tamanrasset. Ils sont circulaires à trois cercles concentriques, très bien marqués, d'autres sont ovalaires à deux rangées de pierres et dans l'un d'eux, à Dehine, il y avait au centre le dessin d'une croix.

« Ces cercles sont faits avec des pierres mises les unes au bout des autres, ayant un relief de 15 à 20 centimètres et s'enfonçant d'autant dans le sol. Je n'ai jamais vu de dolmen, menhir ou autres pierres dressées.



Fig. 76. — Méharistes attendant à pied l'ordre du départ.

« *M. Foureau et le Père de Foucauld croient que, dans ce pays sans mosquées, ces alignements délimitaient des places consacrées, où les anciens Touareg se réunissaient pour faire leurs prières en commun, d'où leur nom de « cercles de prières.* »

C'est aussi l'avis du docteur Vermale, qui écrit : « *Aujourd'hui a lieu la grande fête de l'Aïd-el-Kebir. Tout le bled est dans la joie. Les plus beaux atours sont revêtus. Dès le matin, tous les hommes se dirigent vers la mosquée, où aura lieu « la grande prière ». Mosquée, voilà bien un grand mot pour désigner une enceinte de petits cailloux. Prières, chants, lecture du Coran.* »

A l'époque préhistorique, la température était plus clémente, les vallées du Hoggar devaient être riantes et fertilisées par toutes les rivières, qui descendaient des flancs de la Koudia et qui, en se réunissant, formaient les grands fleuves ou oueds aujourd'hui desséchés, comme l'Igharghar.

Il devait y avoir alors une population assez dense, qui avait le culte des morts et qui remontait *à l'âge de pierre*, puisqu'en 1907, l'interprète Pozzo di Borgo a trouvé,

dans les oasis d'Aoulef Chorfa, un atelier de silex taillés (haches, pointes, flèches, grattoirs, polissoirs), qu'il recueillit et transmit à la Direction des Affaires indigènes, à Alger.



Fig. 77. — Taghit, Poste héroïquement défendu par notre ami, le capitaine de Susbielle.



Fig 78. — Cimetière de Taghit.
Deux colonnes brisées : Tombes du capitaine Vauchez et du lieutenant Danois Selchauhansen, tués au combat d'El Moungar.

A l'*Exposition du Sahara*, au Trocadéro, en 1934, nous avons vu aussi une très belle collection de silex taillés, trouvés dans le Hoggar.

Le Docteur Hérisson,

deuxième médecin du Hoggar.

Avec une extrême complaisance, mon « junior » a répondu à toutes mes questions, en me fournissant des détails très intéressants sur sa vie au Hoggar et sur les bonnes relations entretenues avec le Père de Foucauld.

Ces « *notes* » inédites sont prises sur le vif et sont écrites avec beaucoup d'humour et de sincérité.



Fig. 79. — Le Dr Hérisson et son fidèle interprète Ben Messis.

En janvier 1909, étant à la Légion étrangère à Oudjda (Maroc), Hérisson (1) reçut l'ordre de rejoindre In-Salah.

---

(1) Le docteur Hérisson était un médecin très actif et très séduisant. C'était un véritable artiste, qui jouait très agréablement du violoncelle. « A son arrivée à In-Salah, nous avons pu constituer un petit orchestre ainsi composé : Capitaine *Niéger*, guitare; *Hérisson* violoncelle; *Halphen*, *Mabroux*, *Lehuraux*, violons. — Quels délicieux moments nous avons vécus ! Trop courts, hélas ! car bientôt les exigences du service envoyèrent les musiciens aux quatre coins du désert. » (Lettre du capitaine Lehuraux.)

Hérisson Robert, né le 10 novembre 1880 à Mazères (Ariège). Ecole de Lyon en 1902. Médecin sous-lieutenant en 1906, médecin lieutenant en 1908, médecin capitaine en 1912. Passé aux troupes coloniales en 1912.

Thèse de Lyon : 1905-6 : *Contribution à l'étude des sarcomes des méninges et en particulier des sarcomes perforants (anciens fongus de la dure-mère)*. (*Note de l'auteur.*)

A Touggourt, il trouva le colonel Laperrine et le lieutenant Halphen, qui se rendaient à In-Salah, à cheval.

« En cours de route, un de mes chameaux de bât joua « la fille de l'air » avec son sokrar que je n'ai plus revus. Dès lors, j'ai passé mes nuits, couché dans le sable, roulé dans un burnous prêté par le colonel ou assis près du feu, tant j'étais



Fig. 80. — Le capitaine Niéger (aujourd'hui général) visitant le fort de Motylinski en construction.

transi de froid. Le chameau qui portait l'orge de mon cheval, les guerbas pleines d'eau et mon *violoncelle,* m'était seul resté fidèle : *j'étais donc assuré de pouvoir faire de la musique dans le désert.*

« A In-Salah, j'ai retrouvé mon vieil ami *Rabajoie,* qui désirait rester sur place et j'acceptai joyeusement de devenir, pour deux ans, le grand nomade au Hoggar.

« A In-Salah, j'ai en outre touché une carabine Lebel avec 200 cartouches de guerre et 100 de chasse : *j'ai meublé ma chambre avec le violoncelle et le mousqueton. C'était un symbole et un programme : j'étais appelé à mêler le rêve à la réalité.*

« Trois semaines après, nous partions avec le capitaine Niéger vers la frontière tripolitaine menacée par les Turcs.

« Au Fort Polignac en construction, nous trouvons le lieutenant Nivelle, qui se joint à nous pour tomber sur un rezzou signalé. Je fis mon entrée à Djanet avec une grande sacoche de pansements, ma trousse chirurgicale et ma carabine à la main.

« En cours de route, j'ai noté la nature du terrain parcouru, la flore, la faune; j'ai mesuré l'altitude, avec un hypsomètre ; à chaque campement, j'ai dessiné le profil d'horizon des quatre points cardinaux et j'ai noté en dessous le nom des pics et des vallées en arabe et *téfintar* (langue touareg).



Fig. 81. — Le fort Motylinski au Hoggar.

« Je soignais les hommes de l'escorte et les chameaux blessés par la selle ou le bât. La nuit, je prenais le service de garde, le quart avec le capitaine Niéger, un brigadier français et un maréchal-des-logis indigène, Ben Dial (fils de chacal) : nous veillions deux heures chacun et faisions la relève des sentinelles sur les quatre faces du camp.

« Un de nos méharistes, atteint de typhus, que nous ne pouvions pas évacuer sur In-Salah, faute d'escorte, est mort à méhari, sur lequel nous le transportions couché.

« Dans les grandes randonnées, j'ai remarqué que nous, Français, transplantés dans le désert, nous tenions « le coup » mieux que les Chambaas et les Touareg eux-mêmes : *Le goût du risque, le désir de faire œuvre utile, l'honneur de la race nous soutenaient.*

« Le rezzou ayant disparu, nous allons camper dans la plaine d'Admar et des patrouilles sont envoyées dans toutes les directions, sans résultats.

« Durant cette longue attente d'un ennemi problématique, j'ai dévoré les journaux de France, qui parlaient de Mme Steinhel, de Meg..., j'ai chassé les mouches qui me harcelaient et composé cette ballade :

Le rezzou fantôme.

Dans les sables roux de l'Admar,
Couché sous une tente verte,
Je fais des rêves de fêtard,
Devant l'immensité déserte.
Les mouches qui veulent ma perte
Volent sur moi de toute part;
Leur trompe me poinct comme un dard.
Dans mes songes doux de paresse,
Immobile comme un lézard,
J'attends que le rezzou paraisse.

Ces gens-là nous manquent d'égards.
Pourquoi nous laisser sans nouvelles ?
Allah nous garde du cafard !
Mais où sont les tribus rebelles?
Ainsi, jusqu'aux lunes nouvelles,
Nous souffrirons tous du retard.
Le Targui voile son regard.
Je songe, avec quelque faiblesse,
Que je serais mieux autre part.
J'attends que le rezzou paraisse.

Enervé quand il se fait tard,
Songeant à la bataille offerte,
Je siffle le *Chant du Départ.*
Tout le Sahara se concerte :
Fourmi rapide, mouche alerte,
Lourd khamfous, pour prendre sa part
De patrouille, ronde et de quart.
Puis, je me morfonds, sans maîtresse,
Privé de science et d'art.
J'attends que le rezzou paraisse.

Envoi

Princesse, au pays Touareg
J'étais venu, pensant que Meg
Ne t'égalait pas en caresse,
Mais je suis tombé sur un bec !
J'attends que le rezzou paraisse.

∴

« A Admar, j'ai reçu du colonel l'ordre de me rendre au Hoggar et de me mettre à la disposition du Père de Foucauld et de l'Amenokal, pour connaître les tribus qui désirent se faire soigner et vacciner par le toubib Français. »

A son arrivée à Tamanrasset, le docteur Hérisson se présenta au Père :

« Je vis un homme d'apparence chétive au premier aspect, d'une cinquantaine d'années, simple et modeste. Malgré son habit, rappelant celui des Pères Blancs que j'avais vus à Ouargla, rien de monastique dans le geste, dans l'attitude. Rien de militaire non plus. *Sous une très grande affabilité, simplicité, humilité de cœur, la courtoisie, la finesse, la délicatesse de l'homme du monde.* Bien qu'il parut mal vêtu,



Fig. 82. — Le Dr Hérisson au milieu de ses exemptés de service.

sans aucun souci d'élégance et qu'il fut d'un abord très facile pour tous, la vivacité de son regard, sa profondeur, la hauteur de son front, l'expression de son intelligence en faisaient *quelqu'un*. Il était d'une taille au dessous de la moyenne; il paraissait au premier abord peu de chose, mais j'eus vite l'impression que le Père de Foucauld était une grande intelligence, un cœur sensible, délicat. Il me fut très sympathique : *Je me sentis attiré vers lui.*

« Dès notre première entrevue, je lui posai cette question :

« Mon père, que me conseillez-vous de faire auprès des Touareg ? »

« Avec son affabilité habituelle, il me répondit : « Ne pas être l'aide-major, ni le docteur avec eux, mais surtout ne pas se froisser de leurs familiarités ou de leur désinvolture ; *être humain, charitable, être toujours gai. Il faut toujours rire, même pour dire les choses les plus simples. Le rire rapproche les hommes, leur permet de mieux se comprendre. Je ris toujours avec eux : je leur montre mes vilaines*

dents. Donnez-leur vos soins médicaux avec patience, guérissez-les : ils auront une haute idée de notre science, de notre bonté, de notre France.

« Allez visiter leurs campements, vivez quelques jours près d'eux. Causez-leur et racontez, avec l'aide d'un interprète, notre vie, nos mœurs, nos habitudes. Montrez-leur des photographies vérascopiques concernant les travaux des champs et les beautés de notre pays.

« *Montrez-vous, faites vous connaître, aimez-les, faites-leur sentir que vous les aimez : à leur tour ils vous aimeront.* »



Fig. 83. — Le Dr Hérisson, à méhari, partant en tournée médicale.

Après une tournée faite ensemble dans les centres de culture du Hoggar, le nombre des consultations et des vaccinations augmenta rapidement.

Puis Hérisson fit quelques grandes randonnées avec les lieutenants Sigonney et Le Lorrain, lancés à la poursuite de rezzous Berabers.

Il fut aussi désigné pour escorter le commandant Colonna de Leca qui, venu de Tripoli, se dirigeait vers Zinder. Il l'escorta jusqu'aux puits d'In-Azaoua et d'Iferouane, ce qui lui fit traverser deux fois le Tanesrouft, si redouté.

Entre temps, il créa un jardin potager (1) au Fort Motylinski, fit planter des arbres

(1) « Le jardin que vous avez créé à Motylinski, en 1909, existe toujours, mais s'il a résisté à la chaleur, il n'a rien *du paradis de fraîcheur et d'ombre* de Pierre Benoit. *Les figuiers et la vigne ont admirablement poussé ;* les pommiers et les pruniers sont malingres et donnent des fruits de la grosseur d'une cerise ; quant aux palmiers, abricotiers et châtaigniers de Kabylie, on en cherche en vain les vestiges. » (Lettre du lieutenant Brunet, résident du Hoggar. — Septembre 1919).

fruitiers venus d'El-Goléa, des pieds de vigne et des figuiers de Tazerouk, des châtaigniers d'Abyssinie envoyés par le professeur Trabut, d'Alger, fit semer des citrouilles, des tomates *et surtout des betteraves*, « que nous faisions cuire sous la cendre, que nous mangions avec le Père et que nous faisions goûter à nos visiteurs, en leur donnant des graines et en leur enseignant la manière de cultiver ce légume si précieux ».

Comme à Dautheville, le Père avait conseillé à Hérisson de continuer la fouille des anciens tombeaux. Cette question ne l'intéressant pas, notre confrère fit la sourde oreille.



Fig. 84. — Le Dr Hérisson à Iférouane.
Escorte du commandant Colonna de Leca.

A son départ du Hoggar, le Père le lui reprocha ainsi : « Le peu que vous auriez fait et que vous auriez légué à vos successeurs aurait été du travail déjà fait. Votre renoncement à poursuivre ces recherches pourra décourager d'avance ceux qui viendront après vous. »



Mais voici une anecdote rapportée par le docteur Hérisson, qui montre la largeur d'idées et l'intelligente tolérance du Père de Foucauld :

« Lorsque je lui dis que j'étais *protestant* et que je regrettais de ne pouvoir lui faire le plaisir d'assister à la messe, il me demanda :

« *Suivez-vous les préceptes de votre religion? Avez-vous apporté une Bible?*

— Mon père, j'ai eu une éducation religieuse assez poussée jusqu'à l'âge de quinze ans et j'ai dans la mémoire des souvenirs précis de ce que l'on m'enseigna.

— Cela n'est pas suffisant. *Il faut tous les jours lire l'Evangile et la Bible.* »

« Le Père s'exprimait avec autorité, une autorité bienveillante, paternelle, mais avec fermeté. Non seulement ce ton ne me déplaisait pas, mais il me réjouissait, car je craignais que ma qualité de protestant ne l'éloignât de moi.

« Le Père ajouta : « J'ai dans mes caisses, parmi beaucoup de livres, une Bible (édition Ostwald), je vous l'enverrai demain.

— Je vous remercie bien, mon père, je vous la rapporterai à la fin du mois.

— *Non, non, s'écria-t-il, il faut la garder jusqu'à votre départ du Hoggar et la lire régulièrement.* »

« Le Père de Foucauld me donnait, à sa manière, ma part de messe. »

∴

« *A l'École des Laperrine, des Foucauld, des Lyautey, j'ai mené une vie qui ne m'a rapporté ni argent, ni honneurs, mais les satisfactions de quelques élégances morales.*

« La dernière fut une lettre de félicitations, datée de Rabat, 20 juin 1919. Je ne la reproduis que pour en reporter tout le mérite à ces trois Maîtres. J'ai appliqué leur méthode au Maroc et j'en ai retiré de bons résultats :

« Le Général Lyautey adresse ses félicitations au médecin major Hérisson, « médecin chef du groupe sanitaire mobile de Marrakech, pour la part qu'il a prise « à l'action de la harka du Pacha de Marrakech, *Si El Hadj Thami Glaoui*, dans la traversée du Grand Atlas et dans les régions du Dadès, du Todra et des Aït Atta.

« En même temps qu'il donnait ses soins aux combattants de la harka, dans des « conditions difficiles et souvent périlleuses, *le médecin major Hérisson a, par son « action personnelle, contribué à attirer à nous des populations dissidentes.*

« Il a rapporté, en outre, de son voyage, des observations très intéressantes, « qu'il a rassemblées dans un rapport, qui constitue un document important sur la « pathologie, les mœurs et les coutumes des habitants de ces régions, encore peu « connues. »

« Depuis cette lointaine époque, nos troupes ont occupé successivement le Tafilalet, puis en 1933, le Dadès, le Todra et le pays des Aït Atta, que j'avais parcourus, en 1919, avec le pacha de Marrakech. Enfin en 1934, le général en chef Huré a vigoureusement poussé cette avance jusqu'au Rio del Oro, terminant ainsi la conquête du Maroc. LYAUTEY.

« A nos successeurs au Sahara, nous donnerons les conseils suivants :

— « *En pays musulman, le toubib doit connaître parfaitement la langue du pays, s'il veut « apprivoiser » les populations hostiles ou méfiantes, par son action personnelle.*

— « Il doit *remplir sa mission joyeusement, avec bonté et compétence.*

— « *Il ne suffit pas de donner des soins éclairés, il faut les donner de bon cœur : La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.* »



Fig. 85. — Le Dr Hérisson à cheval, en Targui, avec le litham.

Fig. 86. — Danse « aux fusils » des haratins, au son de la derboukah. (Dr Hérisson.)

Enfin, voici quelques couplets d'une chanson (paroles et musique de Hérisson), qui reflètent les impressions du grand Nomade :

Chanson saharienne.



Où va le méhariste,
Dans le désert sans fin,
Sans craindre la soif, la faim,
Contre un rezzou, vers le butin,
Le dos courbé, cravache en main ?
Il va sur une piste.

Tanesrouft qu'on redoute,
Sans eau sur le chemin;
Les meilleurs, les plus malins
Se sont perdus ; sait-on demain
Si l'on sera toujours en train
De poursuivre sa route ?

O terre d'épouvante,
D'où s'est retiré Dieu !
Les chameaux, las, sont boiteux,
Les pieds saignants, plusieurs d'entre eux
Trébuchent au guentra pierreux,
Dans leur marche indolente.

Solitude profonde,
La mort plane sur tout.
Les chameaux tendent le cou,
D'un pas égal, il vont au bout
Vers l'infini, on ne sait où,
Vers l'autre bout du monde.

L'homme est bien peu de chose,
Dans ce grand inconnu.
Dans un silence absolu,
On meurt de soif, on est perdu ;
On devient fou, l'on a vécu :
Il faut pourtant qu'on ose.

Dr Hérisson.

Docteur Dumoulin,
troisième médecin du Hoggar.

Après le départ d'Hérisson, le docteur Dumoulin (1) vint le remplacer au Hoggar, mais son séjour fut de courte durée.

En 1910-11, il fit une longue randonnée avec le commandant Payn et le lieutenant de Saint-Léger dans les centres d'Ameguid, Fort Polignac, Admer et gagna le Hoggar par Idelès. De février à mai 1911, il séjourna au Fort Motylinski, d'où il rayonna vers Tamanrasset, Abalessa, Tit, Silet et In-Amegel, où il resta un mois.



Fig. 87. — Le docteur Dumoulin en tournée médicale au Hoggar.

« Dans tous ces déplacements je n'ai jamais été attaqué. C'était pourtant l'époque où le général Niéger, alors capitaine, venait d'être frappé d'un coup de couteau à l'abdomen, à Tit, et avait échappé à la mort, malgré une perforation intestinale soignée par le docteur Rabajoie, mon prédécesseur à In-Salah.

« Avec quel plaisir les Touareg voyaient arriver le « toubib », qui leur apportait de l'iodure, des comprimés de quinine, mais aussi du thé et du sucre.

« En avril 1911, j'ai vu, à Tamanrasset, le Père de Foucauld : j'ai gardé de cette première entrevue une impression profonde. De loin, s'avançait vers moi un homme que je pris d'abord pour un indigène, tout vêtu de blanc, la tête légèrement inclinée sur l'épaule droite, hâtant le pas, donnant plutôt l'impression d'un « meskine ». Mais quel accueil affable, quelle délicatesse dans ses propos, quelle modestie !

---

(1) Dumoulin, Félix, né le 13 janvier 1878, à Romans (Drôme). École de Lyon en 1900. Médecin sous-lieutenant en 1904, médecin lieutenant en 1906, médecin capitaine en 1911, médecin commandant en 1920, médecin lieutenant-colonel. Thèse de Lyon 1903-4 : *Contribution à l'étude du rôle de la rate dans les infections. Influence de la splénectomie sur les réactions leucocytaires de quelques infections.* (*Note de l'auteur.*)

« Il était difficile d'obtenir le moindre détail sur sa vie passée. Ce qu'il avait fait était *si peu de chose,* à son avis. Il ne faisait pas de prosélytisme : par sa bonté, il cherchait à améliorer son entourage. Il donnait de nombreux conseils pratiques, médicaux et vétérinaires.

« Il aurait voulu aussi faire cesser les trop fréquents infanticides, commis par les jeunes filles et femmes Touareg, et songeait à faire venir des *Sœurs Blanches* au Hoggar, dans ce but.

« Le Père fut le grand propagateur de l'influence française dans tout le Sahara et le principal collaborateur du colonel Laperrine.

« Au Hoggar, je n'ai jamais entendu la moindre note discordante à son sujet. Tous louaient sa bonté, son affabilité, son commerce agréable, sa modestie, qui cachait une érudition profonde.

« On appréhende souvent d'aborder un homme supérieur : sa simplicité, son effacement, le charme de sa parole faisaient vite tomber cette appréhension. Ses conversations étaient toujours longues et intéressantes. Mon seul regret est de ne pas les avoir notées, après chacune d'elles. » (Dumoulin.)

Le Docteur de Person,

quatrième médecin du Hoggar.

A Dumoulin succéda le docteur de Person (1), qui était en garnison, au 8e Cuirassiers, à Tours.

Le 1er février 1911, affecté à In-Salah, il se rendit d'abord à Biskra, où il vit arriver un jeune capitaine très vif, très pimpant, dans un uniforme écarlate de Saharien, avec une figure bronzée par le soleil d'Afrique et encadrée d'une barbe soyeuse aux reflets dorés : c'était le *capitaine Charlet,* qui allait être son chef pendant deux ans.

« Après quelques jours passés à Biskra, nous nous rendons à Touggourt, où nous attendaient nos guides, en grande tenue : seroual (pantalon) bleu, casaque blanche et cartouchières rouges croisées sur la poitrine, et nos chameaux.

« Dès la première heure du trajet, le capitaine Charlet voulut faire de moi *un Saharien.* Il me donna de multiples conseils sur l'art de diriger et de pousser un chameau, mais je le suivais péniblement aux vives allures.

« Charlet se mit aussi en tête de faire de moi un *arabisant,* avant même que nous ayons atteint In-Salah. Aussi, en cours de route, dès l'arrivée aux étapes, je devenais l'élève devant mon professeur d'arabe et je devais répéter les mots difficiles et écrire leurs prononciations pour les retenir.

« Que n'aurais-je pas donné, à la fin de certaines étapes, après avoir absorbé une soupe au Maggi, d'être tranquille et de ne penser à rien ?

« Après Ouargla, Charlet devint de plus en plus impatient d'arriver à In-Salah, pour prendre le commandement de la compagnie. C'est à l'allure d'un record que

---

(1) Le docteur de Person était un grand et bel homme, qui faisait sensation auprès des Touareg, dont il était le médecin dévoué. A été le grand nomade : le capitaine Charlet l'avait surnommé *le toubib kilomètre,* car il a été presque constamment en tournées. (Lettre du capitaine Lehuraux.)

De Person, Vital, né le 30 janvier 1884, à Blois. Ecole de Lyon en 1903, médecin sous-lieutenant en 1907, médecin lieutenant en 1909, capitaine médecin en 1913. Commandant médecin en 1925, retraité en 1928. Thèse de Lyon 1906-7 : *Contre-indications tirées de l'état mental dans les cures radicales de hernie et de varicocèle* (*Note de l'auteur.*)



Fig. 88. — La piste automobile qui reliera la Méditerranée au Niger.

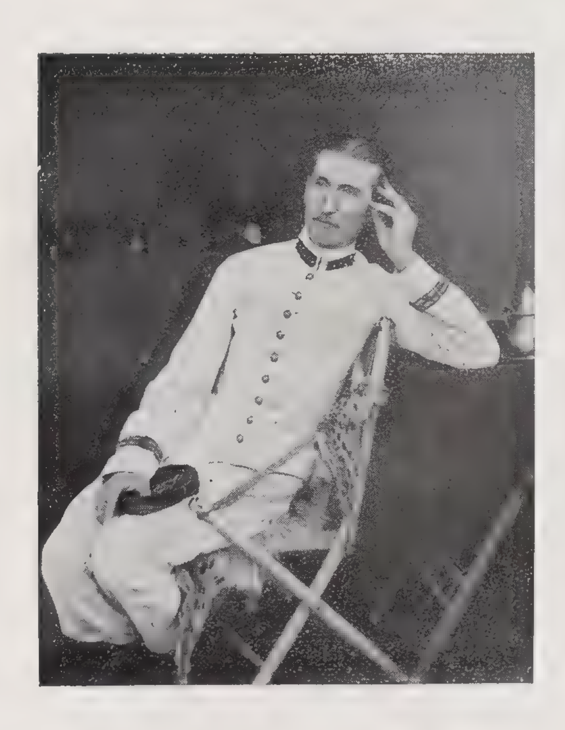


Fig. 89. — Le docteur de Person surnommé le toubib *kilomètre*.



Fig. 90. — Le docteur de Person avec son chien et le sombrero.

nous y arrivions avec trois jours d'avance sur le temps prévu. (Il faut normalement 16 à 18 jours pour franchir les 680 kilom., qui séparent Ouargla d'In-Salah.) Nous l'avons fait en 13 jours.

« Au delà d'Hassi-Inifel, les puits sont très espacés et le capitaine écrit : « Nous « avons de l'eau qui date de trois jours dans nos peaux de bouc ! Je connais cela



Fig. 91. — Le docteur de Person à méhari en tenue d'inspection.

« mais mon pauvre docteur, habitué à faire bouillir la sienne à Tours, est suffoqué « de s'ingurgiter tant de microbes ; c'est tout noir... »

« Les officiers d'In-Salah, les caïds et les notables des divers ksours vinrent au-devant de nous et se firent présenter au capitaine.

« La vie sédentaire ne me plaisant pas, je fus enchanté de partir au Hoggar et d'aller remplacer Dumoulin. Devenu le *médecin nomade*, j'ai pu faire, pendant deux ans, d'incessantes tournées au Hoggar, aux Azdjers, aux forts Polignac et Flatters, à l'Adrar des Iforas. Plus tard, j'ai obtenu la *Médaille coloniale* pour avoir poursuivi un rezzou venu du Tibesti et pris part à la première occupation de Djanet, sur la frontière tripolitaine, avec le capitaine Charlet.

« Au Hoggar, je faisais avertir les chefs des douars que j'apportais du sucre, du thé et de la quinine. Au bout de deux ou trois jours, j'étais entouré de quémandeurs qui acceptaient la quinine pour avoir du thé, leur boisson préférée. »

« La distribution de sucre et de thé, écrit notre ami, le docteur Foley, de l'Institut Pasteur d'Alger, *est pour l'explorateur un des meilleurs moyens de se concilier les bonnes dispositions des Touareg.* »

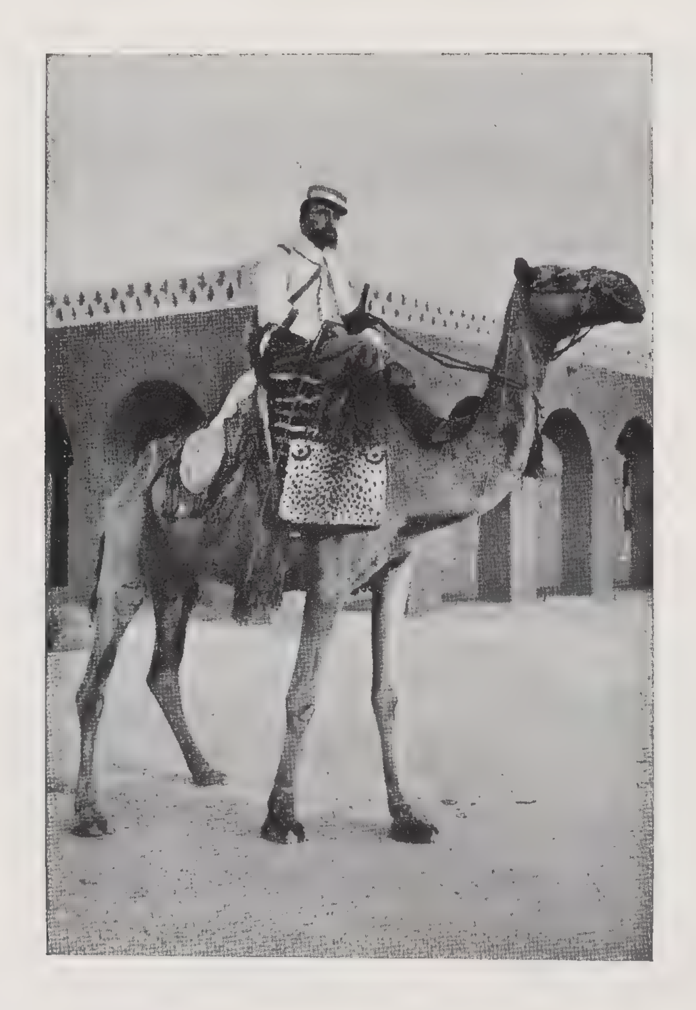


Fig. 92. — Le capitaine Charlet, ami de Person, a conquis l'oasis de Djanet (Fort Charlet). A été tué en Champagne. (Livre de Lehuraux, Plon, éditeur.)

« Au Hoggar, nous dit de Person, j'ai beaucoup fréquenté le Père de Foucauld et j'ai conservé de lui le souvenir d'un homme extrêmement simple et bon, mais très ferme et *resté très militaire sous l'habit de moine.* Il connaissait admirablement le pays et les gens dont il parlait la langue, et *ses avis étaient très écoutés du commandement.*

« Il avait un fin sourire, très doux, qui s'épanouissait souvent sur un visage fatigué par les privations, à la barbe hirsute et aux rides accentuées par le soleil.

« Il ne se rasait pas, mais coupait barbe et cheveux, à coups de ciseaux, sans miroir.

« Ses idées étaient d'une grande tolérance. Il ne faisait pas de prosélytisme et n'a jamais fait qu'un baptême pendant tout son séjour au Hoggar.

« Son extrême humilité, écrit Charlet, nous gênait, car nous n'ignorions pas son brillant passé et nous savions que, *s'il l'eût voulu, il eût pu devenir notre grand chef.* »

« Enfin, le Père avait toujours une parole bienveillante pour excuser une faute, faire une observation, ou relever une opinion contraire à la sienne.

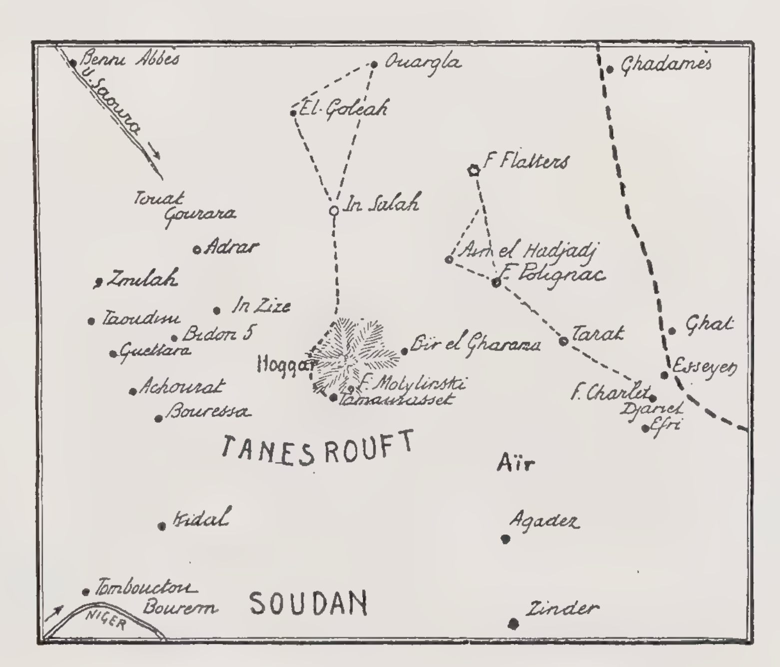


Fig. 93. — Plan schématique des territoires du sud.

« A l'oasis d'In-Rhar, le capitaine Charlet, pour bien recevoir son hôte de passage, le Père de Foucauld, fit préparer un copieux déjeuner, composé de couscous, poulet et omelette, oubliant que c'était le Vendredi Saint.

« A son grand étonnement, le Père ne prit qu'un petit morceau de pain et une tasse de café. Le capitaine se demandait quelle pouvait être la cause de cette abstention. Son lieutenant lui fit remarquer que c'était le Vendredi Saint et que le Père devait jeûner ce jour-là. Aussitôt, Charlet s'empressa d'aller lui présenter ses excuses.

« Le Père fut le premier à en rire et lui dit avec une paternelle bonhomie : « *Le* « *bon Dieu vous absoudra, il sait que les Sahariens ignorent le calendrier et qu'ils* « *jeûnent pendant toute l'année.* »

« D'ailleurs, le Père était d'une frugalité invraisemblable. Quelques dattes, un morceau de galette arabe trempée dans du café noir, lui suffisaient pour son repas. Ce régime sévère expliquait sa maigreur impressionnante et les traits émaciés de sa physionomie, qu'une barbe hirsute et clairsemée ne parvenait pas à cacher. (Charlet.)

« Un soir, en fin de journée, le Père causait, devant l'Ermitage, avec l'Amenokal et quatre caïds, qui étaient venus lui soumettre un cas assez embarrassant.

« Soudain, l'Amenokal et un vieux caïd, entendant l'heure de la prière du soir, se prosternèrent le front contre terre. Les trois autres ne bougeant pas, le Père les invita à faire leur prière. Devant cette injonction, les trois hommes tombèrent à genoux et le Père, placé derrière eux, fit le signe de la croix et récita à haute voix le *Pater noster*. Quel spectacle édifiant! Quel symbole dans cette prière faite en commun!

∴

« Un jour, devant le bordj d'Aoulef, de Person causait avec lui et se plaignait des innombrables mouches qui le harcelaient. Le Père, en souriant, lui dit : « Mais

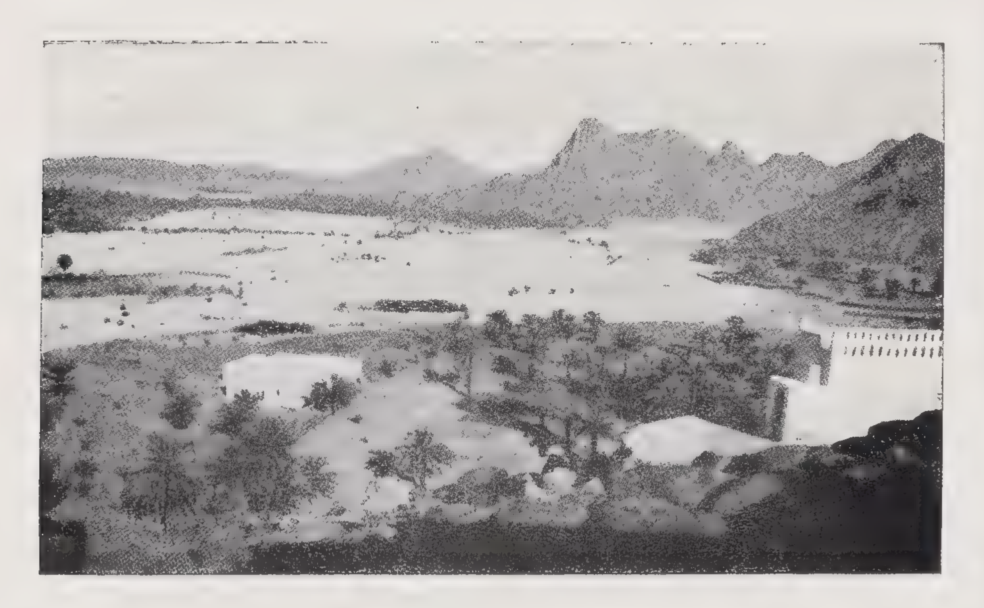


Fig. 94. — L'oasis de Djanet. Le fort Charlet à droite. Trois ksours, 30.000 palmiers. (*in* Archives de l'Institut Pasteur, Alger.)

« oui, mon cher docteur, *au Sahara, on souffre toujours de quelque chose: la faim, la* « *soif, la chaleur, le froid, les moustiques, les mouches. C'est vraiment un bon pays* « *pour faire pénitence.* »

« Les mouches sont en effet la plaie du Sahara. On les emmène partout avec soi. En plein Tanesrouft, elles suivent les caravanes, se collent aux chameaux, aux charges, aux hommes dont elles sucent l'humidité des yeux, des narines, de la bouche, de la moindre plaie. Les chasser n'est qu'un remède passager, après lequel elles reviennent en foule.

« Les mouches, le jour, les moustiques, la nuit ; mais ces derniers sont en général plus désagréables que nocifs : les cas de paludisme contractés au Sahara sont peu fréquents.

« L'eau toujours mesurée, transportée dans des peaux de bouc, est la grande préoccupation du Saharien.

« Malodorante, souvent magnésienne ou souillée par des déjections animales, elle a un mauvais goût que l'on cherche à masquer avec du thé, de l'alcool de menthe

ou du Pernod à petite dose. Cependant, elle n'est pas dangereuse, puisque la fièvre typhoïde est à peu près inconnue au Sahara. »

Notre confrère croit que les écarts de température journaliers, de + 30, à + 35°, à — 2° à — 5°, sont suffisants pour empêcher le développement des microbes, qui aiment une température plutôt constante.

« C'est un pays rude mais sain et l'on se porte bien au Sahara, malgré l'absence presque constante de légumes verts, l'absorption trop fréquente de conserves et de soupes au Maggi, faites avec des eaux croupissantes.

« Les rezzous sont peu à redouter, *mais le péril de la soif est l'épée de Damoclès suspendue sur la tête des Sahariens.*



Fig. 95. — Amputation d'une jambe gangrenée (survie) faite d'urgence par le lieutenant Gardel à Djanet (*in* Lehuraux, Plon, Paris).

« L'absence de nouvelles, l'incertitude où l'on se trouve sur la santé d'êtres chers, sont les choses les plus pénibles, les plus douloureuses pour les Européens vivant dans le désert. On supporte tout le reste stoïquement, gaiement, à la française. *Au Sahara, on ne vit que de privations.* Mais ne pas recevoir son courrier lorsqu'il est impatiemment attendu, quelle déception ! C'est alors que le « *cafard* » vous guette. » (Charlet.)

« Etant en tournée, il était fréquent de rester trois mois sans recevoir une lettre de France ou un journal. Cela m'est arrivé dans une de mes plus longues randonnées, qui m'avait amené, avec un troupeau nombreux, aux pâturages de l'Afrique occidentale !

« C'est au retour de cette tournée de quatre ou cinq mois, qu'escorté seulement de quatre méharistes et de mon ordonnance, avec lesquels je venais de couvrir 900 kilomètres, du Sud au Nord, pour rejoindre In-Salah, j'ai rencontré, par un hasard providentiel, à In-Zize, le capitaine Charlet, qui venait en sens inverse.

« Tout joyeux, le capitaine écrit à sa famille : « La plus intéressante nouvelle est « celle de ma rencontre, le 24 octobre 1912, en plein désert, à In-Zize, avec le doc- « teur de Person, *comme si nous nous étions donnés rendez-vous au café de la Paix!* « Au sud d'In-Zize, c'est le Tanesrouft sans eau et sans végétation, dont le docteur « me montre les effets sur les animaux de son escorte. Il me fournit cependant « deux méharistes convenablement montés et connaissant bien la région. »

« Très heureux de nous être rencontrés, nous avons échangé, là, notre dernière poignée de main. Le courageux et intrépide Charlet, après avoir écrit de belles pages au Sahara, est venu se battre en France, où il est mort à l'attaque de Champagne, le 25 septembre 1915, au cours d'une « sublime ruée » du 3e Zouaves. Quel beau soldat! Quel magnifique Saharien! »

Le Docteur Tricolet,

cinquième médecin du Hoggar.

Après son retour à In-Salah, de Person fut remplacé au Hoggar par Tricolet (1). A peine arrivé à Motylinski (2), il fut mandé par le lieutenant Depommier, chef du groupe mobile de ce fort, pour soigner deux blessés d'un court combat livré par l'adjudant Gautier à Tag'nout contre un rezzou de 70 Berabers : ces blessés furent d'ailleurs vite guéris.

Avec le détachement de Depommier, Tricolet se rendit à El-Guettara, où ils retrouvèrent les glorieuses dépouilles du lieutenant Le Lorrain et de l'adjudant Rossi, massacrés-là un an auparavant, dépouilles qu'ils roulèrent dans des couvertures, pour les inhumer dans un cimetière digne d'eux. Quant aux ossements de leurs héroïques méharistes, ils furent réunis dans une fosse commune et le détachement rendit les honneurs à cette poignée de braves.

Dès qu'il eut appris le combat livré par son adjudant, le capitaine Charlet, tout frémissant, se jeta sur les traces du rezzou, qu'il poursuivit avec acharnement jusqu'au puits de Zmilah, où il surprit les razzieurs, les mit en pièces et s'empara de nombreux nègres, négresses, négrillons et de 300 chameaux.

Après ce bel exploit, le capitaine rejoignit Depommier et Tricolet à Achourat, où ils fêtèrent la Noël. Puis, il décida de conduire sa prise encombrante et les restes glorieux de Le Lorrain et Rossi à Tombouctou. Ces derniers furent inhumés, en grande pompe, dans le cimetière de cette ville.

Le docteur fut très heureux d'accompagner la colonne à Tombouctou, qu'il avait toujours rêvé de visiter.

Au retour, Tricolet et Depommier furent laissés à leur port d'attache, le Fort Motylinski et le capitaine continua sa tournée vers Djanet, « point de friction » sur la frontière tripolitaine.

En cours de route, Charlet reçut du lieutenant Gardel, chef de poste du fort de Djanet, un pli de service ainsi libellé : « *Si ne nous secourez pas immédiatement, à Esseyen, sommes f... Adieu!* »

En effet, le lieutenant Gardel, avec ses 40 méharistes d'escorte avait été attaqué, le 10 avril 1913, à *Esseyen*, par une importante harka. Ses hommes, menacés d'encerclement, soutinrent l'effort, impassibles pendant tout le jour : La nuit amena une détente.

---

(1) Tricolet, Raymond-Jean-Antoine, né à Caen (Calvados), le 12 février 1885. — Élève de l'École du Service de santé militaire le 12 octobre 1905. — A l'École d'application du Val-de-Grâce le 7 janvier 1909. Médecin sous-lieutenant le 1er février 1909. — Médecin lieutenant le 1er février 1911. — Médecin capitaine le 9 août 1914. — Retraité en 1921. — *Thèse de Lyon 1908-1909* : « Essai de morphologie humaine : quatre types individuels ».

(2) M. de Motylinski était un interprète très érudit, qui mourut du typhus, en mars 1907. C'était « *un des hommes les plus savants d'Algérie* », disait le Père, dont il était l'ami. En 1906, il vint passer au Hoggar trois mois, pendant lesquels ils travaillèrent avec ardeur. Son nom fut donné au premier fort construit aux environs de Tamanrasset. (*Note de l'auteur.*)

Après s'être concertés, les survivants résolurent d'attaquer, et, à l'aube, foncèrent sur le camp ennemi, baïonnette au canon, ayant à leur tête leur énergique lieutenant. Surpris, affolé, l'ennemi se mit à fuir en désordre.

Au reçu de ce pli, le capitaine Charlet donna aussitôt l'ordre de seller les méhara et traça quelques lignes pour son frère aîné, le commandant Charlet : « Nous voici dans un beau jour de vie militaire, si on se place au point de vue de nos chances de vente aux enchères de nos peaux et carcasses. Si j'y reste, dis aux nôtres que je suis mort convenablement et content, *mes Pâques ayant été faites chez le Père de Foucauld...* Je vole au secours de mon lieutenant Gardel, accroché par une forte harka. »



Fig. 96. — Le fort Charlet domine l'oasis de Djanet.
Le docteur Bergant partant en tournée médicale.

Avec quelle agréable surprise il trouva dégagé et victorieux le détachement de Gardel, quoique très fortement éprouvé, car il comptait 11 blessés, dont 3 graves et 2 tués en quatorze heures de combat.

« L'un de ces blessés (brigadier indigène) a reçu une balle de gros calibre, qui lui a traversé le mollet de haut en bas, brisant le péroné et ravageant les chairs : blessure affreuse ; on y aurait mis les deux poings. Vous pensez si la gangrène a beau jeu dans ce pays, *malgré le sucre que nous ne marchandons pas.* »

Le capitaine Charlet écrit le surlendemain :

« Du Fort Polignac, nous avons reçu les instruments chirurgicaux nécessaires et *nous allons, mon lieutenant et moi, lui faire l'amputation au-dessous du genou* (1). *Mon lieutenant a déjà amputé un de ses hommes avec succès, il y a deux mois.* Ce n'est pas banal !... Il faut bien en arriver là. Le docteur Tricolet que j'avais emmené

---

(1) La figure 95 de la page 119 nous rappelle un beau tableau de Francken A. d'Oude (1545-1618), vu au Musée d'Anvers, représentant une amputation « en saucisson », au tiers supérieur d'une jambe gangrenée, noire, que montre l'aide. Le sujet est assis, figure douloureuse, épouvantée. L'hémostase est faite avec un lien qui enserre le moignon. (*Note de l'auteur.*)

avec moi à Tombouctou est resté au Hoggar; nous l'avons envoyé chercher, mais quand arrivera-t-il ?

« Le lieutenant Gardel est un garçon parfait à tous les points de vue... *Il fallait le voir hier matin* (26 avril 1913) *maniant la scie, pendant que je donnais le chloro-*



Fig. 97. — Gorges d'Arak sur la route du Hoggar.



Fig. 98. — Huttes en roseaux des sédentaires du Hoggar.
(Extrait du livre du Dr Foley, chez Leroux, Paris.)

forme à notre brave brigadier. L'amputation semble avoir bien réussi : le blessé avait prêté son propre couteau pour la faire... Tout s'est bien passé..., pourtant, nous n'étions pas installés comme à l'Hôtel-Dieu... La scène se passait en plein air, dans une cour... Que de mouches !

« Le 30 avril, notre amputé fait une abondante hémorragie. Il est remis sur la table d'opération improvisée : on interrompt la circulation avec un garrot énergique, on défait le pansement dans lequel on trouve un énorme caillot sanguin et on constate que les trois pinces hémostatiques, placées sur les artères, avaient lâché prise... Ce ne fut pas une petite affaire que de les remettre en place, sans l'endormir, car il était trop faible. Mon lieutenant a pincé au hasard ce qui semblait être les artères ! Mais l'hémorragie cessa et la plaie avait bonne mine, pas d'odeur, rien de commun avec l'immonde putréfaction enlevée le premier jour. Mais, *pour des profanes, ce genre de distraction chirurgicale n'est pas banal.*

« Aujourd'hui, quoique affaibli encore, mon brigadier, à qui j'ai fait une piqûre de caféine et de morphine ne va pas trop mal ; *c'est un miracle s'il en sort.* » (CHARLET.)

Ce miracle s'est pourtant accompli, puisque le brigadier amputé a été nommé plus tard caïd d'une tribu d'El-Goléa.

Les leçons anatomiques données aux Officiers Sahariens, leur assistance aux opérations du toubib ont produit ce magnifique résultat.

Mandé d'urgence par courrier spécial au Fort Motylinski, le docteur Tricolet arriva à Djanet le 5 mai 1913, parcourant 550 kilomètres en neuf étapes, à une allure de 50 ou 60 kilomètres par jour. Son dévouement sauva la vie à ce brave brigadier indigène amputé, qui était encore en danger de mort.

Les autres blessés, dont on exposait les plaies au soleil, furent assez vite guéris et Tricolet put rejoindre son port d'attache à Motylinski, reprendre ses visites à l'ermitage du Père de Foucauld, cette providence des médecins du Hoggar et aux diverses tribus de la Koudia, qui, de plus en plus, réclamaient les soins du toubib français.

En novembre 1913, ayant accompli son stage au Hoggar, Tricolet regagna la France.

Le docteur Vermale,

dernier collaborateur du Père de Foucauld. tué au combat d'Aïn-el-Hadjadj, le 13 février 1917.

« Si j'y reste, soyez bien sûrs que je serai mort en bon soldat et en bon Français. »
VERMALE.

Affecté à l'hôpital Maillot, à Alger, Vermale (1), en sa qualité du plus jeune aide-major, fut chargé de la vaccination antityphoïdique de la section des infirmiers militaires, vaccination devenue obligatoire pour toutes les troupes de l'Algérie.

Le 4 avril 1913, il écrit a sa famille : « Je me porte à merveille et je sens que je serai parfaitement en état *d'affronter le climat saharien pendant deux années.* Savez vous que le médecin que j'espère remplacer à In-Salah revient actuellement d'une grande randonnée jusqu'à Tombouctou ? — Voilà ce que je voudrais bien faire et j'espère que pendant mon séjour, là-bas, l'occasion d'une pareille course se présentera. »

---

(1) Vermale, Paul, né le 1er décembre 1887 à Bessèges (Gard). Entré au service comme élève en 1908, médecin sous-lieutenant en 1912, médecin lieutenant en 1917. Tué à l'ennemi le 13 février 1917, au combat d'Aïn-el-Hadjadj, chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume. Croix de guerre (3 citations), médaille coloniale (Sahara).

Thèse de Lyon 1911-12 : *L'anthropométrie des dégénérés. Rapports entre les mensurations des différents segments anthropométriques.* Un bel ouvrage, extrait de son carnet de route et de sa correspondance : *Au Sahara pendant la guerre européenne*, chez Emile Larose, Paris, a été publié après sa mort. *(Note de l'auteur.)*



Fig 99. — Le docteur Vermale,
tué le 13 février 1917, à Aïn el Hadjadj,
ami intime de l'ermite,



Fig. 100. — Père de Foucauld convalescent du scorbut.



Fig. 101. — Le commandant Duclos, ami de Vermale,
écrivain de race, saharien de cœur.

« C'est à Alger, écrit son ami, le capitaine Duclos, non sans débat intérieur, mais en pleine volonté consciente, que le docteur Vermale choisit sa voie. Pour ce Lyonnais d'adoption, encore imprégné des brumes du Rhône, et qui n'avait connu de Paris que les froides salles des hôpitaux, *Alger fut une révélation par sa grande féerie solaire, au cours de ses promenades devant l'harmonieuse baie.*

« Cependant cette ville trop ardente lui restait étrangère, tandis qu'une sympathie raisonnée l'attirait de plus en plus vers l'Islam, comme ses deux grands prédécesseurs, Duveyrier et de Foucauld. Une idée germait en lui : *consacrer ses années d'Afrique à une œuvre personnelle ; étudier les mœurs, les coutumes, la vie sociale*



Fig. 102. — Fort Flatters. Départ de la mission Le Pontois.

des Touareg et surtout leurs maladies. Ce dernier chapitre lui souriait beaucoup, parce qu'il n'avait pas encore été traité. Sa résolution étant prise, il demanda à servir au Sahara. » (Duclos.)

∴

Le 7 novembre 1913, Vermale arrive à Biskra, qu'il décrit ainsi : « *Beaucoup de verdure, un soleil chaud, l'air coquet, un calme délicieux et reposant. Je conçois que les étrangers et les malades viennent s'y refaire.* » Puis il gagne Touggourt, dont il admire la vaste palmeraie et les *rues voûtées* de la ville arabe. Il prend là sa première leçon de méhariste, note ses appréhensions « d'être si haut perché à plus de deux mètres du sol, mais l'habitude est vite prise et au bout d'une heure j'étais, là-dessus, comme si toute ma vie j'étais monté à méhari ».

« A Ouargla, je couche à l'hôpital militaire. Là, j'apprends que mon camarade *Birot* est souffrant et que le bordj des officiers est situé à un kilomètre hors la ville, qui n'est pas très saine, parce qu'elle est construite dans la palmeraie, source de nombreux cas de paludisme. »

D'Ouargla, il va à El-Goléa, puis à In-Salah.

« En cours de route, un cavalier suivi de quelques indigènes vient à nous au galop : c'est le docteur *Tricolet* qui rentre en France. Tout le monde met pied à terre : on se groupe et on cause. *C'est délicieux ces rencontres au désert ;* l'impres-

sion angoissante d'isolement disparaît un moment, on oublie presque qu'on est si loin, perdus : Quelle bonne demi-heure nous avons passée là ! Enfin, à regret, on se sépare et on se souhaite « bonne chance » !

« Le docteur *Pellissier* et deux officiers viennent à ma rencontre à El-Goléa: *Le jardin du Bureau arabe est une merveille.* Tous les fruits de la création, depuis la banane jusqu'à la cerise, l'abricot et la fraise, y poussent. C'est un enchantement de se promener dans ses allées magnifiques : par endroits on se croit en France.

« En outre, il y a un grand lac créé artificiellement lors du forage des puits artésiens. C'est admirable tant d'eau limpide au Sahara. Les bords sont couverts de roseaux et remplis de gibier. »



FIG. 103. — Tanesrouft. Etape de Bidon 5.
(*In Centenaire de l'Algérie,* par Mercier, chez Soubiron, Alger.)

Le 12 décembre 1913, Vermale arrive à In-Salah.

« Le docteur *Marty* et les officiers de la garnison sont venus à ma rencontre, avec une imposante escorte de méharistes et je fais mon entrée à la redoute, appelée *Camp Bugeaud.* Imaginez une grande enceinte fortifiée, véritable petite ville avec rues, places, cours. Là, se trouvent les bureaux et services, les logements des officiers et sous-officiers. Chaque officier a sa maison avec cour et écurie. En hiver, il n'y fait pas froid, mais très chaud en été. — La *popote* est le centre de la vie, où tous nos charmants camarades se groupent aux heures de détente. C'est un bâtiment très joli, situé en dehors de l'enceinte du camp. *Ici la vie est des plus gaies, personne n'a « le cafard », on n'a pas l'impression d'être si loin.*

« L'arrivée bi-hebdomadaire du courrier contribue beaucoup à entretenir ce bon état moral.

« En joie, j'apprends que je suis désigné pour remplacer *Tricolet* au Hoggar. Là, je verrai le Père de Foucauld, universellement connu. Auprès de lui, je m'initierai à la vie, aux mœurs, aux habitudes et à la langue des Touareg. Quelles belles semaines instructives et passionnantes et combien nouvelles pour moi ! Me voyez-vous dans l'ermitage du Père, écoutant attentivement toutes les histoires que cet homme voudra bien me confier, car il sait tout sur les Touareg, qui le consultent et le regardent comme un « *grand Marabout* ».

« J'ai aussi appris que, le 2 janvier 1914, nous piquerons droit sur Tamanrasset, puis nous traverserons le Tanesrouft et nous visiterons le Sahara occidental jusqu'à

Taoudeni, d'où nous reviendrons dans quatre ou cinq mois. Cette randonnée sera faite avec le nouveau commandant des Territoires du Sud, qui doit arriver incessamment.

« Aujourd'hui nous allons attendre ce grand chef à Foggaret-Zaoua. Au retour, le cortège était des plus imposants : En tête, le nouveau et l'ancien commandant, derrière le méhariste portant le fanion, puis, sur une ligne, les officiers et les médecins à cheval, et après toute la masse des caïds en burnous écarlates et des méharistes civils et militaires.

« A l'entrée de la redoute, les indigènes sont rangés et massés : les femmes poussent des you-you, les hommes tirent des coups de feu à blanc, qui se mêlent aux salves du Camp Bugeaud et les nègres exécutent la « *danse des fusils* » avec chants et tam-tam. Quelle séance pittoresque ! J'étais ravi. »

« Le 2 janvier 1914 a lieu le départ de la caravane, composée de quatre Français : Le commandant Meynier (1), M. Lefranc, du « *Temps* », le brigadier Laulanié, fils de Me Lutaud et votre serviteur. La compagnie sera charmante : *Meynier est un causeur parfait, qui a vu et fait beaucoup de choses au Soudan*, M. Lefranc, très drôle, très amusant. Je suis au mieux avec lui, car il a beaucoup connu mon frère François, dont il a gardé un bon souvenir.

« J'emporte au Hoggar tout mon bazar, puisque je suis destiné à y séjourner pendant de longs mois, temps que j'utiliserai pour faire deux petits travaux dont je vous parlerai plus tard, quand j'aurai vu et causé avec le Père de Foucauld, qui deviendra, j'en suis sûr, mon grand protecteur et ami.

« Après quelques jours passés à Tamanrasset en compagnie de cet homme admirable d'intelligence, nous attaquons le *Tanesrouft*, le grand désert de la soif, où il y a des espaces de cinq journées sans une goutte d'eau, sans un brin d'herbe pour les chameaux. En hiver, c'est la bonne saison pour le traverser ; en été, c'est effroyable et dangereux.

« Nous descendons jusqu'à Bouressa et Tin-Zaouatin. Là, M. Lefranc, qui se rend à Tombouctou, nous quitte et se joint au détachement soudanais, que nous avons accueilli et fêté : *On n'imagine pas comme ces rencontres et réunions au désert sont joyeuses.*

« Sur la piste de Taoudeni, nous campons à El-Guettara, où un adjudant des Tirailleurs sénégalais et 40 malheureux nègres périssent d'ennui et de scorbut. L'eau y est imbuvable : c'est de l'eau de mer, de la saumure. Le puits est célèbre par le massacre des méharistes du groupe *Le Lorrain* et *Rossi.*

« A *Achourat*, dans un paysage laid et sinistre, nous trouvons un puits, au milieu d'un cimetière de chameaux et d'hommes. *C'est là qu'a été massacré le peloton du capitaine Grosdemange.*

« Enfin, le 27 février, après avoir couvert 140 kilomètres en deux jours, nous arrivons à Taoudeni, village misérable, unique, dans une région inhabitée sur des centaines de kilomètres, mais bien connu par ses fameuses mines de sel dont les barres sont convoyées vers le Soudan par des caravanes de chameaux. Ces terrains salés, d'où toute vie est exclue, dépassent en horreur tout ce qu'il est possible de concevoir : *c'est un enfer.* Les mineurs crèvent de misère physiologique, car ils ne

---

(1) « Du docteur Vermale qui fut mon compagnon de route et de combat, j'ai conservé le souvenir d'un garçon très cultivé, très consciencieux, plein de courage et d'abnégation. Sa mort à Aïn-el-Hajdjadj, en défendant ses blessés le revolver au poing, fut un deuil poignant pour tous ses camarades du Sahara. »

(Lettre du général Meynier.)

récoltent rien et n'ont point de troupeaux. Pour vivre, ils sont à la merci des caravanes qui passent et leur vendent les denrées à des prix inouïs.

« Là, je quitte le commandant et je rejoins, avec le groupe mobile, le fort Motylinski, où j'arrive le 17 mai 1914. Enfin !... Ai-je assez rêvé à ce retour, qui marque la fin de ce voyage si dur et si long. »

∴

« A Tamanrasset, je me suis mis au travail d'arrache-pied et le temps passe comme un éclair. Le Père, qui, à tout propos, me donne des témoignages de sa haute sympathie, me documente avec une compétence et un zèle dont je lui sais



Fig. 104. — **Méharistes en ligne déployée pour défiler.**

d'autant plus de gré, qu'il me communique des choses tout à fait inédites et me permet de puiser, dans ses notes, tous les renseignements que je voudrais : voilà un désintéressement qui se voit rarement.

« Lui-même travaille, depuis dix ans, à une grammaire et à un dictionnaire touareg ; c'est une œuvre colossale. *Nos cœurs et nos opinions battent à l'unisson*. il a conçu pour moi une affection paternelle très marquée, que je lui rends bien.

« Le Père est *un homme très bon, très pondéré, très intelligent, pas moine du tout : on parle avec lui des sujets les plus divers ; rien ne le gêne ; il est bien resté officier.*

« Son ermitage a la forme d'un long boyau recouvert de branchages. Ses livres sont installés dans des bibliothèques de fortune, mais dans un ordre parfait. On ne peut passer deux de front, si maigre soit-on. Comme tout est en longueur, nous travaillons loin l'un de l'autre. Mais qu'importe l'installation ! Ici on respire la paix et la sérénité. Le Père travaille tout le jour à son dictionnaire ; il ne sort presque jamais.

« Mon ordonnance nous fait la popote. A midi, nous mangeons dedans. Le soir, quand le soleil est couché, nous dînons devant la maison et la conversation se prolonge tard. Et j'éprouve un vrai plaisir de ce séjour auprès du bon Père que je quitterai le cœur bien gros. *C'est un homme auquel on s'attache dès qu'on l'approche.*

« Comme lui je travaille beaucoup : je fais provision de faits curieux, amusants, sur les mœurs et les maladies des Touareg. Je fais aussi des provisions de santé, car *l'été, à Tamanrasset, est vraiment délicieux et je n'en reviens pas d'être en plein Sahara et d'avoir une telle fraîcheur.* La nuit, le thermomètre descend à 14° : C'est



Fig. 105. — Course de méhara. En ligne au départ.

dire qu'on dort bien; aussi je me porte à merveille. A In-Salah, par contre, c'est terrible : Au mois de mai, le thermomètre a marqué à l'ombre 51°. Dieu ! quel bonheur d'être loin de ce four !

« L'automne est aussi merveilleux au Hoggar. L'air y est d'une transparence invraisemblable. Les nuits fraîches sont étincelantes d'étoiles. Orion surtout fait chaque soir mon admiration, quand, après le repas, j'accompagne le Père à l'ermitage. Les jours sont doucement chauds. Ce sont surtout les couchers de soleil sur les montagnes qui sont beaux. Cela dure peu, quelques minutes, mais c'est féerique. La « *Montagne rouge* » semble s'embraser d'un feu intérieur et flambe de la base au sommet. Puis les couleurs peu à peu s'opalisent et la nuit vient très vite.

« Avec le Père, nous sommes montés à son petit ermitage de l'Acekroum, qui est construit sur un plateau à 2.700 m., d'où l'on découvre toute une forêt de pitons rocheux, d'aiguilles, d'arêtes tranchantes, calcinées, dénudées, mais avec des couchers de soleil merveilleux. A cette hauteur, il n'y fait pas frais, mais froid : aussi faut-il bien se couvrir.

*
* *

« Après ma longue randonnée de Taoudeni, j'ai invité le Père à venir passer quelques jours à Motylinski, au moment des fêtes de la Pentecôte.

« Voici sa réponse :

JESUS
✝♡
CARITAS (1)

Tamanrasset, 26-5-14.

Cher Docteur,

Merci de votre bonne lettre et de votre bonne invitation. Je voudrais bien aller près de vous à la Pentecôte et je suis bien touché que vous m'y invitiez si affectueusement. Mais mon travail me retient : j'ai promis une longue étude pour le début de 1915 et je sens que j'aurai de la peine à la terminer pour la date fixée; puis c'est une grosse affaire que d'emporter tous mes manuscrits et je n'ose les quitter, car ils contiennent *dix ans de travail.*

J'ai bien compris que vous aviez eu hâte d'arriver au port, après votre longue et très dure tournée, et je comprends le besoin que vous avez de repos, de calme, d'un peu de vie sédentaire, après cette vie nomade, et aussi des légumes et de la vie matérielle meilleure de Motylinski, après les fatigues et les privations de la route.

J'espere pourtant que vous pourrez bientôt venir ici, où, *outre l'ermitage qui est tout à votre disposition, le jour et la nuit, vous trouverez la petite maison des officiers de passage construite depuis votre apparition de cet hiver*, qui est très bien située, propre et neuve... Du calme, vous en aurez au moins autant, plus même, beaucoup plus qu'à Motylinski... Des légumes, vous en aurez moins; mais vous pourrez en emporter, et au besoin en faire chercher... *Les légumes sont une nourriture de riche;* que l'aisance augmente par une sage administration, par le développement de la justice et de la liberté; le legume viendra avec elle.

Je suis on ne peut plus heureux de vous voir désireux de faire dans l'Ahaggar des études d'ethnologie, d'anthropologie, d'anthropométrie, des mœurs et coutumes, etc. Il va sans dire que de tout mon cœur je ferai mon possible pour vous être utile... *Je vous dirai à loisir le peu que je sais.* . J'ai quelques livres touchant ces questions ; ils sont à votre service.. Dès maintenant je vous préviens d'une chose, pour que vous puissiez prendre vos mesures à l'avance.

Une des questions anthropologiques intéressantes est celle qui concerne les antiques habitants du pays, dont les *tombeaux*, les *cercles de prière*, les monuments divers se voient si nombreux.

Pour l'élucider, il faut *fouiller les tombeaux.* Le docteur *Dautheville* l'avait entrepris ; mais dès que l'on touchait le squelette, il tombait en poussière; on a, en France, je ne sais quelles substances avec lesquelles on vaporise les vieux ossements et qui leur rendent la solidité : il n'a pas eu le temps de les faire venir et a cessé de faire des fouilles pour ne pas gâter les ossements, qui seraient utiles pour ses successeurs munis des ingrédients nécessaires... Il serait utile que vous vous procuriez le plus tôt possible ces substances. Par la poste les choses mettent de Paris ici, de 30 à 45 jours; par colis postal ou chemin de fer, 5 ou 6 mois

Le capitaine de Saint-Léger sera probablement des nôtres, au début de juillet. J'espère que *vous ferez ici un long séjour avant son arrivée : on ne cause à l'aise qu'en tête-à-tête. Plutôt vous viendrez, plus je serai heureux.*

J'espère que vous avez reçu de bonnes nouvelles des vôtres, que tous vont bien, et que vous avez l'esprit pleinement en paix et en joie, *autant qu'on peut l'avoir en ce monde, qui n'est pas le lieu de la paix ou de la joie parfaites.*

Au revoir, cher Docteur, à bientôt j'espère ; croyez-moi votre profondément, fraternellement dévoué et affectionné dans le Cœur de Jésus.

Ch. de Foucauld.

---

(1) Les lettres du Père de Foucauld portent toutes en exergue un cœur entouré de ces deux mots symboliques : *Jesus-Caritas.*



Fig. 106. — Caïd du Tidikelt sur un méhari blanc.



Fig. 107. — Fête indigène devant la Kouba d'un marabout.

∴

« A Motylinski, nous avons fêté brillamment le 14 juillet.

« Rien n'y manquait : revue des troupes, concours de tir, courses de méhara, concours de musique (imzad), des chants, des danses, une fantasia, des jeux variés pour enfants, etc. Cette fête est célébrée ici avec plus d'enthousiasme qu'en France.

« Au banquet des Français, l'Amenokal Moussa ag Amastane est invité. Il est placé à ma droite. Comme il est gras! D'ailleurs il se tire fort bien d'un repas à la



Fig. 108. — Dassine, l'Antinéa du Hoggar, jouant de l'imzad.

française, maniant couteaux et fourchettes avec aisance. Il se souvient de son voyage à Paris. *Il est très gai, plein d'esprit et d'intelligence :* il paraît être un allié convaincu, sur lequel nous pouvons compter.

« Entre temps, je fais des tournées dans les tribus du Hoggar. Je donne de nombreuses consultations, et distribue de la quinine *largâ manu*. Je suis effrayé des ravages causés par le paludisme chez ces populations montagnardes. J'accuse deux facteurs : les séjours de plus en plus fréquents des hommes au Soudan, d'où ils rapportent le germe; l'extension des cultures par l'accroissement des séguias et des petites mares croupissantes, qui permettent le grand développement des anophèles.

« Le 2 septembre 1914, au lever, j'apprends que la guerre est déclarée entre la France et l'Allemagne. *J'ai failli m'effondrer*. Comme un fou, je me précipite aux nouvelles. J'essaie de lire les ordres et les dépêches, mais les phrases dansent devant mes yeux. J'ai vu que nos troupes occupent Mulhouse, que l'Italie est neutre, que la Russie et l'Angleterre marchent.

« Mon Dieu ! faites que toute la France, en un bel élan d'enthousiasme, se lève !

« Oh ! être si loin ! Se morfondre à ne rien faire, tandis que les autres sont au feu. Je me ronge les poings et je rôde comme un ours en cage. Je voudrais remuer, marcher : cette attente *sans nouvelles* me tue.



Fig. 109. — Troupeau de chèvres au Sahara.

« Je suis dans l'état d'âme si bien décrit par de Mun : *Cette attente est horrible.* Notre souffrance n'est rien à côté de celles qu'endurent là-bas, sur le front, les combattants, exposés au feu continuel, à la fatigue, au mauvais temps, aux privations de toute sorte. On ose à peine en parler. Pourtant, *il y a, loin du champ de bataille, une sorte de torture morale que ne connaissent pas ceux qui ont l'âpre soutien de l'action. Je sais quelqu'un qui voudrait bien échanger sa torture contre leurs souffrances.*

« Je n'y tiens plus ! Après avoir pris conseil du Père de Foucauld, j'écris pour demander mon rappel sinon immédiat, du moins au bout de dix-huit mois. Oh ! partir, partir d'ici ! Avec quelle rage, chaque matin, je barre le jour qui commence ! Et ce retour en France, quand viendra-t-il ?

« Les seuls ennemis que nous voyions ici sont les *sauterelles*, qui continuent à passer et à tout ravager. Dans les jardins, c'est un assourdissant charivari, à croire que toutes les veuves se marient : les gens, à l'envi, tapent sur des casseroles, bidons, tous ustensiles bruyants, poussent des cris terribles et allument des feux aux fumées âcres, pour chasser ces bestioles voraces. Et pourtant ces sauterelles constituent une

réserve de vivres précieuse pour les indigènes, qui les conservent en vue des jours de disette, qui sont proches.

« La guerre se prolonge, mais nous tenons le bon bout. Il est vrai que, depuis un an, nous assistons à tant de miracles qu'il ne faut pas désespérer. Une seule chose

JESUS
♥
CARITAS

Tamanrasset. 10.1.15. 11h matin

Cher Docteur

Vous voici réinstallé à Motylinski après ce monotone & ennuyeux voyage que vous avez eu la si grande bonté de faire à cause de moi. Je ne puis vous dire combien je suis touché et reconnaissant d'avoir pris avec tant de hâte une si grande peine. Merci de tout mon cœur.

Je continue à aller d'une façon très satisfaisante : ni fièvre, ni mal de tête ; l'enflement semble diminuer ; les gencives semblent aussi aller mieux... Je me soigne consciencieusement selon vos prescriptions.

Le courrier n'est pas encore arrivé !

Au revoir, cher Docteur, merci encore, croyez à la grande reconnaissance de votre fraternellement affectionné & dévoué dans le Cœur de Jésus

Charles de Foucauld

Fig. 110. — Lettre autographe du Père de Foucauld à son ami le Dr Vermale.

importe, c'est *plus que jamais « de tenir jusqu'au bout »*. L'ennemi que nous combattons est terriblement fort et bien outillé. Nous ne pouvons pas espérer le battre par la force, c'est donc en l'usant que nous l'aurons à merci. C'est la seule méthode que nous puissions employer avec succès, puisque nous n'étions pas assez préparés à cette guerre. Maudits soient les criminels irresponsables qui ont entravé la défense nationale durant la paix !

« Et ce pauvre Service de santé vient aussi de subir un cruel assaut. On l'a traité de tout. On l'a accusé de bien des choses et d'autres encore. *Qu'il y ait eu du désordre au début, je n'en suis pas étonné.* Est-ce que l'Etat-Major avait prévu une pareille guerre? De même que notre artillerie était insuffisante, de même le Service de santé n'avait ni le personnel, ni le matériel nécessaires pour répondre aux nécessités de ce conflit. Mais à qui la faute? Pas aux médecins en tout cas. Alors pourquoi s'en prendre à eux et crier: Haro sur le baudet!

« Enfin, maintenant qu'on a donné, comme grand chef, aux médecins un docteur... en droit, doublé d'un grand politicien, çà marchera mieux, j'en suis sûr. »

*
* *

Depuis quelque temps, la santé du Père de Foucauld laisse bien à désirer : Il ne peut plus manger, ses gencives saignent; *il est réduit à l'état squelettique.*

Le docteur Vermale court à Tamanrasset le 5 janvier 1915 et trouve son ami *en plein scorbut*, avec un mauvais état général. « Je prévoyais cela depuis longtemps, car ce saint homme mène la vie la plus antihygiénique qu'on puisse rêver : *Travail incessant, jamais de sortie ni d'exercice, nourriture invraisemblable.* Je suis arrivé à temps. Grâce à une médication énergique et à un changement complet de régime que j'ai pu imposer, le mal est enrayé et j'ai pu rentrer rassuré à Motylinski.

« Ses lettres du 10 et du 13 janvier 1915 me montrent que le Père est en pleine convalescence: Tant mieux, il l'a échappé belle. »

JESUS
✝♡
CARITAS

Tamanrasset, 10-1-15.

CHER DOCTEUR,

Vous voici réinstallé à Motylinski, après ce monotone et ennuyeux voyage que vous avez eu la si grande bonté de faire à cause de moi. Je ne puis vous dire combien je suis touché et reconnaissant d'avoir pris avec tant de hâte une si grande peine. Merci de tout mon cœur.

Je continue à aller d'une façon très satisfaisante : ni fièvre, ni mal de tête ; l'essoufflement semble diminuer ; les gencives semblent aussi aller mieux...

Je me soigne consciencieusement selon vos prescriptions.

Le courrier n'est pas encore arrivé !

Au revoir, cher Docteur, merci encore, croyez à la grande reconnaissance de votre fraternellement affectionné dans le Cœur de Jésus.

CH. DE FOUCAULD.

JESUS
✝♡
CARITAS

Tamanrasset, 13-1-15.

CHER DOCTEUR,

Vos remèdes et vos conseils font merveille. Je me rétablis à grands pas. Je ne suis presque plus essoufflé ; les articulations sont presque revenues à l'état normal ; les gencives vont infiniment mieux, les lavages à l'eau mêlée de gouttes de teinture d'iode ont fait le plus grand bien, je pourrai bientôt penser à manger du pain. La fièvre et le mal de tête ne sont pas revenus.

Je mange bien et je dors comme d'habitude. J'ai achevé ce soir le flacon de sirop antiscorbutique.

Je continue à suivre vos prescriptions, qui me réussissent si bien.

Pas de courrier supplémentaire! Son attente nous a conduit à la date du courrier régulier !

Au revoir, cher Docteur, merci encore de la si affectueuse bonté avec laquelle vous êtes venu me voir. Croyez à ma grande reconnaissance et à mon très affectueux, fraternel dévouement dans le Cœur de Jésus.

CH. DE FOUCAULD.

⁂

Entre l'ermite et le médecin, il s'était établi un grand courant de sympathie réciproque. Le Père était heureux de pouvoir donner des conseils à son élève et l'élève était fier d'inspirer la confiance à son malade.

« Si de Foucauld fit sur Vermale une impression profonde, on peut affirmer que ce grand Africain, qui s'y connaissait en âmes, fut aussi conquis par le jeune médecin. Lui, qui était la charité même, était *parcimonieux de son amitié et il la donna tout entière à Vermale.* Il lui ouvrit ses cahiers, lui confia les quelque mille feuillets de son Encyclopédie touareg. Il se fit même son collaborateur, pour les recherches d'ordre médical, ce qu'il avait refusé à ses prédécesseurs.

« Cédant aux conseils du médecin, qui, inquiet de sa santé, sut trouver, dans son cœur de Français et d'ami, l'argument qu'il fallait, *il adoucit un peu la dureté de son régime alimentaire*, ajouta quelques compléments à sa bouillie d'orge moulu et de dattes écrasées et accepta le don de quelques boîtes de lait condensé.

« A mesure que le temps s'écoulait, le Père formait le souhait plus pressant que Vermale prolongeât son séjour au Hoggar, au delà de la durée réglementaire. *Un semblable vœu sur ses lèvres était l'éclatant témoignage de son affection pour le jeune médecin.* » (Capitaine Duclos.)

Mais la Grande Guerre fit évanouir tous ces vœux et Vermale, dans son ardent patriotisme, souffrait d'être retenu au Sahara, malgré ses demandes réitérées.

« Après la guerre, répétait-il, je ferai figure de fossile au milieu de tous les camarades qui auront combattu le beau combat et *un peu de honte me montera au front.* Servitude militaire !

« Dans tous les cas, disait-il, il nous faut la victoire à tout prix. Il n'est pas possible que notre pays meure et passe à des mains sauvages et impies : la nuit alors s'étendrait sur le monde et tout ce qu'on appelle droit, justice, bonté, désintéressement disparaîtraient. »

⁂

Le 25 février 1915, le docteur Vermale reçut l'ordre de rejoindre Tarat, puis le Fort Polignac, où se concentraient des groupes de méharistes et de goumiers, chargés de surveiller la frontière tripolitaine, car de fortes harkas de Senoussites étaient signalées dans les environs de Rhât.

Ce départ précipité et cette reprise de la vie active lui souriaient. Dans l'oued Mihero (la perle du Sahara), une pêche miraculeuse de « barbeaux » le combla de joie, quoique les moustiques lui aient livré une guerre implacable.

A Tarat, il reçut avec plaisir deux lettres du Père, lui annonçant son complet rétablissement :

JESUS
✝♡
CARITAS

Tamanrasset, 30-1-15.

Cher Docteur,

Je vous souhaite de tout mon cœur bon voyage vers l'Azdjer. J'espère que tout s'y passera bien et que les choses en France marcheront de mieux en mieux *Que Dieu vous protège ; qu'Il protège la France !*

Je vais tout à fait bien; je mange du pain et il ne reste plus trace de l'alerte d'il y a un mois. *Je suis fidèlement sur tous les points vos bons conseils.*



Fig. 111. — Maison d'une hartania, fabricant des poteries.
(Extrait du livre du D[r] Foley, chez Leroux, Paris.)



Fig. 112. — Puits à poulie au Hoggar.

A bientôt j'espère. Puisse tout marcher assez bien dans l'Azdjer pour que vous reveniez bientôt ! et puissions-nous, à votre retour, nous réjouir ensemble des victoires en France, en Belgique et en Allemagne !

Ma pauvre prière vous est fidèle.

Votre très reconnaissant, très profondément et affectueusement dévoué dans le Cœur de Jésus.

Ch. de Foucauld.



Fig. 113. — Un couple de Touareg.
Le mari voilé, la femme à visage découvert.

JESUS
✝
♡
CARITAS

Tamanrasset, 26-2-15.

Cher Docteur,

Merci de votre bonne lettre du 5 février.

J'espère que vous avez de bonnes nouvelles des vôtres. Mes très proches vont bien... Bonnes nouvelles du docteur *Dautheville* et du docteur *Pérot ;* ce dernier médecin-major au 16e bataillon de chasseurs a été autrefois à *Beni-Abbès*, où je l'ai connu.

J'espère que dans l'Azdjer les choses vont bien, que vous faites bon voyage et ferez bon séjour, et que ce qui est d'intérêt général ira à souhait.

Ici grand calme ; pas de pluie ; encore un nouveau passage de sauterelles !

Pas de nouvelles récentes de l'Adrar.

Espérons qu'en France les choses vont bien.

Je ne vous parle plus de ma santé, qui est excellente... Pas de malades à Tamanrasset : Ouksem bénit l'iodure de potassium, grâce auquel il passe un hiver excellent.

Au revoir, cher docteur, merci encore de vos bons soins, de vos bonnes visites, de votre dernière visite qui m'a tant touché ; que le bon Dieu vous garde, qu'Il garde les vôtres, qu'Il protège la France !

Croyez à mon profond, reconnaissant, très affectueux dévouement dans le Cœur de Jésus.

Ch. DE FOUCAULD.



FIG. 114. — Méhariste de garde au fort Laperrine à Tamanrasset.
(*In* Livre du Dr Foley, chez Leroux, Paris.)

* * *

Le 27 juin 1915, à Tarat, le docteur Vermale reçoit l'ordre de se rendre à Djanet, au Fort Charlet, qui est occupé par une section sous les ordres du maréchal-des-logis Lapierre.

Le 11 juillet, il écrit à sa famille : « Mon séjour à Djanet aura été bien court. Je dois déjà me rendre à Polignac, dont sept ou huit jours de route me séparent. Je regrette de *quitter, si vite, la charmante oasis de Djanet, fraîche, verte, bien arrosée par les sources, qui sourdent des belles montagnes qui l'enchâssent.* La température y est clémente : on y mange de délicieux raisins et de succulentes pêches, en attendant que les dattes soient mûres. C'est un coin vivant, animé, peuplé.

« Djanet comprend en réalité trois villages, perchés sur des monticules, car les indigènes ont fui les émanations de la palmeraie. A 100 mètres au-dessus de l'oued, se trouve le poste militaire, qui est installé dans une ancienne zaouïa senoussite transformée : c'est une magnifique position stratégique et les canons commandent tous les environs.

« Je voulais couler là quelques beaux jours, occupé tout le matin aux soins médicaux, car la population est assez dense. Mais le sort en a décidé autrement. Vous allez me plaindre de voyager en pleine chaleur. Cette perspective ne m'effraie pas trop : la sueur est bue par le soleil et la siccité de l'air. Seule l'obligation de marcher de nuit est pénible : je dors debout et me cogne à tous les obstacles. »

Puis, ce fut le va-et-vient continuel, monotone, entre Tarat et le Fort Polignac, où il passait la visite médicale et soignait les malades.

Vers la fin de septembre 1915, Vermale surmené fut atteint d'une *dysenterie grave* avec ténesme, épreintes, et fréquentes selles séro-sanguinolentes, qui mirent sa vie en danger. Avec quel plaisir, le 20 octobre 1915, il annonce sa convalescence à ses parents :

« Ouf, me voilà convalescent ! Ça n'a pas été sans mal ! Quelle quinzaine je viens de passer ! Un certain jour, je me suis cru perdu et ma foi, j'avais pris toutes mes dispositions. J'étais très calme, très résolu, *car la mort ne m'a jamais fait peur*, mais, tout au fond de moi, j'avais l'atroce angoisse de mourir, si loin de France, si loin de vous tous.

« Vous comprenez que onze jours de diète absolue, à ne boire que de l'eau plus ou moins aromatisée et à subir d'affreuses souffrances, n'arrangent pas un homme. Mon tube digestif laisse encore à désirer, mais je commence à éprouver des fringales. Oh ! comme une bonne potée ou une entrecôte aux pommes seraient les bienvenues ! Ne pas avoir du sel, des pommes de terre, savez-vous ce que cela représente de privations ?

« Pendant ma maladie, j'ai été admirablement soigné par le capitaine Girod, heureusement resté à Polignac. Il m'a soutenu, encouragé et n'a pas ménagé sa peine. Sa seule présence m'était bonne ; il m'a rendu un fier service.

« Un peu d'air de France consoliderait bien ma guérison, mais actuellement au Sahara *un médecin (seul de son espèce) n'a pas le droit d'être malade, ni surtout de demander un congé pour se rétablir.* »

⁂

Pendant cette convalescence, sa sœur lui écrivit tout le plaisir qu'elle avait éprouvé à lire les livres d'Isabelle Eberhardt. Son frère lui fit cette jolie et fine réponse :

Fort Polignac, 21-11-15.

Alors te voilà, toi aussi, emballée par Isabelle Eberhardt. Tu ne rêves que lentes caravanes, haltes aux puits, embrasements de soleil, nuits scintillantes, vieux marabouts à chapelets, jeunes hommes aux fiers visages. De la couleur, de la couleur ! Toute la lyre.

Méfie-toi, ma chérie, tout ça c'est du mirage. *Isabelle Eberhardt est un poète et la réalité, vue à travers le prisme de sa sensibilité, se déforme.* Comme les poètes, elle ne voit des spectacles qui l'entourent que les songes, les couleurs, les objets susceptibles de faire vibrer son enthousiasme. Elle est sincère en les décrivant. La vie nomade l'enthousiasmait, tout ce que cette existence contenait de rappel de la vie des pasteurs d'autrefois, tout ce qu'elle a en réalité de simple et de beau, si différent de nos vies dites civilisées, la plongeait dans le ravissement et elle haussait par sympathie ses héros à sa hauteur. *Ce n'est pas la vraie vie arabe qu'elle décrit, c'est la vie arabe menée par Isa-*

belle Eberhardt. La gît tout le secret de ces livres admirables, qui m'enchantent encore bien que j'en connaisse toute la vanité. Car la vie arabe c'est de la crasse, de la misère et de la faim (beaucoup trop de faim). Cette vie a son charme ; elle est parfois pittoresque, à condition de ne pas la voir trop souvent. C'est un beau voyage à faire. Mais, crois-moi, les livres qui t'enthousiasment ne décrivent pas plus l'existence arabe telle qu'elle est, que le livre de Loti la vie turque. Ce sont des rêveries admirables, des variations chatoyantes. *Il y à beaucoup de vrai, mais l'ensemble est faux.* Ce sont pourtant de bien beaux livres, Après les avoir lus, on voudrait vivre parmi les Musulmans, devenir comme eux. Un séjour en Algérie et au Sahara vous détrompe vite. Notre civilisation européenne tant décriée est bien préférable. Tiens ! une comparaison me vient à l'esprit. Ces livres qui t'enflamment ne sont pas plus la reproduction exacte de leur sujet qu'une photographie de paysage n'est l'exacte reproduction de celui-ci. Tout dépend de l'endroit où l'opérateur est placé, de l'heure du jour, de l'état du ciel et de la valeur de l'objectif. La valeur de l'objectif tout est là. *Isabelle Eberhardt (1) est un objectif qui affine et embellit.* PAUL.

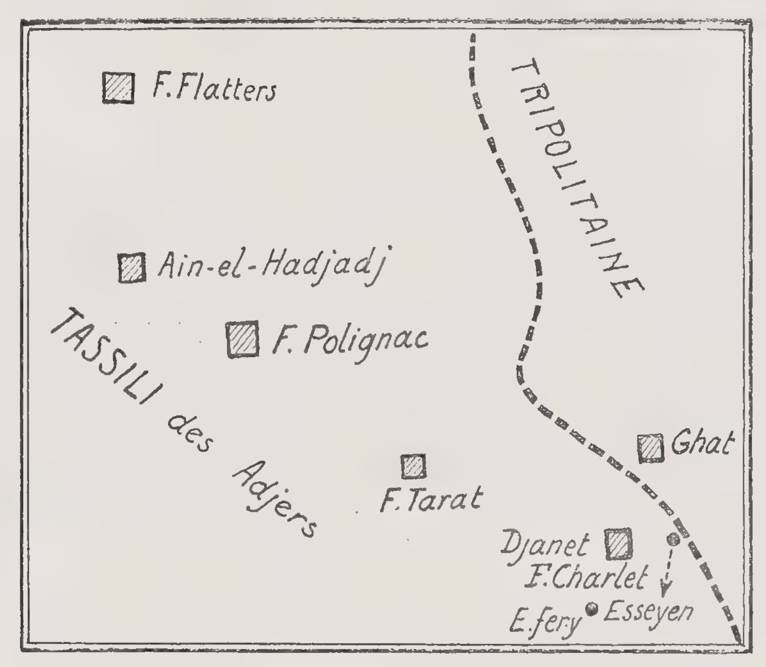


FIG. 115. — Les forts de la frontière Tripolitaine.

Au cours de l'hiver 1915, Vermale renouvela sa demande pour partir au front. La Direction lui répondit que « sa demande ne pouvait pas recevoir satisfaction, car il n'y avait pas, dans l'Afrique du nord, un seul médecin de son grade susceptible d'être envoyé aux compagnies sahariennes : *Chacun doit donc servir au poste où il se trouve.*

---

(1) *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, carnet de route, par Isabelle EBERHARDT.

Isabelle Eberhardt s'est noyée à Aïn-Sefra, lors de la fameuse crue de l'oued Sefra, après des pluies diluviennes sur la dune qui fit éponge et creva brusquement, détruisant une partie du village avoisinant la gare.

Mme J. Ajalbert vient d'accomplir un pieux pèlerinage sur la tombe d'Isabelle Eberhardt. — Elle a couvert de fleurs la pierre sous laquelle repose le corps intrépide de cette âme ardente. Cette femme-poète, grande admiratrice du Bled, des mœurs Arabes, des Tirailleurs, des Spahis et surtout des *Légionnaires*, « occupera une place de choix dans la Légende de l'Islam ». — Sa prose est un enchantement.

Dr BONNETTE.

A son frère aîné, qui était dans la territoriale, mais au front, il écrit : « *Veinard va! Moi je n'aurai rien vu.* Heureusement qu'avec mes chevrons et ma croix de guerre on ne me prendra plus pour un embusqué. C'est une petite consolation ! »

Cependant, les Senoussites se remuaient sur la frontière tripolitaine, s'organisaient pour les luttes prochaines car, disaient-ils : « *Il faut faire aux Roumis une guerre sans repos, ni trêve.* »

Attaque de Djanet en 1916.

Au mois de mars, le maréchal-des-logis Lapierre rend compte qu'il est cerné dans le Fort Charlet et qu'il attend du secours, car l'eau et les vivres commencent à manquer.



Fig. 116. — Falaises rocheuses séparant Djanet de Ghat (Italien.)
Docteur Bergant à méhari.

Une première attaque infructueuse fut faite pour déloger l'ennemi, qui s'était emparé du fort.

Occupé à panser des blessés, Vermale se replia le dernier de la ligne de feu, en ralliant quelques fractions isolées, perdues. Pour ce motif, il obtint la croix de guerre avec la brillante citation suivante :

« *Lors du combat du 26 mars 1916, après avoir soigné les blessés sur la ligne de feu, a pris un fusil et a assuré avec autorité le commandement d'un groupe resté en arrière, que le canon ennemi avait pris pour objectif.* » (Croix de guerre avec étoile d'argent.)

Après cet échec partiel, une importante colonne fut formée pour marcher à nouveau sur Djanet. Elle fut concentrée au camp d'Eferi, situé à six kilomètres au sud de cette oasis.

Le 14 mai, eut lieu la deuxième attaque, qui fut assez indécise, mais qui coûta 6 morts et 11 blessés, dont une fracture de cuisse au tiers supérieur chez le maréchal-des-logis Caussanel. Tous ces blessés furent pansés et évacués sur Eferi et Caussanel y fut transporté à chameau.

Le 16 mai, troisième assaut, l'ennemi ne tarda pas à lâcher pied et se retira vers Rhât : « *J'ai été bien exposé, mais la balle folle n'a pas voulu de moi* », écrit Vermale.

Cet assaut nous a valu 2 tués et 2 blessés graves : une plaie du bas ventre avec perforation vésicale ; une fracture du crâne et de l'orbite par éclatement de culasse mobile.

Une deuxième citation lui fut accordée, ainsi libellée :

« *Belle attitude au feu. A prodigué ses soins aux blessés et a assuré leur évacuation.* »

« A Eferi, écrit le capitaine Duclos, Vermale installa ses blessés dans un hôpital de fortune dont il était fier : des salles cubiques, charpentées en troncs de palmiers, cloisonnées par une double paroi en « berdi », sorte de roseau plat et munies, en guise de fenêtres, de nattes en chicane, qui arrêtaient le sable, mais laissaient passer l'air et filtraient la lumière. Avec des ficelles, des bâtonnets et un contrepoids, il avait agencé un ingénieux appareil pour maintenir en extension les membres fracturés. »

∴

« La colonne est partie dans la direction de Rhât : Je reste avec les blessés graves. La perspective d'un long séjour à Eferi ne me sourit guère. Quel bled ! Pas d'arbres : des fersigs rabougris, de l'eau, des moustiques et des tourbillons de sable incessants. Un enfer ! Pauvres blessés ! Je me suis débrouillé pour les soigner de mon mieux : les résultats ne sont pas trop mauvais jusqu'ici. La consolidation des fémurs fracturés, avec les appareils de traction improvisés, semble se poursuivre à la grande joie de ces blessés. *Je vieillis de dix ans.* »

Comme la situation locale ne s'améliore pas et que des bandes de dissidents parcourent sans répit le Tassili des Azdjers, le 4 juillet 1915, Vermale reçoit l'ordre d'évacuer les blessés d'Eferi sur le fort Polignac, distant de 300 kilomètres.

Voici comment s'effectua cette évacuation : « Vermale ne disposait que de chameaux épuisés, sans cacolet, pour le transport des blessés. D'autres que lui auraient désespéré. Il arrima sur les chameaux d'énormes bottes de paille, assez larges pour former support à un matelas ; il ligota sur cette couche oscillante blessés et malades, puis se lança dans la montagne. Sourd aux plaintes arrachées par les cahotements, il passait ses nuits à refaire les pansements, à vérifier les attelles des fractures, à ranimer les courages défaillants. *Seul officier de la colonne*, sous le chebec qui le confondait avec les conducteurs (1), il dut plus d'une fois arrêter le douloureux convoi et, avec les gens valides, faire le coup de feu. Sa foi le mena au but et il put remettre à la cuisse cassée l'appareil à contrepoids : le blessé — un sous-officier français — s'en tira avec une légère claudication. » (Duclos.)

A Polignac, Vermale retrouva son grand ami, « *le capitaine Duclos* (2), *si intelligent, si amusant, pas du tout pontife. Un caractère droit et loyal : C'est le camarade le plus charmant qu'il soit possible de rêver.* »

Le 1er novembre 1915, Vermale reçoit enfin le télégramme officiel si attendu :

« *Diriger urgence sur régulatrice Noisy-le-Sec aide-major Vermale. Prière rendre compte date embarquement.* »

Cette bonne nouvelle le fait sauter de joie, mais son successeur n'étant pas arrivé, il est forcé de prendre, encore une fois, la route de Fort Polignac, qui doit être éva-

---

(1) Voir dans *Gringoire*, du 2 décembre 1932, la relation de l'évacuation d'Eferi, dans « *le Chef à l'Etoile d'argent* », by Joseph Peyré.

(2) Le commandant Duclos a été tué, à Rabat, dans un accident d'automobile, en sortant de la Résidence. (*Note de l'auteur.*)

cué sur Aïn-el-Hadjadj, tant la garnison de ce poste est ravagée par le scorbut (6 morts).

« Là, nous apprenons que le bon Père de Foucauld (1) a été assassiné le 1er décembre 1916, à Tamanrasset, dans le nouveau fortin (2) qu'il occupait depuis le mois de juin.

« Ne le pleurons pas ! Le Père a si souvent souhaité d'être, un jour, massacré par les infidèles, pour qu'il puisse jouir plus tôt de la vie céleste.

Comme le méhariste Psichari, le Père a dû faire souvent, dans le désert, sa fameuse prière bien connue : « *Envoyez-moi, mon Dieu, dans les pays lointains des infidèles, sur des champs de bataille ensoleillés et donnez-moi alors la tranquille bravoure des anciens soldats. Faites que je sois fort..., que j'aille ensuite par les déserts..., dans le perpétuel étincellement de la lumière. Si vous le voulez, Seigneur Dieu, donnez-moi la grâce de mourir dans une grande victoire et faites alors que je voie au Ciel votre splendeur.* »

*
* *

Quelques jours plus tard, un convoi fut enlevé et suivi du massacre d'un détachement de 25 tirailleurs, lancés à la poursuite des razzieurs.

« Ces coups de main me fournissent des blessés nombreux dont plusieurs sont gravement atteints. Il en résulte, pour moi, un gros travail, car *l'installation au puits d'Aïn-el-Hadjadj est au moins aussi précaire que celle d'Eferi. Ah ! je finis bien mon séjour au Sahara !* »

« Les derniers malades de Polignac sont évacués ici : minés de scorbut, ils sont lamentables !

« Mais qu'importe ces misères, chassons de notre entourage les *défaitistes !* Restons tous fermes au poste, toujours courageux, dignes et confiants. *Un fait domine tout, c'est que la patrie est envahie ; notre sol outragé et violé : voilà la seule chose qui compte. La patrie est en danger, il faut la sauver. La France d'abord, l'Humanité ensuite.*

« Aucune nouvelle de mon départ : le Sahara ne lâche pas si facilement sa proie. »

En janvier 1917, Vermale apprend deux bonnes nouvelles, qui le comblent de joie : d'abord l'arrivée du général Laperrine, qui est nommé directeur des Territoires du Sud (on unifie tous les Saharas : tunisien, algérien, soudanais) ; ensuite la rupture des relations diplomatiques des Etats-Unis d'Amérique avec l'Allemagne. « *Quelle chance pour nous !* Ces orgueilleux diront-ils encore : « *Plus d'ennemis, plus de gloire ?* »

---

(1) Le Père de Foucauld fut pleuré à Tamanrasset par tous les Touareg du village et de la Koudia et surtout par les malades et les blessés qu'il soignait et pansait avec tant de dévouement. Il avait acquis cette éducation de « *panseur* » à l'Ermitage de Beni-Abbès, à Tamanrasset et, surtout à l'infirmerie de Taghit, où il se rendit en toute hâte et sans escorte, après le combat si meurtrier d'*El Moungar* (2 septembre 1903 : 12 morts dont 2 officiers et 38 blessés sur un effectif de 129 légionnaires.) Les morts furent déposés dans une fosse commune et le capitaine de Susbielle leur fit rendre les honneurs militaires. Les blessés furent restaurés et transportés en litières et cacolets à Taghit. Là, ils furent opérés et pansés par les docteurs Mazellier, Borie, Leguelinel de Lignerolles et Boulin. Les blessés légers furent confiés aux soins du Père. Dans la journée, il venait s'asseoir au pied de leurs couchettes, causait avec eux et écrivait à leurs familles. Il affectionnait surtout le sergent-fourrier *de Montès*, de Tunis, qui, malgré ses deux blessures au genou et au bas-ventre, fut l'animateur de la résistance et un des héros survivants d'*El Moungar*. (*Note de l'auteur.*)

(2) Ce fortin n'avait aucune ouverture extérieure, sauf une porte très basse protégée par un mur solide. Au centre, une cour pour les réfugiés et un puits. (*Note de l'auteur.*)

« Mais quand pourrai-je rejoindre la gare régulatrice de Noisy-le-Sec ? Peut-être avant la fin de la guerre. L'absence de moyens de transport va-t-elle nous clouer longtemps encore ici ?

« Décidément, le règne du chameau finit et l'ère de l'automobile commence. Tout s'améliore : voilà qu'on va bientôt se passer des chameaux pour les transports. Les camions automobiles vont circuler, d'ici peu, entre Ouargla et Flatters. Bientôt



FIG. 117. — Massacre du Père de FOUCAULD devant son fortin et sa murette.

même, on fera Alger-Tombouctou en automobile : la piste est commencée, paraît-il, aux deux bouts. *Le Sahara se civilise, se modernise.*

« N'avons-nous pas déjà la T. S. F. dont l'antenne est placée sur la *plus haute butte* du voisinage ? »

Dans sa dernière lettre, du 8 février 1917, Vermale écrit : « Le convoi est arrivé hier à Flatters avec mon successeur (cette fois je le tiens). Les chameaux destinés à nous évacuer partiront demain : donc vers le 16 ou le 17 février nous quitterons le bled enchanteur d'Aïn-el-Hadjadj. Et vous me verrez arriver, suivant les circonstances, fin mars ou avril, nanti, je l'espère, d'un petit congé d'un mois. Quelle joie pour nous tous ! *Puis j'irai, tout joyeux, prendre ma place dans le combat final, qui doit consommer la perte de l'ennemi.* »

Attaque d'Aïn-El-Hadjadj.
(13 février 1917.)

Le vœu de cet ardent patriote ne fut pas exaucé : La « balle folle » voulut de lui à l'attaque d'Aïn-el-Hadjadj. Voici comment le capitaine Duclos nous décrit ce guet-apens : « Le camp était composé d'une enceinte crénelée en pierres sèches, abritant les tentes des blessés, les munitions et les vivres : 150 hommes, tirailleurs et méharistes couchaient le long du mur, à l'extérieur de l'enceinte.

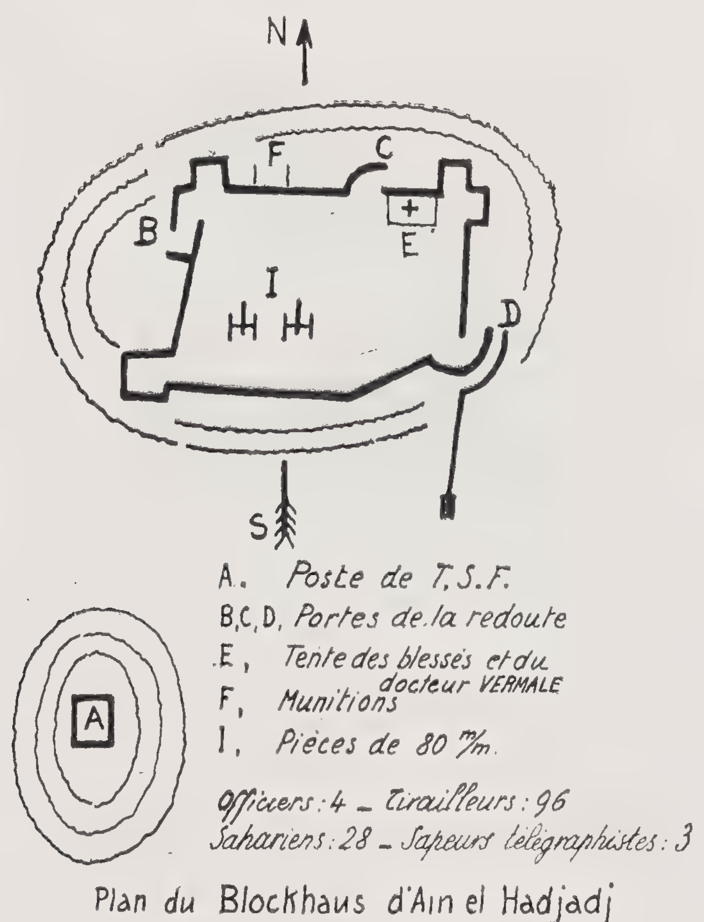


Fig. 118.

« Le 13 février 1917, par une nuit sombre, une de ces exceptionnelles nuits où le Sahara, cachant ses étoiles, semble se rendre coupable d'une trahison, une bande fanatisée descendit de la montagne et se jeta, en silencieuse ruée, sur le camp.

« Les plus lestes des assaillants sautèrent dans l'enceinte et ce fut aussitôt le corps-à-corps et le mélange des coups de feu à bout portant. Le docteur Vermale était mortellement atteint au cou par une balle, pendant qu'il se défendait à coups de revolver. Il tomba au milieu de ses blessés, la plupart de nouveau atteints. Quand les tirailleurs eurent nettoyé l'enceinte à coups de grenades et que les mitrailleuses

eurent balayé les pentes de la butte, on le trouva, sans vie, les yeux clos, le visage apaisé, le revolver au poing. » (DUCLOS.)

« Le combat dura deux heures : il fut mené avec une fureur extraordinaire par un ennemi décidé, bien armé et bien pourvu de munitions. Il voulait surtout s'emparer de nos vivres et de nos cartouches ; il ne se retira que lorsque la position étant tournée, il fut menacé d'encerclement. » (Rapport du capitaine LEVASSEUR, du 15 février 1917.)

Nos pertes furent sévères : 12 tués dont un officier (Vermale), un sous-officier, un caporal français et 18 blessés.



FIG. 119. — Tombes du général Laperrine et du Père de Foucauld (1) à Tamanrasset.

Ses compagnons d'armes ne voulurent pas confier le corps du « bon toubib » à cette terre encore disputée : « Nous nous étions promis, écrit le lieutenant Gélas, mon ami Vermale, le capitaine Duclos et moi, pendant notre vie en colonne, de tenter l'impossible pour empêcher les Touareg de s'emparer de la dépouille de l'un de nous, si un malheur survenait. » Aussi Gélas procéda à l'embaumement de son corps, en faisant une large boutonnière abdominale pour enlever les organes internes et les remplacer par du charbon de bois (2) : « Puis je roulai son corps dans sa couverture de cheval et dans une peau de chameau, et enfin dans un cercueil pour le transporter jusqu'au Fort Flatters.

« Là, le capitaine Duclos, en larmes, fit rendre les honneurs à son ami Vermale et à la colonne victorieuse. »

---

(1) Les deux héros sahariens ne dorment plus côte à côte. — Les *Pères Blancs*, sous le fallacieux prétexte que la tombe du Père de Foucauld serait mieux entretenue par eux, l'ont fait transporter à El-Goléa. — Pourquoi l'avoir arraché à la terre targui qu'il avait tant aimée et surtout pourquoi l'avoir séparé de son vieil ami Laperrine ? Rien n'excuse ce geste malencontreux. (*Note de l'auteur*.)

« Leurs dernières volontés, m'écrit le Dr Bonnet, qui était à In-Salah, étaient cependant formelles. Ils avaient demandé d'être enterrés là où ils tomberaient. Étant morts tous les deux presque côte à côte, il était juste de les laisser dormir, l'un près de l'autre, leur dernier sommeil, après avoir sanctifié le Désert qu'ils avaient arrosé de leur sang. »

(2) Voir *Gringoire* du 3 août 1934 : *Aïn-El-Hadjadj*, par PEYRÉ.

*
* *

Le 11 avril 1917, son successeur, le docteur *Charles Gravost*, écrivit à sa sœur la lettre suivante :

« Nouveau venu en Algérie, je fus désigné, en janvier 1917, pour remplacer votre frère au Sahara. J'en avais entendu parler en si bon termes, en passant à Touggourt et à Ouargla, que d'avance je me réjouissais de faire sa connaissance à Flatters. Mais, à mon arrivée, j'appris qu'il était à Aïn-el-Hadjadj, point situé à 160 kilomètres environ plus au Sud.



Fig. 120. — Tombe du Dr Vermale au fort Flatters.
Il garde le désert qu'il a sanctifié de son sang.

« Ce plaisir n'était que différé, puisque l'évacuation totale de ce poste n'était plus l'affaire que d'une semaine environ.

« Une terrible fatalité en a décidé autrement. Le 14 avril, nous apprenions que le poste d'Aïn-el-Hadjadj avait été violemment attaqué la nuit précédente et que le docteur Vermale était au nombre des 17 victimes du combat. La consternation fut grande dans la garnison de Flatters, à l'annonce de cette brutale nouvelle. Français et indigènes, tout le monde ici connaissait, de longue date, le bon docteur Vermale. Tous avaient reçu, soit ici, soit à Polignac, soit à Djanet, ses soins dévoués. Aussi ai-je pu me rendre compte, ce jour-là, d'après les regrets sincères et unanimes dont il fut l'objet, *combien les Sahariens l'avaient apprécié et aimé.*

« Une colonne commandée par le capitaine Beaudoin se mit en route, le jour même, pour Aïn-el-Hadjadj, colonne dont je fis partie, dans le but de porter secours aux blessés, qui se trouvaient, là-bas, sans soins.

« Nous avons ramené son corps et actuellement il repose en sécurité auprès de nous, au voisinage du Fort Flatters.

« Les obsèques eurent lieu ici, le 9 mars 1917. Devant la garnison réunie, le capitaine Duclos, très ému, prononça un beau discours, dans lequel il retraça la magnifique carrière de son grand ami et nous parla du bon camarade que nous venions de perdre.

« *Votre frère est mort sans souffrance, il fut atteint de deux balles : l'une lui sectionna une carotide, l'autre est allée se loger dans le bas-ventre.*

« Le lieutenant Gélas parle d'un coup de feu à la gorge et d'un coup de sagaie au ventre. »

Actuellement, le docteur Vermale repose dans le cimetière de sa ville natale, à Bessèges (Gard), où ses amis et ses camarades d'enfance viendront parfois se découvrir et prier devant la tombe de ce radio-actif tombé au champ d'honneur, à 30 ans, en défendant ses blessés, dans un combat de nuit, au cœur du Sahara, qu'il a bien aimé.

Pour comprendre cet amour, nous redirons l'émouvante incantation au *Désert*, écrite par le capitaine Lehuraux, avec l'âme et l'enthousiasme d'un vrai Saharien.

« *O désert ! Toi qui nous tiens si profondément par les fibres les plus secrètes de notre être ; désert si cruel et si captivant à la fois, comme il faut que l'on t'aime, malgré les terribles épreuves que tu nous imposes ! D'où vient donc cette puissance attractive que tu exerces sur nous, si petits, si minuscules, devant ton horrible grandeur ? Quel est ce pouvoir étrange que nous subissons à ton contact, fascinés par l'éclat incomparable de ta radieuse lumière, comme est l'oiseau devant le miroir du chasseur ? Est-ce la gloire que nous espérons trouver dans ton immensité ? Non, car cette déesse n'aime pas les déserts ; il lui faut les applaudissements et les couronnes de la foule, les tambours qui battent, les clairons qui sonnent.*

« *Ce qui nous attire chez toi, ô désert ! ce n'est pas seulement ton charme magique, ta lumière resplendissante, l'infini de tes horizons, le mystère de ton immensité, les panoramas grandioses et tragiques, la fantasmagorie de tes nuits lumineuses. Non. Si nous sommes si fortement attachés à toi, à tel point que lorsqu'on l'a quitté on est pris de la nostalgie de tes grandes solitudes, c'est qu'il y a dans l'existence du Saharien des grandeurs particulières et sublimes. Il y a toutes les séductions qui doivent captiver les esprits aventureux : les satisfactions que procure l'exercice d'une autorité large et sans conteste. C'est une vie nouvelle, dans une contrée nouvelle, une indépendance aussi large que le service peut le permettre.*

« *Nous t'aimons, désert implacable, pays de la soif, terre de souffrance et d'épouvante, parce que malgré tes embûches sournoises et tes colères souveraines, tu réunis en toi tous les enchantements. Tu es le pays du rêveur, du poète, de l'artiste, des ermites, mais tu es surtout le pays de l'homme d'action où le Français, modeste pèlerin de la gloire, peut donner libre cours à ses qualités d'énergie, de courage, de dévouement.* » (Capitaine Lehuraux.)

« C'est une vie dure, active, une vie d'homme d'action, loin des plaisirs du monde, loin des commodités quelquefois les plus élémentaires, *mais la vie qui forme les chefs capables de commander et de résoudre tous les problèmes.* » (*Illustration*, p. 235, 1934.)

Au désert, la reconnaissance française place, à juste titre, le colonel Flatters, les Foureau-Lamy, le général Laperrine et le Père de Foucauld au premier rang des grands ouvriers de la conquête saharienne : *ils ont écrit sur son sable le plus beau poème de l'audace gauloise.*

Mais elle ne doit pas oublier les modestes *toubibs* du Hoggar, ces précieux collaborateurs du Marabout français, qui ont promené, sous la tente et la hutte, le flambeau de l'espérance et de la vie, qui ont su gagner le cœur des farouches Touareg et qui ont si puissamment contribué, par leur dévouement légendaire, au rayonnement du génie français dans le Monde musulman.

Elle ne doit pas non plus oublier l'œuvre actuelle des Médecins Sahariens, qui mériterait d'être mieux connue et mieux appréciée.

Grâce aux vaccinations jennériennes, ils ont arrêté les graves épidémies de variole, qui fauchaient jadis une grande partie de l'enfance des Oasis sahariennes ; grâce à la stérilisation sanguine par le mercure, le bismuth et l'arsenic, ils ont atténué les horribles mutilations tertiaires de la syphilis ; grâce à l'épouillage systématique, au brûlage des effets contaminés, ils font disparaître les épidémies de typhus, qui détruisaient des tribus entières et souvent les médecins qui les soignaient ; grâce aux collyres, aux brossages antiseptiques des culs-de-sac palpébraux, ils ont diminué le nombre et la gravité des trachômes si tenaces ; enfin grâce à la quininisation, aux moustiquaires, aux conseils antipaludiques des savants directeurs de l'Institut Pasteur d'Alger, Ed. et Et. Sergent et du docteur Foley, ancien médecin militaire saharien, le paludisme est vaincu, dès qu'une bouffée épidémique surgit dans un coin quelconque du Sahara.

Quelle splendide mission, ils accomplissent là, en plein désert, avec une foi d'apôtre ! En joie, ils se souviennent de la réponse sublime et légendaire du baron Des Genettes, faite au général Bonaparte, devant Saint-Jean-d'Acre : « *Notre devoir à nous est de conserver.* »

A Saint-Germain-en-Laye, le 13 janvier 1935.

Dr Pierre Bonnette.



TOURS
IMPRIMERIE TOURANGELLE
20-22, Rue de la Préfecture, 20-22
1938

